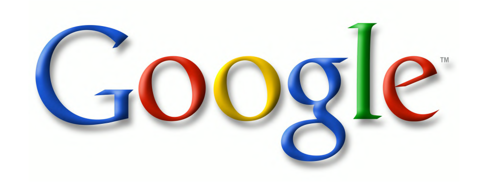
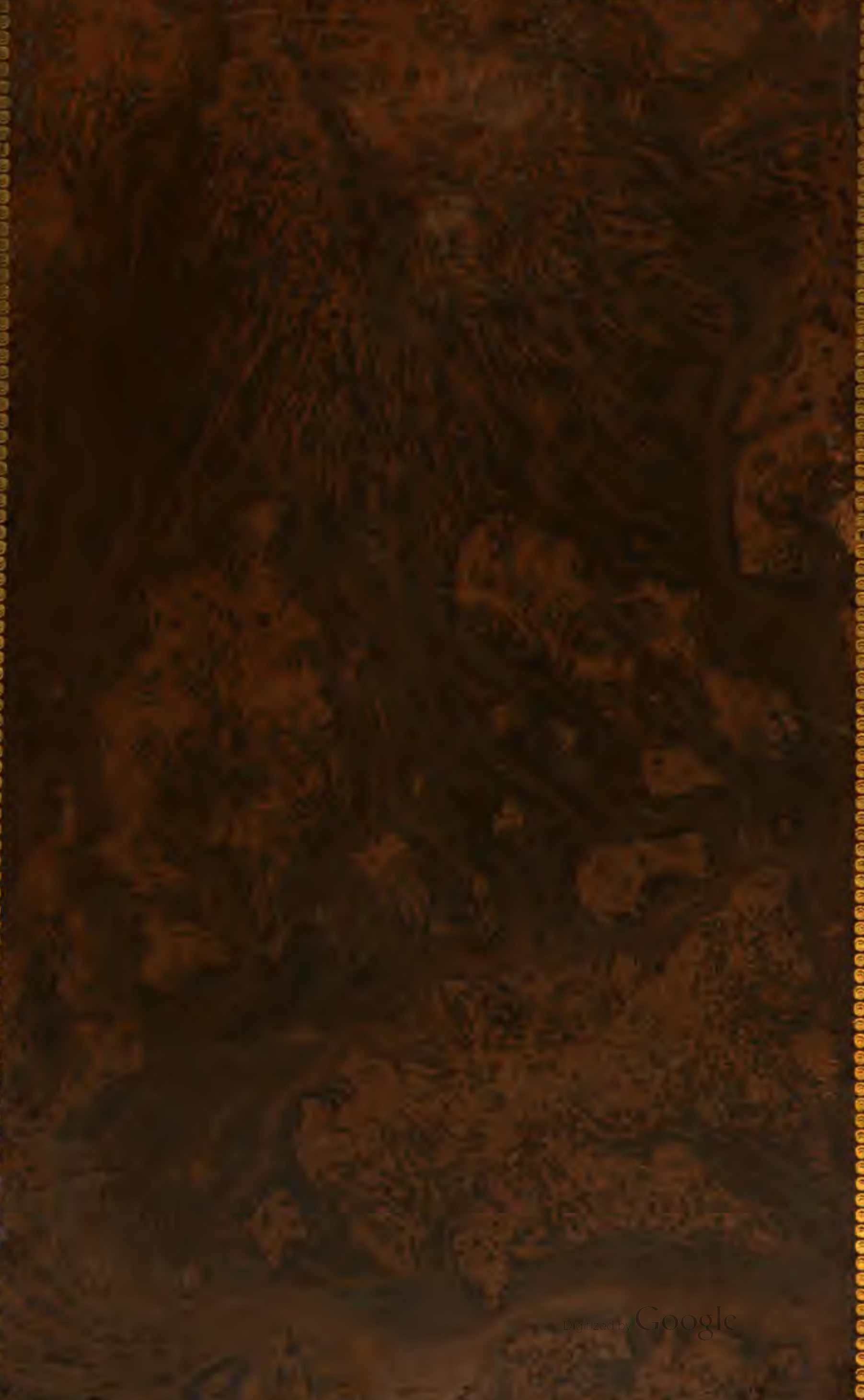







AZ 3038.5
Digitized by Google

LE PETIT

ALMANACH

DE NOS GRANDS HOMMES

LE PETIT ALMANACH DE NOS GRANDS HOMMES,

POUR L'ANNÉE 1788.

SUIVI

D'UN GRAND NOMBRE DE PIÈCES INÉDITES.

[Antoine]

PAR M. DE RIVAROL.

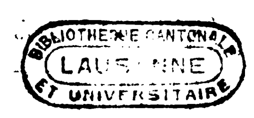
ORNÉ DU PORTRAIT DE L'AUTEUR.

Dis ignotis.

PARIS,
Chez LÉOPOLD COLLIN, Libraire, rue Gît-le-Cœur, n°. 4.

1808.

Faute essentielle à corriger ; p. 36, lig. 12 ; Cruix (le chev. de) ; *lisez* Bruix (le chev. de).



LETTRE SUR M. DE RIVAROL,

Adressée à M. Léopold Collin, *par Madame* de Rivarol, *sa veuve.*

Vous avez raison, Monsieur, de supprimer la pitoyable notice que vous aviez mise inconsidérement à la tête des œuvres complètes de mon mari, dont vous êtes seul éditeur par mon gré et mon autorisation; je crois qu'il m'est permis d'exercer un droit si chèrement et si justement acquis; il faut que ses œuvres soient de quelque prix, puisque tant de gens s'empressent d'en dépouiller sa veuve.

Cette notice qui est une pure gasconnade, donne mince idée de celui qui l'a faite, puisqu'il croyait avoir besoin de recourir à ses fables, à ses contes bleus, pour suppléer sans doute au défaut de mérite de mon mari; il ignore que le premier des mérites est d'en avoir, et assurément M. de Rivarol n'en manquait pas, c'est parce que je lui en ai reconnu un supérieur à tout autre, que j'en ai fait mon mari; c'était l'homme de mon choix, et celui sur lequel j'ai fixé toutes mes affections. Je ne dirai pas que j'ai trouvé M. de Rivarol sans défauts, j'avouerai même que j'ai craint pendant très-long-temps qu'il n'eût contracté des habitudes, adopté des principes de nature à ne pas tranquilliser la femme qui voulait en faire son mari. Ce ne fut qu'après de longues épreuves que je me suis rassurée sur son compte; il me témoigna tant d'affection, tant de déférence, tant de confiance; il s'était opéré en lui un si grand changement en bien, que je vis, à n'en pouvoir douter, que sous cet extérieur léger, insouciant, était caché un véritable sage, un homme du premier mérite et un homme sachant aimer comme je voulais l'être: aussi aurions-nous été le couple le plus heureux de l'univers si les circonstances, et les pitoyables entours de M. de Rivarol n'étaient venus à la traverse; on nous a jaloussés; le malheureux l'a été toute sa vie, et moi aussi comme si j'en valais la peine.

J'ai connu à M. de Rivarol les penchants les plus vertueux, l'âme la plus honnête, le plus heureux naturel; il était né grand, noble généreux, désintéressé; il n'aimait pourtant pas être pris pour dupe; il n'avait aucun espèce de charlatanisme; il n'usait ni de finesse, ni de détours: nous avions l'un et l'autre ces procédés en horreur. J'étais fille unique, mon père, le meilleur et le plus respectable des mortels m'idolâtrait; je suis née de Remiremont; mon père m'avait donné la plus grande et la meilleure éducation; je voyais la meilleure compagnie; j'étais universellement estimée et adorée de tout ce qui m'entourait, tout cela plaisait infiniment à M. de Rivarol,

qui ne m'a pas pris les yeux fermés ; qui m'aimait d'autant plus, qu'il savait que j'étais chose à lui et à lui seul. Je n'ai point connu de mortel plus aimable, il avait la bonté de me trouver telle ; j'étais sa femme par excellence, celle qui lui tenait lieu de tout, mais je dis de tout. Ma conversation lui plaisait plus que celle de qui que ce fût, et assurément je n'ai jamais pu le remplacer ; je n'y ai même jamais songé ; je suis restée un corps sans âme ; je vis dans ce monde comme n'y étant pas ; je ne sais comment j'ai pu survivre à tant de genres d'épreuves, car j'en ai eu ma bonne part.

M. de Rivarol n'était nullement coïffé de l'idée de sa noblesse ni de celle des autres ; il donnait à de pareilles opinions le prix qui convient, mais il croyait les distinctions sociales nécessaires et faites pour être respectées ; il se serait autant estimé le fils d'un bon laboureur, homme de bien et honnête homme, que le fils d'un homme qui pouvait dater par ses ancêtres ; son grand-père, né dans le Novare, était donc Italien d'origine et Rivarol ; il s'était marié à Nîmes, à une femme nullement noble, mais très-belle, dont il a eu plusieurs enfants ; le père de mon mari, qui était l'aîné, avait reçu l'éducation qu'on donne aux gens biens nés ; c'était aussi, m'a-t-on dit, un très-bel homme, un fort honnête homme et un homme de beaucoup d'esprit ; il s'est marié à une femme très-jolie, qui était de plus une mère de famille respectable, ce qui vaut bien la beauté ; mon mari était l'aîné de seize enfants, c'était la perle de sa famille ; il est évident que M. de Rivarol avait reçu une bonne éducation ; son génie s'était développé de très-bonne heure, et annonçait tout ce qu'il devait être un jour.

M. de Rivarol n'est pas mort entouré de fleurs et chez son amie, à la campagne, comme le disait cette puérile notice ; il est mort à Berlin de la suite d'un érésypèle qu'il avait eu au mois d'octobre précédent, et dont un médecin de grand mérite l'avait guéri, en lui recommandant un régime de vie, qu'il n'a pas, dit-on, assez observé ; il est mort en six jours, faisant pendant trois jours des cris qu'on aurait entendus de la moitié de Berlin ; il est resté trois autres jours sans connaissance, et le malheureux a rendu l'âme, au grand regret et à la grande consternation de toutes les personnes qui l'avaient connu à Berlin, qui ne l'ont pas quitté pendant toute sa maladie, et qui l'ont même accompagné jusque dans sa dernière retraite, où on devrait bien le laisser dormir tranquillement ; car c'est une grande perte, non seulement pour moi et pour son fils, mais pour l'humanité entière ; l'arrière-saison de M. de Rivarol serait devenue, j'en suis sûre, très-intéressante ; il aurait repris tous ses droits à l'estime, ce qui aurait donné un nouveau prix à l'admiration qu'il s'était si justement acquise. On l'a gardé quatre jours, on a fait son buste, qui a été porté à l'académie royale de Berlin ; son extrait mortuaire, que je consulte rarement (cette pièce ne fait pas mes délices), porte qu'il est mort d'apoplexie le 11 avril 1801, à l'âge de 47 ans ; il était du mois de juin 1753. Je tiens les détails de cette mort aussi cruelle que prématurée de celui qui lui a fermé les yeux, et qui m'a été envoyé par le général

Beurnonville, ambassadeur alors à Berlin, à qui je m'étais adressée, relativement à la mort de mon mari et aux intérêts de la veuve et de l'orphelin. M. de Rivarol n'est pas mort riche, il n'avait pas fait fortune à la révolution; le parti qu'il avait pris n'était pas fait pour l'enrichir; je suis loin de lui en faire un crime; j'aurais pourtant pu tirer quelque parti du peu qu'il a laissé; il m'eût été possible de faire valoir mes droits, mais on s'y est opposé; on n'a pas voulu les reconnaître; on m'a entièrement frustrée, et on me dit que cela doit être ainsi. Je ne suis pas absolument de cet avis, et les raisons que j'apporte sont de quelque poids; mais on n'en tient aucun compte; je dirai ailleurs tout ce qui en est et tout ce que j'ai pu pénétrer de ce mystère d'iniquité.

M. de Rivarol a laissé un fils unique, seul enfant que j'ai eu, jeune homme très-intéressant, d'une figure agréable, ayant de l'esprit, doux et brave, et promettant d'être un sujet très-intéressant, si le ciel daigne le protéger et le sauver des piéges de ce monde et des conseils perfides que lui donnent les gens qui ne sont nullement de ses amis ni des miens, et qui étaient loin d'être amis de son père. Ce jeune homme a été longtemps au service du Danemarck; il est, dit-on, passé au service de la Ruisse, au moment où il se présentait autre chose pour lui en France, ce qu'il ignorait; il aura sans doute craint de servir contre sa patrie; on sait qu'il y a eu un moment où le Danemarck avait l'air de vouloir s'éloigner de la France.

M. de Rivarol n'était donc point retiré à la campagne avec son amie, comme nous l'assure ce conteur de fables; mon mari n'a jamais eu d'amie au monde que moi, non qu'il en fût digne; personne n'en méritait plus que lui; je le répète, n'était une très-belle âme, une âme excessivement sensible, à qui peu de gens pouvaient convenir. Comme il ne trouvait rien digne de lui, il croyait que c'était perdre son temps que de se montrer de ses beaux côtés de son côté aimant; il avait mis son esprit à la place de son cœur, et cherchait à s'étourdir sur le vide qu'il trouvait dans une vie où il avait perdu la meilleure moitié de lui-même; son cœur, son génie lui tenait lieu de tout Il n'aimait rien, ne s'attachait à rien, et ne croyait pas à l'amitié, parce qu'il ne savait que trop tout ce qu'il fallait pour être ami; il s'accommodait de tout ce qu'il rencontrait; tout lui était bon, parce qu'il désespérait de trouver ce qui lui convenait : il avait eu le bonheur ou le malheur de rencontrer une fois dans sa vie ce qu'il avait toujours inutilement cherché; c'est moi que je veux désigner ici, et c'est parce que je suis la seule qui lui convenait, que je suis aussi la seule qui sache tout ce qu'il valait.

Sa paresse, son insouciance, son défaut d'application, le désordre qu'on lui reproche dans ses meilleurs ouvrages venaient de ce vide qu'il éprouvait, toutes les fois qu'il avait le malheur de descendre dans son cœur. Je conçois à merveille que peu de gens ajouteront foi à ce que je dis ici, parce que peu de gens sont assez richement doués pour rien comprendre à de pareilles faiblesses; mais c'est à ces conditions qu'on a un beau génie, un grand talent, qu'on lit jusqu'au

fond du cœur des humains, et qu'on voit, hélas ! tout ce qu'on a droit d'en attendre; et cette vue n'est pas belle. Cependant M. de Rivarol avait aussi son héroïsme pour se soustraire aux fâcheux retours qu'il pouvait faire sur lui-même; il se livrait à ses grandes spéculations, disséquait l'esprit humain, analysait le langage, concevait un projet de dictionnaire, qui ne nous laisse qu'un regret, c'est de voir qu'il n'a pas eu le temps de l'achever; mais ce qu'on doit le plus regreter est son ouvrage sur le corps politique; ses idées sont claires, nettes, souvent profondes et justes, et surtout neuves; elles n'appartiènent qu'à lui; c'était un génie créateur; cet ouvrage qu'on tient toujours captif, ce qui est un abus intolérable, qui prouve bien l'excès de la démoralisation du siècle, et jusqu'à quel point l'esprit de cupidité est porté, était son ouvrage de prédilection, celui qu'il avait le plus travaillé, et qui fait par un aussi beau génie dans les circonstances où nous nous trouvions alors, doit paraître d'une haute importance.

Je puis dire en toute vérité que j'ai hérité de tous les ennemis de M. de Rivarol, qui me font tout le mal qu'ils peuvent; je n'ai encore pu appercevoir un seul de ses amis, d'où j'ai conclu qu'il n'en avait pas.

Je joins ici un morceau que j'avais fait pour les journaux, mais il ne m'a jamais été permis de répondre aux gentillesses dont on a gratifié mon mari; ce qui n'est pas trop du droit des gens.

Je donnerai dans un autre ouvrage des preuves de l'heureux naturel de mon mari, de son goût pour la morale la plus pure, de son penchant à la vertu et à tout bien; c'est dans ses œuvres que j'irai les chercher; son naturel y perce par tout, et l'on pourra s'appercevoir que ses erreurs même sont passagères.

» malheureux, appaise ses angoises et l'arrache à l'abyme. Cette ré-
» conciliation de l'homme coupable avec un Dieu miséricordieux,
» est l'heureux point sur lequel se réunissent tous les cultes. La
» philosophie n'a pas de tels pouvoirs : elle manque à la fois et de
» tendresse avec l'infortuné, et de magnificence avec le pauvre :
» chez elle, les misères de la vie ne sont que des maux sans remède,
» et la mort est le néant : mais la religion échange ces misères
» contre des félicités sans fin, et avec elle, le soir de la vie touche à
» l'aurore d'un jour éternel ».

Ce n'est assurément pas à ceux qui se font un jeu de flétrir les morts, de dépouiller la veuve, que cette belle politique religieuse s'adresse ; ils seront tentés d'en rire ; il n'y a parmi eux, ni intervention de Dieu, ni intervention d'honneur ; ils mettent tout cela de côté, et agissent en conséquence ; délivrés de ces entrâves, ils donnent un libre cours à leurs passions.

Revenons à Voltaire, que mon mari ne cesse d'admirer, dit le gazetier, il cite ce qui suit.

» Voltaire régnait depuis un siècle, et ne donnait de relâche, ni
» à ses admirateurs ni à ses ennemis. L'infatigable mobilité de son
» âme de feu l'avait appelé à l'histoire fugitive des hommes ; il attacha
» son nom à toutes les découvertes, à tous les événements, à toutes les
» révolutions de son temps, et la renommée s'accoutume à ne plus
» parler sans lui. Ayant caché le despotisme de l'esprit sous des grâces
» toujours nouvelles, il devint une puissance en Europe, et fut pour
» elle le Français par excellence, lorsqu'il était pour les Français
» l'homme de tous les lieux et de tous les siècles. Il joignit enfin à
» l'universalité de sa langue son universalité personnelle, et c'est
» un problême de plus pour la postérité ».

J'ai cité ce passage avec d'autant plus de plaisir, que mon mari a dit de Voltaire ce que beaucoup de gens pourront avec justice dire de lui : le morceau est tiré de son discours sur l'universalité de la langue, il avait alors vingt-huit ans, c'était en quatre-vingt-trois, la révolution qui arrivait à grands pas, n'avait pas encore paru : voici ce que M. de Rivarol écrivait à quarante et tant d'années sur M. de Voltaire.

Il s'agit du temps.

» Je me suis étendu sur la nature du temps, en voyant des gens du
» premier ordre, tels que Voltaire, s'écrier : *Quest-ce que le temps ?*
« *hélas ! je ne puis le définir.* Un tel aveu prouve deux choses :
l'une, que Voltaire n'était pas satisfait des définitions des méta-
» physiciens ; l'autre, qu'il croyait le temps un être aussi réel que
» mystérieux. Voyez dans *les questions encyclopédiques* l'article
» où il donne ses *ignorances* pour celles du genre humain.

Ailleurs, différence des passions aux idées.

« La différence des passions aux idées est assez frappante dans le
» fragment d'un passage que je vais citer.

» On dit à Voltaire dans les Champs-Élysées : *Vous vouliez donc*
» *que les hommes fussent égaux !...... Oui...... Mais savez-vous*
» *qu'il a fallu pour cela une révolution effroyable? N'importe. ..*
» On parle à ses idées. *Mais savez-vous que le fils de Freron est*
» *proconsul, et qu'il dévaste des provinces ?..... Ah Dieux !.....*
» On parle à ses passions. »

Ailleurs,

« Voltaire en parlant des services qu'il croit avoir rendus au genre
» humain par ses attaques multipliées contre la religion, dit très-
» fastueusement : *Je vous ai délivré d'une bête féroce.*

« On voit combien il s'en faut que M. de Rivarol voit l'apôtre de
» Voltaire : ce n'est pas le premier ou l'unique contre-sens du
» gazetier, en voici un d'égale force. Il dit qu'à l'article histoire
on lit ce qui suit :

« Les opinions, les théories, les systèmes, passent tour à tour
» sur la meule du temps, qui leur donne d'abord du tranchant et de
» l'éclat, et qui finit par les user. »

Le gazetier observe, « qu'on pouvait placer cette observation à
» l'article métaphysique comme à l'article histoire, mais nous
» croyons qu'il ne fallait pas donner comme une maxime de
» *morale*, ce qui n'est certainement qu'un souvenir malheureu-
» sement trop historique. »

Le gazetier s'entend sans doute, quant à moi je ne le comprends
guère.

M. de Rivarol va tout éclaircir, il ne s'agit que de donner ce qui
précède et ce qui suit cette phrase :

« Les opinions du peuple sont paisibles, universelles et toujours
» partagées par le gouvernement ; qu'elles soient des jugements ou
» des préjugés, n'importe ; elles sont bonnes puisqu'elles sont fixes,
» et voilà pourquoi les mœurs suppléent si bien aux lois. Dans le
» conflit des idées, des plans et des projets qu'enfantent les
» hommes, la victoire ne s'appèle pas *vérité*, mais *fixité*. C'est donc
» une décision et non un raisonnement des autorités, et non des
» démonstrations qu'il faut aux peuples. Le génie en politique con-
» siste, non à créer, mais à conserver ; non à changer, mais à fixer ;
» il consiste enfin à suppléer aux vérités par des maximes, car ce
» n'est pas la meilleure loi, mais la plus fixe qui est la bonne. Voyez
» les opinions philosophiques : elles passent tour à tour sur la meule
» du temps, qui leur donne d'abord du tranchant et de l'éclat, et

» qui finit par les user. Voyez tous ces brillants fondateurs de tant » de sectes ! leurs théories sont à peine comptées parmi les rêves de » l'esprit humain, et leurs systèmes ne sont que des variétés dans » une histoire qui varie toujours. »

On voit que ceci tombe sur les opinions philosophiques, les théories, les systèmes, toutes les folies humaines, et le gazetier qui a voulu en faire une observation historique, a dû nécessairement s'y blouser, ce qui lui arrive par fois.

M. de Rivarol, dit le gazetier, attachait beaucoup d'importance à la noblesse de son origine : voilà encore où il se blouse; je pourrais lui en donner plus d'une preuve. Est-il possible de ne pas voir qu'un aussi excellent esprit pût n'être pas désabusé sur tous les rêves humains; mais il croyait les distinctions sociales nécessaires, indispensables même; il va jusqu'à croire qu'il est beaucoup de préjugés très-respectables et qu'il faut respecter; c'est moins lui qui devait s'occuper de son origine que ceux qui avaient l'honneur de lui appartenir; c'est à eux à revendiquer ce beau droit; il pouvait leur abandonner ce soin et s'en reposer sur ses droits acquis à l'immortalité; M. de Rivarol approchait trop du phénix pour se parer des plumes du paon.

Le gazetier va toujours son train; il se démène comme un démon pour prouver un dire que tout dément. Il fait parler M. Rivarol mort, M. de Créqui mort à jamais; M. de Rivarol, comme un grand niais si targué de sa noblesse; M. de Créqui, comme un grand benet, sans éducation, lui donne un démenti formel; c'est une conversation d'antichambre et une querelle des halles; dans quelle coterie a-t-il été chercher ce beau galimatias, de pure création, où le génie et la noblesse se trouvent mistifiés; je conseille à ce gazetier d'attendre qu'il soit génie pour faire parler les génies, et qu'il soit gentilhomme pour savoir les plaisanteries que la noblesse se permet, tout cela est lettres closes pour lui; et son *seigneur* n'était, ni aussi sot, ni aussi mal appris, qu'il voudrait bien nous le faire croire; d'ailleurs M. de Rivarol était une puissance avec laquelle on ne badinait guère.

Je terminerai ces observations sur ces grands génies, ces êtres si judicieux par une petite observation de mon mari, qui leur va à ravir.

« Il circule dans le monde une envie, au pied-léger, qui vit de » conversation : on l'appèle *médisance*. Elle dit étourdiment le mal » dont elle n'est pas sûre, et se tait prudemment sur le bien qu'elle » sait. Quant à la calomnie, on la reconnaît à des symptômes plus » graves; paitrie de haine et d'envie, ce n'est sa faute si sa langue » n'est pas un poignard. »

Que de coups de poignards plongés par ces Messieurs dans le cœur

de cette pauvre veuve sans pain, qu'ils dépouillent ! il y a bien de la sauvagerie dans tout ceci ! cela s'appèle comme les sauvages, tuer et manger sa victime.

J'ai l'honneur d'être,

Messieurs,

Votre, etc.

Femme DE RIVAROL.

A MM. LES JOURNALISTES (1).

Un gazetier s'avise d'avancer, sur le compte de mon mari, une inculpation qui me paraîtrait grave si elle était fondée ; cette tête un peu légère aurait dû y regarder à plus d'une fois, avant de nous montrer un dépit, une rage si peu mesurés.

Ce poète, qui dans ses vers n'a jamais produit que des fleurs sans fruits, veut-il, dans sa prose, ne nous montrer que des ronces et des épines ? Passe pour ne nous donner que des fleurs en vers : je connais un charmant poète dans le siècle, qui l'a précédé de très-loin, qui joint, il est vrai, à beaucoup de fleurs, plus de grâce et de goût qu'il ne s'en trouve chez notre antagoniste, ce qu'il doit au bonheur d'être né dans une classe supérieure à celle de ce poète plus rapproché de nos jours ; c'est là que cet aimable poète a puisé ce que le moderne poète n'a pu acquérir, ce précieux usage du monde, ornement des sociétés civilisées, qui donne de plus la connaissance des hommes et des choses, ce qui a fait dire au célèbre lord Shaftesbury, que la philosophie n'était que l'usage du monde poussé un degré plus loin, et à moi chétive, que la mauvaise compagnie ne saurait jamais se servir de la bonne. Après ces poètes fleuris, viènent les poètes qui n'ont que du feuillage, ce qui leur donne une fraîcheur apparente assez agréable, rien de plus : on voit ensuite une foule de poètes, dont l'arbre entièrement dépouillé, pour me servir toujours de ma métaphore, n'offre à l'imagination effrayée que les glaces d'une nature morte, privée de ce soufle divin qui vivifie ce vaste univers, et qui doit surtout animer les chantres nés de la nature, des dieux, des héros, des législateurs. Le poète, mortel privilégié à qui il appartient de deviner l'inconnu, de planer dans les régions célestes, pour y dérober des vérités, qui l'enflamment, le ravissent, l'extasient, loin de ramper ne sait plus se posséder, parle en inspiré, et dicte, avec des accents angéliques, des oracles aux faibles mortels, qui n'en profitent guère, puisqu'ils osent affronter le courroux des dieux, l'indignation des hommes, en dépouillant, diffamant la veuve, et flétrissant la gloire d'un illustre mortel, qui dort dans la tombe, sans pouvoir échapper à la dent de l'envie. On peut avec justice appliquer à ces poètes, le mot de Socrate à Alcibiade,

« Il n'y a rien de divin en toi. »

(*) Cette lettre est adressée aux Rédacteurs de la Gazette de France.

Voici l'épitaphe d'un poète anglais, enfant de l'amour.

Ci gît Prior, descendant d'Adam et d'Eve. Bourbon, Nassau, remontez plus haut si vous le pouvez.

On voit que le génie n'a besoin d'autres illustrations que la sienne : je crois néanmoins que MM. de Rivarol d'Italie ne sauront pas bon gré au poète notre antagoniste et compagnie, de leur enlever l'honneur d'appartenir à M. de Rivarol ; quelle est en effet la maison en Europe, dans le monde entier, qui ne serait pas fière d'avoir produit un pareil génie, ce qui ne gâte rien à l'arbre généalogique dont l'on aurait bien pu se passer, et où il ne sert qu'à illustrer les autres !

Je conviens qu'il ne suffit pas d'être noble, qu'il faut aussi se conduire noblement ; je ne crois pas qu'on ait rien à reprocher à cet égard à M. de Rivarol, dont le caractère politique est si bien soutenu, si noblement, si grandement, si généreusement, si spirituellement ; car les hommes ne varient, ne savent ce qu'ils disent et ce qu'ils font, que parce qu'ils sont faibles, sots, ignorants et cupides ; les hommes, par je ne sais quelle bizarrerie, ont doublé l'honneur des femmes, et simplifié le leur, ce qui ne me paraît pas conséquent avec le principe que beaucoup d'entr'eux adoptent, celui de la supériorité de l'homme sur la femme : ce serait, ce me semble, à l'être supérieur à s'imposer la loi de donner l'exemple de toutes les vertus ; n'importe, il n'y a que la femme de qui on exige non seulement de la probité, mais de plus des mœurs irréprochables.

Je prie qu'on ne s'y méprène pas, et qu'on n'aille pas supposer que je blâme cette rigueur à notre égard ; j'aurais voulu seulement qu'on eût fait le même honneur aux hommes, en ne les trouvant pas indignes d'un pareil effort, si la sagesse doit coûter tant d'efforts, je crois qu'elle dégénère en douce habitude qui ne donne que des jouissances réelles, et ne laisse aucun regret.

On n'a donc rien à dire contre M. de Rivarol, puisqu'il a rempli la tâche dont les hommes sont convenus entr'eux, celle de la probité, et surtout de l'unité des principes en matière politique, où il n'a jamais varié, ce qui le rapproche du héros étonnant du siècle, que rien ne saurait arrêter dans sa marche, ses hautes conceptions, et ses vastes projets : les êtres privilégiés se conduisent par des lois qui ne sont connues que d'eux, et qui sont sans doute toujours les bonnes.

M. de Rivarol ne s'est donc jamais démenti ; il a eu cette unité de principes, cette fixité, qu'il recommande, et regarde comme la base de toutes proportions, de toute sagesse, de toutes vertus et de tout bon gouvernement, où les subtilités et les subterfuges ne sauraient être de mise, surtout lorsqu'il s'agit de s'emparer du bien d'autrui, de dépouiller la veuve ; ces gens ressemblent aux mé-

decins de Molière, ils se disent, passe-moi la *manne*, je te passerai la *casse*; entendons-nous comme bons savants, brouillons bien les cartes, pour mieux nous emparer des biens de la veuve, de l'orphelin, dont chacun de nous aura sa part : voilà une morale passablement révolutionnaire; celle de M. de Rivarol était très-opposée à celle-ci.

Aussi était-ce à ses vastes idées, à ses grandes vues, qu'il a dû cette haine si prononcée pour la révolution. Nos antagonistes moins richement doués (la nature ne prodigue pas ainsi ses faveurs), ont pris, comme l'on voit, le contre-pied de tout cela; la révolution n'est pas sans mérite à leurs yeux, elle tolère beaucoup d'abus et justifie bon nombre de friponneries, ce qui les met grandement à l'aise : puis cette révolution, sans les avoir prodigieusement aggrandis (il n'appartient qu'à la nature de faire ce miracle), a peut-être mis leur vanité, leur orgueil, un peu plus à l'aise, raison suffisante pour qu'ils y trouvent un charme secret.

M. de Rivarol qui a su dominer son siècle par sa supériorité, paraît comme l'ange brillant (1), qui se range du côté de Dieu, soutient, défend sa cause, triomphe des rebelles, punit les orgueilleux : mais, non contents de lui en faire un crime, ils veulent, qui le croirait, le métamorphoser dans l'âne de la fable, qui va tondre l'herbe dans le pré des moines, puisque, sans droits acquis, à ce qu'ils prétendent, il va, comme un grand benêt se greffer, sur l'arbre généalogique de MM. de Rivarol d'Italie; il faut convenir que pour un pareil génie, ce serait une absurdité sans nom : que dira-t-on de ceux qui en font l'observation, et qui osent l'en accuser? — La révolution est pourtant venue nous montrer le néant des grandeurs humaines; ces gens ont le nez dessus, et n'y voient goutte; les grandes leçons sont en pure perte pour les trois quarts des hommes, ils sont incorrigibles, la supériorité de mon mari les tue; il faut qu'ils trouvent à redire, qu'ils mordent à tort et à travers.

» Les langues à la construction directe, dit mon mari, perdent » moins à la traduction, que les langues à inversion. Dans la langue » directe l'écrivain est obligé de faire beaucoup d'efforts pour rendre » sa pensée d'une manière satisfaisante; dans la langue à inversion, » l'écrivain très-souvent se contente de s'abandonner à tous les » caprices de l'harmonie, et néglige la pensée. Ainsi Pascal et » Bossuet perdent moins à la traduction que Cicéron et Tite-Live. » Dans les premiers il y a un fond qui ne peut pas se perdre; dans » les seconds, il n'y a que des surfaces qui disparaissent ».

» Nous croyons, dit le gazetier, qu'il y a quelque chose de plus » que des surfaces dans Tite-Live et Cicéron ». — Je crains bien que le gazetier n'ait pas bien compris ce que M. de Rivarol a voulu dire ici. Il est à présumer que mon mari se doutait un peu du

(1) L'Ange exterminateur.

mérite de ces deux grands écrivains, mais le gazetier était bien aise de pouvoir ajouter, « ce jugement nous paraît dur, bizarre et » surtout irréfléchi » ; et un moment après, il ajoute, « mais le » reste de ses observations sur les langues directes et les langues à » inversion, est plein de justesse et de vérité ». Il fallait dire son mot.

Il trouve quelque mérite à l'article *politique*; il regrette que les bornes de son journal ne lui permettent pas d'en citer beaucoup d'articles; voici les deux qu'il a choisis.

» Les souverains ne doivent jamais oublier qu'un écrivain peut » recruter parmi des soldats, et qu'un général ne peut jamais recruter » parmi des lecteurs ».

» Il n'y a que les gens de lettres qui ayent une reconnaissance » bruyante qui se mêle à l'éclat du Trône ».

Le gazetier a sûrement eu ses raisons pour faire ce choix, et n'est pas fâché de pouvoir citer ici M. de Rivarol comme un oracle.

A l'article *littérature*, il déplore le sort de Voltaire, dont la réputation, trente ans après sa mort, est morte livrée à toute la mauvaise foi des *passions* et de l'*esprit de parti.* Rivarol est fort à plaindre, sept ans après sa mort, de voir sa réputation livrée à toute la mauvaise foi des *passions* et de l'*esprit de parti*. C'est à M. de Voltaire que nous devons en grande partie la révolution, et c'est surtout à M. de Rivarol que nous devons toutes les idées saines qui se sont opposées à notre entière et éternelle destruction. Et néanmoins, on ne lui fait pas la moindre grâce; loin de là, on l'avilirait si faire se pouvait.

Qu'il me soit aussi permis de citer quelques morceaux de mon choix.

» Il faut l'intervention de Dieu pour que les hommes ne se jouent » pas des hommes, pour que l'homme ne se joue pas de lui-même. La » morale sans religion, c'est la justice sans tribunaux; morale et » religion, justice et tribunaux, toutes choses corrélatives et » dont l'existence est solidaire, comme la parole et la pensée.

» Qu'on ne s'étonne donc pas que les gouvernements s'accordent » facilement avec les religions; mais entr'eux et nos philosophes, » point de traité : il faut, pour leur plaire, ou que le gouvernement » abdique, ou qu'il leur permette de soulever les peuples. En un » mot, la philosophie divise les hommes par les opinions, la religion » les unit dans les mêmes dogmes, et la politique dans les mêmes » principes! il y a donc un contract éternel entre la politique et la » religion. Tout état, si j'ose le dire, est un vaisseau mystérieux » qui a ses ancres dans le ciel ».

» Quand un coupable, bourrelé par sa conscience, ne voit que » châtiment du côté de la justice, et flétrissures du côté du monde; » quand l'honneur, ajoutant encore ses tortures à son désespoir, ne » lui ouvre qu'un précipice, la religion survient, embrasse le

LES AVEUX

OU L'ARCHE DE NOÉ.

Nous *avouons* que si l'autre jour nous conçûmes le magnanime projet de louer toute la littérature inconnue, et (ce qui est sans exemple) de distribuer à un millier de grands hommes des encouragements et des prix annuels, avec une magnificence et un luxe vraiment ruineux; c'est qu'il nous avait paru que l'*oubli*, comme un second déluge, gagnant de jour en jour la surface du globe littéraire, le temps de reconstruire l'Arche était à la fin venu; et nous y fîmes entrer tous les animaux portant plumes, tant les mondes que les immondes; à l'exception de quelques aigles

qui se sauvèrent d'eux-mêmes sur la cime des monts.

Nous *avouons* que satisfaits de braver en paix l'inondation, nous ne cherchions pas à nous enivrer, au sortir de l'Arche, des acclamations de toute cette harmonieuse famille; et, que nous ne comptions, en bienfaiteurs éclairés, que sur le paisible silence de l'ingratitude.

Quelle a donc été notre surprise, quand M. le Brigand-Beaumier, ou Beaumier-le-Brigand (1), député par l'éloquence et la poésie, a tout-à-coup ouvert les fenêtres de l'Arche, et ayant été se percher en forme de corbeau sur un très-beau chardon, a pris la parole,

---

(1) Quelques savants prétendent que M. le Brigand est un, et M. Beaumier un autre; il ne faut pas perdre un grand homme pour obtenir une alliance de mots.

comme il prendrait la fuite, c'est-à-dire, avec beaucoup de véhémence, pour nous admonéter au nom de toutes les espèces !

L'orateur a divisé sa colère en deux points.

Il a d'abord été indigné que nous eussions porté la main sur le gouvernail de l'Arche, sans lui avoir prouvé que nous fussions d'assez bonne maison pour un si éminent emploi. M. le Brigand-Beaumier nous a démontré que tout n'en irait que mieux, si, au lieu de chercher du style et des idées dans un écrivain, on y cherchait des titres ; et sa logique a conclu que dorénavant on parlerait de naissance dans les musées, et de littérature dans les chapitres.

Nous *avouons* que cette méthode a

du bon, quand on a, comme M. le Brigand-Beaumier, autant de naissance que de talents; mais ce moyen était funeste à Voltaire, à qui on disait à chaque ouvrage qu'il mettait au jour, qu'il était *fils d'un paysan;* ainsi qu'il le confesse dans *les Mémoires pour servir à sa vie.*

L'orateur s'est encore indigné de ce que nous restions sous le voile de l'anonyme, dans le temps même où nous nous donnions pour les *Don Quichottes et les sauveurs de la petite littérature:* il n'appartient qu'à la nature d'être à la fois magnifique et muète, l'anonyme se sent trop de la majesté de l'orgueil. C'est donc pour nous deviner, que l'auteur exercé aux logogriphes, a trouvé que nous étions des *vignerons*, comme le vieux Noé; ou tout au moins des *laboureurs*, puisque nous défrichions les landes

de la république des lettres; ou enfin des *cuisiniers faisant noces et festins*, puisque nous avions si bien varié les services, en dressant le grand couvert de l'Arche.

Nous *avouons* que tout cela est également ingénieux et vrai.

Ensuite M. Beaumier nous a accusés d'avoir expressément oublié tous les poètes d'une grande naissance dans notre liste : cette accusation et quelques autres de cette espèce, nous feraient croire que l'orateur n'a pu se procurer le *Petit Almanach*, lequel en effet a été jusqu'ici assez cher.

Nous *avouons* que cette cherté ne vient pas de nous ; c'est une idée ingénieuse du libraire, qui n'a trouvé que ce moyen pour dérober la connais-

sance du livre aux petits amour-propres qui pouvaient s'en irriter.

L'orateur nous a su gré d'une parodie du *songe d'Athalie* et surtout de l'avoir dédiée à M. le Marquis D***, après sa disgrâce.

Nous *avouons* que si nous étions les auteurs de cette parodie, nous prouverions aisément qu'elle lui fut par bonheur dédiée huit jours avant sa retraite; et que les auteurs, quels qu'ils soient, ont la lâcheté de ne plus lui rien dédier, depuis qu'il a perdu ses places.

L'orateur nous a avoué que le *Discours sur la langue* n'était pas français *pour lui*; que le *Petit Almanach* était mal écrit *pour lui*.

Nous lui *avouons* à notre tour que

nous ne connaissons pas de louange plus délicate, et que nous osions à peine y prétendre.

L'orateur furieux nous a donné un coup de pied avec la main dont il écrit : il nous a même rappelé tous ceux qu'il nous donne familièrement chaque fois qu'il nous rencontre aux Tuileries.

Nous *avouons* qu'il n'y a rien de si aisé que de nous donner des coups de pied, et nous les recevrons toujours avec reconnaissance.

Enfin, l'orateur s'appercevant qu'un pamphlet, quand il est ingénieux, est une friandise pour nous, a caché son venin dans la bêtise.

Nous *avouons* que nous ne serons jamais à l'épreuve de cette arme-là, et

nous demandons grâce à l'orateur. S'il nous poursuit encore, nous nous plastronnerons avec ses œuvres qui sont au garde-meuble de la librairie.

AVIS

SUR CETTE NOUVELLE ÉDITION,

OU

LETTRE D'ADIEU

A NOS AMIS ET LECTEURS.

LA France ne rit plus, et la gaîté française a passé comme une ombre; cette heureuse révolution a coûté bien des volumes, tandis qu'il n'eût peut-être fallu qu'un drame pour rasseoir toute la nation. Mais enfin, on a appelé de l'Angleterre la philosophie au secours de la nation française. Grâces en soient rendues aux écrivains qui ont donné à notre langue l'*accent anglais*, selon

l'expression du Journal de Paris, au sujet de feu M. le Tourneur !

Mais si la France est grave et sérieuse, elle est tout aussi calme. Les prétentions ont contracté entre elles ; les rangs sont assignés ; tout a son prix, et la plus aimable harmonie règne dans toute la littérature française.

Nous n'entreprendrons pas de dire par combien de degrés il a fallu passer pour amener la nation à cette sévérité d'humeur qui constitue la véritable dignité de l'homme, et nous paraît le signe le plus certain de la félicité publique.

C'est dans cette disposition des esprits, dans cet accord des caractères et dans cette transaction de tous les amours-propres, que le *petit Almanach de nos Grands Hommes* a paru ; mais le titre a semblé si mesquin, le ton si

futile, notre air si frivole, que notre but est manqué. On a trouvé qu'en variant l'éloge avec autant de soin qu'on avait jusqu'ici varié la satire, nous aurions dû naturellement énorgueillir nos élus, et désespérer ceux que nous réprouvions : tandis que nous avons médiocrement flatté nos Grands Hommes, et que le livre a causé un rire universel qui nous a tout à fait humiliés. C'est pour l'innocence le comble du malheur que de causer du scandale. Aussi avons-nous reçu avis sur avis, reproche sur reproche, menace sur menace : on nous a traités avec colère, on nous a maltraités avec esprit : nos mentions ont paru des traits de haine, nos omissions des signes de mépris. L'un nous accuse d'avoir *échenillé le Parnasse*; l'autre d'avoir fait asseoir plus d'un Grand

Homme *aux bancs des ânes.* « Il est
» contre les mœurs et la décence, nous
» écrit-on, de faire rire le monde. Les
» larmes conviènent mieux à la misé-
» rable espèce humaine. Il vous était
» si aisé, nous dit-on, d'attrister vos
» lecteurs sur toute la petite littérature
» dont vous faites l'histoire ! Pourquoi
» forcer le naturel de vos héros, et con-
» trarier le goût du public ? Le monde
» est-il donc si gai, et vos Briquet et
» vos Braquet sont-ils donc si plai-
» sants ? »

M. l'abbé *Salles de la Salle*, auteur d'une ode sur le prince de Brunswick, a réuni autour de lui M. *de Fumars*, qui prépare l'histoire secrète de la loge Olympique ; M. *Landreau de Maine-au-Pic*, et MM. *Robert* et *Rouzet*, avocats en tragédie ; ils nous reprochent

de les avoir oubliés, et se moquent cruellement de nous, en nous demandant si nous connaissons la dernière charade de M. l'abbé *Dubosq*; l'énigme de M. *Gillet du Coudray*, avocat, et le logogryphe de M. *Lapleigne du Coudray*?

Il est vrai qu'il se mêle quelques fleurs à tant d'épines : on vient de nous annoncer un pamphlet *in-folio*, écrit avec *tout l'esprit de M. Manuel*. C'est nous promettre *chère de vilain* : la colère met un avare en dépense, et c'est ainsi qu'Aristote veut qu'on purge les passions les unes par les autres.

Nous nous flattons que le public, en faveur de nos intentions, daignera oublier à jamais le petit Almanach, pour ne se souvenir que des mille et une réponses qu'on y a faites, et dont il n'eût pas joui sans nous : car nous sommes

en littérature la pierre à aiguiser, qui ne coupe pas, mais qui fait couper.

N. B. On n'a jamais lu un dictionnaire de suite, l'ordre alphabétique s'y oppose. Ainsi les personnes qui voudront parcourir cette galerie tout d'une haleine, en seront bientôt punies, d'autant plus qu'il y a une foule de notices qui ne signifient rien; et ce sont les plus ressemblantes.

Ces expressions de *très-connu*, *si connu*, et autres de cette espèce, qui reviènent souvent dans ce répertoire, signifient seulement, *très-connu dans les Recueils*, *si connu dans les Almanachs*, *dans les Musées*, *etc.*

Adieu, chers amis et généreux lecteurs.

A M. DE CAILHAVA (1)

DE L'ESTANDOUX,

PRÉSIDENT DU GRAND MUSÉE DE PARIS.

M. le Président,

Ce n'est pas sans la plus vive satisfaction que nous vous dédions cet Almanach de tous les Grands Hommes qui fleurissent dans les Musées depuis leur fondation jusqu'en l'an de grâce 1788. *Combien d'hommages n'en avez-vous pas reçus, soit en vers, soit en prose ! car vous n'êtes pas comme les Rois de la terre, qui n'exigent de leurs sujets que des tributs pécuniaires, votre*

trésor ne s'emplit que d'opuscules légers, de pièces fugitives, d'impromptus et de chansons, et la plus grosse monnaie de votre empire n'a jamais passé l'épître dédicatoire; mais sans nous, tous ces monuments de leur amour pour le Musée et de leur goût pour les lettres, périraient sans retour; et l'on verrait tant de fleurs se faner sur vos autels!

Si l'Almanach Royal, seul livre où la vérité se trouve, *donne la plus haute idée des ressources d'un État qui peut supporter tant de charges, croit-on que notre Almanach puisse être indifférent à votre gloire et à celle de la nation, quand on y prouve qu'un président de Musée peut prélever plus de cent mille vers par an sur la jeunesse française, et marcher dans la capitale à la tête de cinq ou six cents poètes?*

Notre Almanach sera pour eux le

livre de vie, *puisque l'homme le plus inconnu y recevra de nous un brevet d'immortalité.* Il y a, *dit-on*, des chemins connus pour arriver à l'Académie, mais on n'en connaît pas pour échapper au Musée. *Ceci peut s'appliquer à notre Almanach : nous ferons au plus modeste une douce violence, et l'on ne verra plus tant d'écrivains exposés à ce cruel oubli qui les gagne de leur vivant, ou à ces équivoques plus outrageantes encore, qui font qu'on les prend sans cesse l'un pour l'autre. Feu Voltaire, dont vous avez peut-être ouï parler, disait toujours*, l'abbé Suard et M. Arnaud; *et on avait beau lui représenter qu'il fallait dire* M. Suard et l'abbé Arnaud, *le vieillard s'obstinait, et ne voulait pas changer les étiquettes, ni déranger pour eux une case de son cerveau. Notre Almanach eût prévenu ce scandale, car*

sans doute l'auteur du pauvre Diable *nous aurait souvent consultés.*

Nous sommes avec un profond respect,

Monsieur le Président,

Vos très-humbles et très-obéissants serviteurs,

Les Rédacteurs de l'Almanach des Grands Hommes.

POST-SCRIPTUM.

Pour faire taire les mauvais propos de certains détracteurs du vrai mérite, nous nous sommes proposé de faire connaître notre désintéressement, dont cependant on ne nous soupçonne pas. Après avoir tiré de notre libraire le meilleur parti de cet équitable ouvrage, nous avons eu la délicatesse de donner, sans presque rien gagner, le supplément séparément en faveur des acquéreurs de la première édition; ce qui prouvera notre zèle à servir le public.

PRÉFACE.

Il y a parmi les gens du monde certaines personnes qui doivent tout le bonheur de leur vie à leur réputation de gens d'esprit, et toute leur réputation à leur paresse. Toujours spectateurs et jamais auteurs, lisant sans cesse et n'écrivant jamais, censeurs de tout et dispensés de rien produire, ils deviènent des juges très-redoutables; mais ils manquent un peu de générosité. C'est sans doute un terrible avantage que de n'avoir rien fait, mais il ne faut pas en abuser.

J'écoutais l'autre jour la conversation de trois ou quatre de ces personnes, qui, lasses de parler du siècle de Louis XIV et du siècle présent, de

tenir la balance entre Corneille et Racine, entre Rousseau et Montesquieu, descendirent tout-à-coup de ces hauteurs, et pénétrèrent dans les plus petits recoins de la république des lettres. On s'échauffa, et les auteurs dont on parlait devenant toujours plus imperceptibles, on finit par faire des paris. « Je gage, » dit l'un, que je pourrai vous citer tel » ouvrage et tel écrivain dont vous » n'avez jamais ouï parler. Je vous le » rendrai bien, répondit l'autre ; » et en effet ces messieurs se mettant à disputer de petitesse et d'obscurité, on vit paraître sur la scène une armée de Lilliputiens. « Mérard de Saint-Just, Santerre de Magni, Laus de Boissy, » criait l'un : Joli de Saint-Just, Pons » de Verdun, Regnault de Beaucaron ; » criait l'autre ; » Ginguenet par-ci,

Moutonnet par-là, Briquet, Braquet, Maribarou, Mony-Quitaine, et puis Grouvelle, et puis Berquin, et puis Pànis et puis Fallet; c'était une rage, un torrent: tout le monde était partagé; car ces messieurs paraissaient avoir une artillerie bien montée; et soit en opposant, soit en accouplant les petits auteurs, ils les balançaient assez bien, et ne se jetaient guère à la tête que des boulets d'un calibre égal: de sorte que de citations en citations, tant d'auteurs exigus auraient fini par échapper aux prises de l'auditeur le plus attentif, si l'assemblée n'avait mieux aimé croire que ces messieurs plaisantaient et n'alléguaient que des noms sans réalité. Mais les deux antagonistes, choqués de cette opinion, se rallièrent et se mirent à parier contre l'assemblée. « Oui,

» Messieurs, je vous soutiens qu'il » existe un écrivain, nommé M. *Le-* » *vrier de Champrion*; un autre qui » s'appèle *Delormel de la Rotière*; un » autre *Gabiot de Salins*; un autre *le* » *Bastier de Doiencourt*; un autre » *Doigni du Ponceau*; un autre *Phi-* » *lipon de la Madeleine*; et si vous me » poussez, je vous citerai M. Groubert » de Groubental, M. Fenouillot de Fal- » baire de Quingei, et M. Thomas » Minau de la Mistringue. » A ces mots on éclata de rire; mais le discoureur sortit de sa poche trois opuscules, l'un sur la finance, l'autre sur l'impôt, et l'autre sur le drame, qui prouvaient bien que MM. Groubert de Groubental, Fenouillot de Falbaire de Quingei, et Thomas Minau de la Mistringue n'étaient pas des êtres de raison.

Pour moi, auditeur bénévole, frappé de la riche nomenclature de tant d'écrivains inconnus, je ne pus me défendre d'une réflexion que je communiquai à mes voisins, et qui, gagnant de proche en proche, fit bientôt changer l'état de la question. N'est-ce pas, leur disais-je, une chose bien étrange et bien humiliante pour l'espèce humaine, que cette manie des historiens, de ne citer qu'une douzaine tout au plus de grands écrivains, dans les siècles les plus brillants, tels que ceux d'Alexandre, d'Auguste; des Médicis, ou de Louis XIV? N'est-ce pas donner à la nature je ne sais quel air d'avarice ou d'indigence? Le peuple qui n'entend nommer que cinq ou six Grands Hommes par siècle, est tenté de croire que la providence n'est qu'une marâtre; tandis que, si on pro-

clamait le nom de tout ce qui écrit, on ne verrait plus dans elle qu'une mère inépuisable et tendre, toujours quitte envers nous, soit par la qualité, soit par la quantité; et si j'écrivais l'histoire naturelle, croyez-vous que je ne citerais que les éléphants, les rhinocéros et les baleines? Non, Messieurs, je descendrais avec plaisir de ces colosses imposants aux plus petits animalcules; et vous sentiriez s'accroître et s'attendrir votre admiration pour la nature, quand j'arriverais avec vous à cette foule innombrable de familles, de tribus, de nations, de républiques et d'empires, cachés sous un brin d'herbe.

C'est donc faute d'avoir fait une si heureuse observation que l'Histoire de l'esprit humain n'offre, dans sa mesquine perspective, que d'arides déserts,

où s'élèvent à de grandes distances quelques bustes outragés par le temps, et consacrés par l'envie, qui les oppose sans cesse aux Grands Hommes naissants, et les représente toujours isolés, comme si la nature n'avait pas fait croître autour d'Euripide, de Sophocle et d'Homère, princes de la tragédie et et de l'Épopée, une foule de petits poètes, qui vivaient frugalement de la charade et du madrigal; ainsi qu'elle fait monter la mousse et le lierre autour des chênes et des ormeaux; ou, comme dans l'Écriture-Sainte, on voit après les grands prophètes paraître à leur tour les petits prophètes? Ne doit-on pas frémir quand on songe que, sans une légère attention de la part de Virgile et d'Horace, Bavius et Mœvius seraient inconnus; et que, sans Molière et Boi-

leau, on ignorerait l'existence de Perrin, de Linière et de quelques autres ? Enfin, que ne dirais-je pas des soins que s'est donnés l'infatigable Voltaire pour déterrer et pour classer dans ses œuvres ses plus petits contemporains ! Il est temps de corriger une telle injustice ; et pour n'être plus exposé à des pertes si douloureuses, je pense qu'il faudrait, par un répertoire exact de tous les hommes qui pullulent dans notre littérature, depuis l'énigme jusqu'à l'acrostiche, depuis la charade jusqu'au quatrain, et du distique jusqu'au bouquet à Iris, justifier la nature, et disputant tant de noms à l'oubli, montrer à la fois nos trésors et sa magnificence.

L'assemblée goûta cet honnête projet, et nous résolûmes d'élever à frais communs un monument à l'honneur de tous

les écrivains inconnus, c'est-à-dire, de ceux qui ne sont jamais sortis de nos petits Recueils. On convint de donner à ce monument le nom de *petit Almanach de nôs Grands Hommes*, afin de les venger, par cette épithète, de la manie de ceux qui ne jugent d'un homme que sur l'importance de ses ouvrages; car j'avoue en mon particulier que j'estime autant celui qui n'a fait en sa vie qu'un bilboquet d'ivoire, que Phidias élevant son Jupiter Olympien, ou Pigal sculptant le maréchal de Saxe. *In tenui labor.*

Cet Almanach paraîtra chaque année; et afin que la nation puisse juger de notre exactitude, le rédacteur, armé d'un microscope, parcourra les Recueils les moins connus, les Musées les plus cachés, et les sociétés les plus obscures

de Paris : nous nous flattons que rien ne lui échappera. On invite tout homme qui aura laissé tomber son nom au bas du moindre couplet, soit dans les journaux de Paris, soit dans les affiches de province, à nous envoyer des renseignements certains sur sa personne; nous recevrons tout avec reconnaissance, et selon notre plan, les articles les plus longs seront consacrés à ceux qui auront le moins écrit. Un vers, un seul hémistiche suffira, pourvu qu'il soit signé; un compliment, un placet, un mot seront de grands titres à nos yeux. C'est ainsi que M. d'Aquin de Château-Lion est parvenu à faire de ses étrennes d'Apollon, l'ouvrage le plus important qui existe. Mais nous nous flattons de le surpasser bientôt, et de faire pour lui ce que sa modestie

ne lui a pas permis, et ce que vraisemblablement il ne pourra nous rendre, en lui donnant une place très-honorable dans notre Almanach.

Au reste, les vétérans de la petite littérature, tels que M. le chevalier de Palmezeaux, Caron de Beaumarchais, Blin de Saint-Maur, d'Arnaud de Bacular, etc. nous pardonneront s'ils ne se trouvent, pour ainsi dire, traités qu'en passant dans notre Almanach, et si de jeunes inconnus obtiènent de nous des préférences marquées. Ce n'est pas que nous ayions prétendu manquer à ce que nous devons aux premiers, en affichant notre prédilection pour les autres; mais nous avons cru qu'il était bien juste d'encourager les jeunes gens plongés dans les eaux de l'oubli, d'où les autres se sont un peu dégagés, non

par leurs œuvres, mais par leur âge : car on sait qu'à force de signer périodiquement son nom de journal en journal, et d'envoyer au Mercure des certificats de vie, on finit par dompter le public; mais on perd des droits à notre Almanach.

Les gens de lettres qui auront été oubliés, pourront se faire inscrire à notre petit bureau, qui sera ouvert à toute heure au Palais-Royal. On n'exigera qu'un sou par tête, afin qu'on ne nous accuse pas d'avoir estimé les objets au dessus de leur valeur.

P. S. *Comme on travaillait à l'impression de cet ouvrage, quelques personnes blanchies dans les lettres, et dont nous avions déjà classé les noms, sont venues nous prier de ne pas leur faire*

cet honneur. Nous nous sommes opposés à leur modestie; mais elles ont insisté, et ont prétendu qu'une simple mention pouvait les blesser. Comme cet Almanach n'est qu'une nomenclature, nous leur avons demandé comment on pouvait désoler un homme, en lui prouvant qu'il existait réellement, et le blesser en ne lui disant pas plus haut que son nom? Ces personnes ont soutenu que la chose était possible, puisqu'elles l'éprouvaient. Cette querelle nous a d'autant plus surpris, qu'il est survenu en ce moment un jeune homme qui a demandé d'être inscrit, en disant : vous devez me connaître. *Nous n'avons pas dissimulé notre ignorance.* Comment, *s'est-il écrié,* vous ne me connaissez pas ! Et que faut-il donc faire pour être connu? Je n'ai que dix-huit ans, et j'ai

déjà fait trente petites épîtres dans le Mercure, mille couplets, cent énigmes; je fournis la fugitive à tous les journaux, et je signe toujours. *Cette double querelle nous a jetés dans la plus grande perplexité : l'un se fâche parce que nous avons découvert son existence; l'autre parce que nous ne l'avons pas soupçonnée !..... Mais il faut que le service public passe avant tout, et nous avons procédé à l'impression.*

LE PETIT ALMANACH

DE NOS GRANDS HOMMES.

A

ALIBERT (M.), de Villefranche, en Haute-Guienne. Nous avons reçu de cet auteur une fable, qui est capable de faire une révolution dans la littérature, si on adopte sa manière, comme on ne saurait trop le desirer. Cet auteur fleurit en province. Quel dommage! Puisse le juste tribut d'éloges que nous lui payons, l'engager à venir dans la capitale y remplir toute sa destinée! Paris ne s'enrichit qu'en dépouillant les provinces. *Voyez* le Recueil des Muses provinciales.

ALIX (M.), jeune avocat, dont une foule de pièces fugitives, répandues dans tous les

journaux, n'ont encore pu mettre au jour tout le mérite. Nous avons long-temps cherché la cause de l'obscurité dont il jouit, et à force de soins, nous avons enfin trouvé un poème en quatre chants, sur les quatre âges de l'homme, qui nous a paru la pièce coupable par les beautés dont il étincèle, et qui auront à jamais irrité l'envie contre l'auteur. L'envie qui parle et qui crie est toujours mal-adroite; c'est l'envie qui se taît qu'on doit craindre. Or jamais poème ne l'éprouva mieux que celui-ci. Il s'est fait comme un concert de muets dans toute la littérature, à l'apparition de ce poème. Un tel silence est souvent de bon augure; mais il ne faut pas qu'il se soutiène. M. Alix, nous n'en doutons point, serait aujourd'hui à la place honorable où ses petites pièces devaient l'élever, s'il eût un peu déguisé ses forces : mais un poème a paru trop redoutable, et l'on a feint d'oublier celui qu'on ne cesse de craindre. Nous espérons que cet article le vengera amplement du silence de ses ennemis. *Voyez* dans l'Almanach des Muses 1778, et dans plusieurs mercures; les petits contes signés *Alix*.

ALLIOT (M.), Auteur du *Muet par Amour*. C'est une des mille et une pièces qui

font les délices des sociétés. Mais les gens du monde sont de si parfaits égoïstes, qu'ils exigent souvent d'un auteur que tel ouvrage qui leur a plu ne paraîtra jamais.

ALCO (M. le Président d'). Les stances et les madrigaux que ce favori des Muses a tirés de son porte-feuille, nous font bien regretter qu'il en soit trop avare. Les couleurs de ce poète sont si douces, qu'il semble n'avoir travaillé que pour ces yeux malades qui craignent le grand jour ; ce qui lui a donné de nombreux partisans dans un siècle justement dégoûté de la haute poésie. *Voyez* l'Almanach des Muses 1781, dans les pièces échappées.

ANCENY (M. d'). Ce poète réussit parfaitement dans les pièces gasconnes. Ce genre n'est pas facile à manier, mais c'est un excellent exercice, et il est aisé de reconnaître un écrivain qui s'y est rompu. Il existe de cet auteur une tirade de vers, qu'il adresse à un de ses amis, pour le punir d'avoir fui le mariage. On ne saurait faire un plus digne usage de la poésie, que de la diriger contre les célibataires.

ANDEBEZ DE MONGAUBET (M.) nous a fait passer sa belle tragédie d'*Abimelek*.

ANDRÉ HONORÉ (M.). Ses chansons, trop clair-semées dans nos Almanachs chantants, en ont toujours fait la fortune. Cet Anacréon a jeté deux nouveaux couplets dans les recueils de cette année, l'un adressé à quelques jeunes dames, et l'autre à sa propre fille. Les couplets sont signés : M. André ne peut les nier, et quel est le plagiaire qui oserait se les attribuer ?

ANDRÉ DE MURVILLE (M.) Ce poète fugitif est si fertile que nous ne pouvons qu'indiquer ses talents et son nom. Ode, épitre, quatrains, chansons, rien n'est à l'abri de son activité, et l'admiration et la reconnaissance ont à peine avec lui le temps de respirer. Le Recueil de ses œuvres sera un jour d'un grand poids dans la littérature légère : mais cette entreprise exigera de grandes avances et de profondes recherches. Nous invitons les amateurs à serrer avec soin tous les vers qui échappent à cet aimable écrivain.

(2) ANDRIEUX (M.) Les beautés trop délicates de ses petits vers ont échappé jusqu'ici aux yeux vulgaires : mais l'extrême naturel de ces vers-ci aurait dû frapper tout le monde.

Le feu cependant éclate;
J'entends le grillon crier;

Le chat vient pour qu'on le flatte;
Et joue autour du foyer.

Voilà la belle nature et la véritable poésie : un seul couplet de cette force peut arrêter la décadence des arts. *Voyez* aussi les stances du même auteur sur la jeunesse.

ANTILLY (M. d'). Nous avons reçu son sublime éloge de Vauban, qui a concouru à l'Académie, et sur lequel on a craint de prononcer.

AQUIN DE CHATEAU-LION (M. d'). Tout le monde connaît son Recueil charmant, intitulé, *Almanach Littéraire* ou *Étrennes d'Apollon*. Ce sont de ces livres qui à la longue donnent à la France une supériorité décidée sur tous ses voisins. M. de Château-Lion y glisse quelquefois de ses vers, quand il n'est pas assez content de sa récolte; si bien que, bon an, mal an, l'abondance est toujours la même, et les actions françaises se soutiènent. Quand nous aurions cent bouches et cent voix, nous ne pourrions compter tous les services que cet honnête citoyen, rédacteur, poète, prosateur et médecin, a rendus aux corps et aux esprits de la capitale, et la foule de noms que son recueil a sauvés de l'oubli : mais comme le tor-

rent grossit chaque jour, il pourrait bien à la fin être entraîné avec eux, et rester victime de son zèle. Voilà pourquoi nous nous pressons de venir à son secours : nous nous chargeons des noms des auteurs, et par conséquent du sien, afin qu'il puisse goûter de son vivant cette immortalité qu'il dispense à tant d'autres, et qu'il ne soit pas renvoyé à la postérité, où peut-être ce sage ne voudra point aller.

(3) ARNAUD DE BACULARD (M.). Nous ne disons rien de cet ancêtre de la littérature moderne : la probité de ses vers et l'honnêteté de sa prose sont connues.

(4) ARNAULT (M.). Cet écrivain s'est si bien dérobé à nos recherches, que nous n'osons rien affirmer de lui, si ce n'est son existence. Nous en demandons bien humblement pardon au public impatient de connaître cet auteur et ses productions ; mais les affiches de Grenoble nous ont manqué. Nous promettons de réparer cette omission l'année prochaine, et nous nous flattons de satisfaire la foule de Souscripteurs que cet espoir va sans doute nous procurer.

AUDE (M. le Chevalier). C'est avec bien

du plaisir que nous rencontrons ce jeune auteur dans notre liste immense. M. le chevalier Aude a tous les caractères d'un véritable poète : odes, chansons, énigmes, stances, épîtres, il fait de tout et un peu partout ; sa main se promène avec légèreté sur tout le ravalement de la littérature, et ses bontés s'étendent sur tous les journaux. C'est un de ces talents universels pour qui il n'existe pas de difficulté en poésie. Un artiste habile peut tenir lieu de cent ouvriers dans une colonie naissante, et M. le chevalier Aude a lui seul occupé tout le Parnasse sicilien pendant quelques années ; mais les bergers de Sicile, qui ne chantent plus comme au temps de Théocrite, n'étaient pas dignes de le posséder, et l'ont rendu aux Muses françaises. C'est à nous à lui demander compte de tous les arrérages qu'il nous doit.

AVESNE (M. d'). Cet aimable paresseux a réjoui l'Almanach des Muses 1781, d'une pièce pleine de goût et de gaîté. Elle est intitulée, *Tribunal d'Arcadie ;* on y tient *Conseil d'Anerie ;* l'auteur fait dire des choses admirables *à un cuir pelé d'asine douairière.* Nous croyons que cette fable aurait donné du chagrin à La Fontaine, et nous ne saurions trop exciter

la jeunesse à saisir le bon ton, et le grand sens de cet écrivain.

AVY*** (M. l'abbé). Nous n'avons encore obtenu que la moitié du nom de cet auteur; mais nous avons une pièce entière de vers de sa façon, intitulée : *le Nouvelliste aux Champs-Élisées*. Ce jeune abbé est comme cette statue mystérieuse des Égyptiens, qui laissait tomber un de ses voiles tous les ans. Ceux qui ont le bonheur de le connaître par son nom, nous ont assuré que nous n'avions pas plus de quatre ans à attendre, parce que M. l'abbé laisse paraître chaque année une lettre de plus : il était A*** en 1785, Av** en 1786, il est Avy* en 1787. L'impatience que nous donne l'incroyable desir de le connaître, est un des grands désagréments de notre état.

B

BABLOT (M.). Il y a d'énormes paris sur cet écrivain; il existe pour les uns, il n'existe pas pour les autres. Mais nous avons fait des recherches si sérieuses sur ce problème intéressant, que nous sommes parvenus à découvrir

que M. Bablot était, comme Apollon, poète et médecin. Il a chanté les austères plaisirs du mariage, et voici quatre vers de ce docteur :

Ah ! pourrais-tu douter de mon amour encore ?
Cher amant, me dis-tu, je t'aime, je t'adore :
Qu'ai-je dit : je t'*adore !* laissons sur ces grands mots
Grimper l'amour charnel : ce sont là ses tréteaux.

BAILLY (M.). On ne peut rien ajouter aux charmes de cette muse : seulement peut-on lui reprocher un peu de paresse. Nous n'avons guères trouvé plus de cent pièces de cet auteur dans les différents journaux.

BARBIER (M.). Auteur de *Ciaxare*, tragédie, joué en société, et qu'on a eu la cruauté d'y retenir. La nation a, selon nos calculs, plus de mille drames à revendiquer sur les sociétés de Paris.

(5) BARRÉ (M.), un de ces esprits faciles, corrects et gracieux que la nature produit quelquefois pour le bonheur des grosses villes affamées de nouveautés. Des Géomètres fort modérés ont calculé que M. Barré, indépendamment de M. Piis, pouvait fournir des pièces à tous les petits théâtres de la capitale ; et que,

réunis tous deux, ils pouvaient faire demander grâce à la nation la plus amoureuse des spectacles. On ne sait que citer d'un écrivain que tout le monde sait par cœur. Pourrait-on oublier en effet ce couplet charmant qu'il adresse à une dame, en lui envoyant un cœur de sucre, et qui finit par ces deux vers, qui ont fait pâmer tout Paris :

Mon cœur, craignant pareille chance,
S'alla faire sucre d'avance.

BARSIN ou BARCIN (M.). Son ode sur l'armement de la France et de l'Espagne, parut dans des circonstances fort heureuses ; mais elle eut des suites funestes pour l'Europe : car l'éclat extraordinaire de ce poëme ayant fixé tous les yeux, les affaires des puissances belligérantes ne firent plus que languir. C'est donc manquer de patriotisme que de faire de trop beaux vers dans certaines occasions.

BARDINET (M.). On lui doit une foule de pièces, dont une société fort riche vient d'entreprendre l'édition. La souscription sera très-chère, et tous les souverains de l'Europe se sont déjà fait inscrire.

BARTHE (M. l'abbé), de la société Anacréontique d'Arras, excessivement connu par une fable sur deux carrosses. Les propos que se tiènent ces deux carrosses sont prodigieux ; il n'y a guères dans toute la littérature que les chevaux d'Achille qui soient dignes de converser avec les carrosses de M. l'abbé Barthe. *Voyez* l'Iliade.

BAUDART ou BODART (M.), génie précoce que vient de donner *les Saturnales* aux Variétés. On sait que, pendant les Saturnales, les valets étaient les maîtres. M. Bodart semble avoir pressenti et prévenu notre travail : car nous ne faisons ici que *les Saturnales de la littérature.*

BAUDRAIS (M.). On peut bien dire que M. Baudrais a la tête lyrique : ses chansons ont égayé toute la France, et nous avouons en particulier que c'est par elles que nous charmons par fois la fatigue attachée à nos travaux. M. Baudrais a, sur tous les chansonniers français, la supériorité que les Français eux-mêmes ont à cet égard sur tout le reste de l'Europe.

BASTIER DE DOUINCOURT (M. le) Ses chansons sont au moins aussi nombreuses que celles de M. Baudrais ; et par conséquent il est aisé de compter sur ses doigts les degrés de mérite que l'un a sur l'autre. La chose est aisée effectivement ; car on ne connaît guères plus de mille chansons signées *Baudrais* et *Bastier*.

MM. BOCQUET, BOREL, LE BŒUF, BEAUNOIR DE ROBINEAU, BRUNET, LE BLANC (l'abbé); BÉLIARD, BASTIDE ; BURY, BILLARD, BOUTTROUX, BONNEL, CRUIX (le chev. de) BOISTEL, BRUTEL DE CHAMPLEVART, BURSAY, BOUTEILLIER, BREVET DE BEAUJOUR ;

Voilà dix-huit auteurs dramatiques, tous marqués à la lettre B, et qui brillent sur le Parnasse français comme une constellation dont la douce influence féconde tous nos théâtres. Opéra, tragédie, comédie, farce, drame, proverbe, rien n'échappe à leurs regards bienfaisants. Mais tout ainsi que les étoiles semées avec tant de profusion dans la voie lactée, se nuisent mutuellement et ne forment qu'une masse de lumière qui ne laisse distinguer aucun astre en particulier, de même sommes-nous forcés d'avouer que tous ces auteurs,

dont chacun à part serait un vrai soleil, sont absolument invisibles sur l'horizon de notre capitale. Mais nous supplions instamment le lecteur de ne pas traiter avec cette barbare indifférence dix-huit grands hommes : nous le conjurons au contraire (et nous l'en conjurons à genoux et la larme à l'œil) de se faire l'effort de classer dans sa mémoire ces dix-huit noms: la peine de les retenir n'égalera jamais celle que nous avons eue à les trouver.

BEAUMIER (M.), un des plus grands écrivains de ce siècle en vers et en prose. Nous ne citerons rien de cet illustre auteur; car, pour fruit de nos labeurs, nous exigeons cette fois que le lecteur nous en croie sur notre serment. *Voyez* pourtant son livre, intitulé: *A ma Patrie*, dédié à M. Ducis.

BEAUGEARD DE MARSEILLE (M.). Ce poète n'a fait qu'un petit conte, intitulé : *les deux Neuvaines*, qu'il a fait passer à Paris; c'est un géant qui donne le bout de son ongle pour mesure de tout son corps, et qui est deviné.

BEAULATON (M.). Sa traduction de Milton eût fait oublier *le Paradis perdu*, si on

avait su la lire; mais ce siècle est si fou, si rapidement emporté dans la sphère de ses frivolités, qu'il lui passe sous les yeux deux ou trois mille chefs-d'œuvres par an, sans qu'il en soit averti. Ah! que le siècle de Louis XIV paraîtrait pitoyable, si on songeait à tout ce que nous possédons, sans savoir en jouir! Voici quelques vers de M. Beaulaton, pour justifier nos regrets. C'est Satan qui s'avance vers le paradis terrestre:

Tel Satan à travers vaux, monts, rocs, lacs, bois, prés,
Fait route de la tête, et des mains et des pieds,
Marche, vole, bondit, plonge, serpente, nage, etc.

Quel dommage de gaspiller ce style à faire des traductions!

BAUGIN ET BAUDISSON (MM.) ont fait des pièces fugitives et des impromptus, qui, tout parfaits qu'ils paraissent, pèchent par un excès de poésie et de finesse. Mais pour être en état de porter un tel jugement sur ces impromptus, il faut les méditer beaucoup; à quoi nous invitons le lecteur.

BEAUMARCHAIS, *Voyez* M. GUDIN DE LA BRENELLERIE.

BÉRARDIER DE BATTANT (M. l'abbé) a traduit Lucrèce en vers français ; il est parvenu, selon son louable but, à éteindre ce poète, le plus dangereux de l'antiquité ; et c'est ainsi qu'il faut traduire tous ces athées.

BEAUFLEURY ET BOISSEL (MM.), deux poètes fugitifs que les Grâces ont unis. Ils ont si bien mis la gloire en commun, qu'ils aimeraient mieux ne jamais sortir de l'oubli où ils sont encore tous deux, que d'être séparés par la réputation. Nous serions donc au désespoir si quelqu'un de nos lecteurs venait à donner la préférence à l'un des deux.

BLANCHERIE (M. de la), un des plus puissants génies de ce siècle. Il avait conçu un projet admirable qui devait le conduire à la plus haute fortune, et pour l'exécution duquel il ne demandait qu'une ville impériale, où tous les souverains de l'Europe devaient s'assembler et traiter avec lui. Il avait fort bien expliqué ses vues dans un journal de sa composition ; mais l'Europe, occupée de je ne sais quels intérêts du moment, négligea le grand projet de M. de la Blancherie ; la ville impériale ne fut

point accordée, les souverains ne s'assemblèrent pas, et le grand homme resta seul avec ses plans et son génie, rue St. André-des-Arcs, près l'égoût : ô temps! ô mœurs !

BEFFROY DE REYNY (M. de), si connu sous le nom de *Cousin Jacques*. Ses *Lunes* sont une de ces productions originales auxquelles on ne peut rien comparer : elles font le bonheur de la nation française ; mais, comme le Cousin-Jacques peut nous manquer un jour, tout immortel qu'il est, nous ne voyons pas sans frémir l'état de langueur et de tristesse où la France va tomber, quand il faudra se sévrer de tant d'aimables folies. Nous conseillons donc à nos lecteurs de renoncer peu à peu à cette syrène qui les enchante et les dégoûte des dialogues de Lucien, des facéties de Voltaire, des badinages de Gresset et de Swift ; c'est sous ce point de vue que le *Momus français* est vraiment dangereux.

BÉRENGER (M.), le plus doux, le plus riche et le plus infatigable des tributaires de tous les journaux. Pour parler dignement de lui, il faudrait parler de tout, et la vie est courte. Mais il faut faire avec les grands écri-

vains, comme avec la nature : on est toujours ingrat envers elle, quoi qu'on fasse ; les nouveaux bienfaits font oublier les anciens ; nous ne ferons donc qu'indiquer les Almanachs des Muses et des Grâces, les Etrennes d'Apollon, de Polymnie, de Mnémosyne, etc. qui portent tous des marques de M. Bérenger.

(6) BERQUIN (M.), après avoir été le poète des nourrices, a voulu devenir le philosophe de l'enfance, et s'est intitulé : *l'Ami des Enfants*. L'Allemagne lui a fourni cet ouvrage périodique dont il nous a fait présent. Cette traduction lui a valu toute notre reconnaissonce ; mais elle nous a coûté un poème épique dont M. Berquin était fort capable, et c'est trop cher.

BOISSIERE (M. de la), maître d'armes, est un de ceux qui se sont le plus et le mieux escrimés en l'honneur du prince Léopold. Il aurait eu le prix, si le génie pouvait seul le donner.

BOISJOLIN (M. Vielch de). Il est sorti tout à coup de l'aimable obscurité où sa modeste muse le retenait ; par un tour de force

qui a fait trembler toute la littérature. Ayant choisi le Mercure pour champ de bataille, il a pris l'Art poétique d'une main, et le poème des Jardins de l'autre; et les ayant balancés quelque temps, il a mis tout à coup le poème des Jardins dessus, et l'Art poétique dessous, aux acclamations de tous les gens de goût; il n'y a que M. l'abbé Delisle qui ait paru scandalisé.

BOIZARD (M.). Ses fables ont fait passer de mode celles de la Fontaine; ce qui est toujours un peu injuste: on aurait dû conserver la Fontaine en acquérant M. Boizard, et ne pas perdre l'ancien fabuliste, sous prétexte de faire un plus beau sort au moderne: enfin, il y avait des arrangements à prendre, et nous osons croire que M. Boizard s'y serait prêté.

BOULOGNE ET DE BUGEY (MM. de), tous deux fort estimés par une épigramme et six vers élégiaques. On pourrait leur faire les plus tendres reproches sur leur paresse.

BOURIGNON (M.) de Saintes. Ses poésies fugitives ont fait une telle sensation à Paris, que nous nous croyons suffisamment autorisés à le

presser d'habiter une capitale où sa gloire l'a précédé. Notre invitation ne peut que déplaire à la Saintonge qui sera appauvrie, si M. Bourignon la quitte; et aux beaux esprits de la capitale qui seront jaloux, si M. Bourignon arrive : mais qu'importe ?

BONNIER DE LAYENS (M.). Le nom seul de M. Bonnier de Layens, entraîne avec lui les idées les plus séduisantes : il rappèle les noms de Chaulieu, de Gresset, de Voltaire, dans la fugitive. Il nous faudrait le pinceau de l'Albano, pour tracer une esquisse digne de cet aimable chantre; mais ne l'ayant pas, nous renvoyons aux recueils du temps, où nos lecteurs pourront rencontrer l'épitaphe d'un chien et deux quatrains, qui justifient bien notre silence.

BONNEVILLE (M. N. de), apôtre et traducteur du théâtre Allemand. M. de Bonneville passe dans les foires de Francfort et de Léipsick pour le premier homme de lettres de son siècle, et cette opinion ne peut que s'étendre parmi nous. *C'est du nord aujourd'hui que nous vient la lumière.*

BOURGEON DU PÉRAY (M.). Récompense honnête à qui nous donnera des renseignements sur cet écrivain.

BOUTILLIER ET BOYER (MM.) Les Étrennes de Polymnie font foi de ces deux poètes.

BOUCHÉ (M.), un des plus brillants poètes-chansonniers du Languedoc. *Voyez* aussi les Étrennes de Polymnie de cette année, et les Muses provinciales. Nous n'osons marcher sans autorités, en citant ces grands noms.

BAUDE, BÉRARD ET BESSIN (MM), trois poètes cachés dans des affiches très-obscures, et qui paraissent liés par le sort, comme ils le sont par le talent. M. Bessin a fait un poème, intitulé : *l'École du Sage*; M. Bérard environ trois cents pièces de théâtre ; et M. Baude, une ode à la naissance de monseigneur le dauphin. Ce serait manquer de goût et de justice que de préférer l'un des trois aux deux autres.

BIENVENU ET BIENNOURRI (MM.), de Bordeaux, auteurs du *Théâtre à la mode*.

Autrefois les grands talents étaient un peu orageux : on n'était jamais avec eux bien sûr d'avoir la paix ; Racine et Molière ne surent pas s'accorder. Mais qu'il est doux de voir marcher de front dans la même carrière deux hommes tels que MM. Bienvenu et Biennourri ! deux hommes qui ont bien de quoi se haïr et s'éviter, s'ils n'écoutaient que leur ambition, et qui ont résolu de vivre et de mourir sous le même laurier !

BRIQUET ET BRAQUET (MM.). Il semble que la Providence veuille confirmer elle-même, par les découvertes qu'elle nous laisse faire, ce que nous avons dit plus haut de l'amitié des gens de lettres. O Briquet et Braquet, noms consacrés à l'harmonie, et faits pour le charme éternel des oreilles sensibles ! malheur à qui voudra vous désunir ! Les Oreste et les Pylade, qui s'immolaient l'un pour l'autre, ne se cédaient que la vie ; mais vous, combien d'hémistiches ne vous êtes-vous pas donnés mutuellement ! Et c'est bien autre chose que la vie. Les gens du monde ne saisiront jamais bien ce genre d'héroïsme. *Voyez les Muses provinciales.*

BRUNEL (M.) a fait environ quatre-vingts

pièces de vers en différents journaux, et notamment une Idylle d'un seul vers que voici :

Ne serons-nous jamais contents de notre sort?

Ce sont là de ces vers de résultat qui contiènent une foule d'idées en germe, et ne laissent rien à dire à la postérité.

BRUTÉ (M. l'abbé). On sait quel bruit fit dans le temps son épître à sa sœur, où il dit, en parlant de Racine et de Rousseau :

Le charme de leurs vers sublimes et parfaits
M'inspire la fureur d'en forger de mauvais.

Mais ce n'est qu'une plaisanterie de l'auteur, qui a voulu tendre un piège à notre goût. M. l'abbé Bruté est, afin qu'on le sache, un de nos grands poètes.

C

(7) CAIGNIEZ (M.). Une seule Chanson, dans les *Étrennes lyriques*, lui a fait un nom qui ne mourra jamais, quand même cet auteur voudrait un jour renoncer à sa gloire. Le pas est fait; et cet avertissement regarde tous ceux dont les noms sont tombés dans nos Alma-

nachs, et ont été relevés dans celui-ci. Si jamais la philosophie les dégoûtait de leur célébrité, ils en seraient réduits, comme Calypso, à pleurer du malheur d'être immortels. Au reste, on se console de tout avec les vers suivants, tirés de la Chanson de M. Caigniez:

Vénus alors dormait profondément :
Enfin l'Amour est auprès d'elle;
Dors-tu, maman? lui dit-il, mais bien bas, etc.

CAILLEAU (M.), imprimeur-libraire à Paris, qui n'a point perdu son temps comme les Étienne, les Plantin et les Elzévirs. On a de lui un recueil de Poésies légères, où l'on a surtout remarqué une réponse d'Abailard à Héloïse, qui, selon la louable intention du poète, aurait sans doute délivré cette femme célèbre du fol amour qui la possédait. Le sang-froid de cette réponse, qui contraste merveilleusement avec la chaleur de la Lettre de Pope, la sobriété d'expressions et de poésie, tout y est un effet de l'art; mais cette magie n'appartient qu'aux grands maîtres; et ce n'est que dans les mains de M. Cailleau qu'Apollon devient un Abailard.

CAILLIÈRES DE L'ÉTANG (M.), avocat. Ce paisible citoyen ayant, par mégarde et

dans un moment de loisir, poli une Ode sur je ne sais quel général Suédois, y mit à son insu tant de poésie, il y décéla un talent si prodigieux, que, depuis cette époque, il n'est plus le maître d'un seul de ses moments. Son cabinet, ses correspondances et sa personne, tout est aux Muses, et les Lois ont à pleurer ce beau génie que la littérature leur enlève. Nous avons fait des efforts inutiles pour pénétrer jusqu'à lui, et pour nous procurer son Ode.

CAILLY (M.), un des vétérans dans la classe des chansonniers. Il a souvent tourné l'épigramme : son nom est un des ornements de notre répertoire, et nous donne plus de lustre qu'il n'en pourrait jamais recevoir de nos faibles éloges.

CAMBRY (M. de). Après avoir soutenu long-temps la gloire de nos Almanachs, par ses légèretés poétiques, cet écrivain s'est plongé tout à coup dans l'érudition, et s'est exercé sur la fameuse Harpie qui fit autant de bruit, il y a quatre ans, à Paris, que toute la Littérature ensemble. Les malins ne voyaient dans cette figure que la *Cæleno* de Virgile,

c'est-à-dire, *Calone;* mais M. de Cambry y vit bien autre chose, et fit sur le monstre des élucubrations, comparables à celles de Bossuet et de Newton, sur la bête de l'Apocalypse. Le graveur, qui ne voulait que quelques écus de son monstre, effrayé de tout ce que M. de Cambry y trouvait, en tomba malade; et M. de Cambry eut bien à se repentir d'avoir fait un si violent usage de son érudition.

CAMILLE LEFEBURE (M.), de l'Isle de France, si connu par son Quatrain sur Zelmiré. *Voyez les Muses provinciales.*

(8) CARBON DE FLINS DES OLIVIERS (M.), conseiller à la cour des Monnaies. Jeune homme inconnu par une foule de pièces du plus haut genre, et que l'Académie Française a mentionnées en vain dans ses concours: M. Flins des Oliviers en est resté aussi obscur que s'il avait eu le prix. Il n'y a qu'heur et malheur dans la carrière des lettres. M. Flins des Oliviers a déjà fait quatre fois plus de petites pièces qu'il n'en faudrait pour la réputation de vingt hommes de lettres; mais cette fécondité, qui a tant réussi à Voltaire et à M. Durosoy, a été funeste à M. Flins des

Oliviers. Nous espérons qu'à la fin ses productions vaincront par la foule, et nous l'exhortons à ne pas ménager l'envie.

CARON DU CHANSET (M.) a bien dédommagé M. de Rochambeau de toutes les fatigues de la guerre d'Amérique, par le beau poème intitulé *la double Victoire*, qu'il lui a dédié. Tous les chevaliers de *Cincinnatns* le savent par cœur. Voici quatre beaux vers de ce poème :

Dix mille prisonniers, en nous rendant les armes,
De Glocester, d'Yorck, bannissent les alarmes;
Et pour les mieux soustraire à leurs adversités,
Nous remettent les clefs de ces fortes cités.

CARBONEL (M.) a fait une fable intitulée *le Lis*, ou *le Rêve d'un Roi*. Que ne peuvent deux lignes bien écrites, et combien aisément un poète donne sa mesure ! M. Carbonel, par une seule phrase, a été mis tout d'une voix à côté de M. Boisard.

CARRA (M.), un des plus colériques et des plus éloquents orateurs de ce siècle. Après avoir écrit quinze ou seize volumes de physique, sur *l'Atome*, *l'Apatome* et *l'Exatome*, que tout le monde sait par cœur. Armé de

tous les foudres de l'éloquence, il a porté le dernier coup au lion mourant. Telle est en général la méthode des physiciens qui écrivent sur les affaires civiles ou politiques : accoutumés au calme et au bel ordre qui règne dans la nature, ils veulent introduire parmi les hommes la police qui dirige les astres. Mais M. Carra, qui frappe toujours juste, a cette fois frappé trop fort.

CARRIÈRE D'OISIN (M.), illustre auteur *des Folies du Lord réprimées*, pièce dont le public ne peut se lasser, puisqu'on ne la joue jamais. C'est pourtant une admirable comédie. Peut-être les acteurs craignent-ils de nous trop allécher, et de nous faire oublier Molière, s'ils donnaient du *Carrière* une seule fois. Mais croit-on que *les Folies du Lord* pussent faire ce que n'ont pu les folies de *Figaro ?*

CASIMIR-VARON (M.), écrivain paresseux, mais plein de grâces : c'est le seul qui ait su mettre du sentiment dans les énigmes et dans les acrostiches, genre toujours un peu sec : ce qui occupe trop l'esprit, laisse le cœur tranquille.

CARMILIOLE (M. l'abbé) a traduit la

Thébaïde. Le prodigieux succès de cet ouvrage a d'abord entraîné une foule de jeunes écrivains vers la traduction ; genre qui nous coûte chaque année bien des ouvrages originaux. Ensuite cette traduction étant fort à la mode, on ne lit presque plus le texte, et Stace en est moins connu. Voilà deux malheurs causés par la traduction de M. l'abbé Carmiliole, et tout cela par excès de talent.

CASTILLON (M.), de Toulouse. C'est l'auteur d'une idylle sur les roses, qui fait mourir de chagrin M. Buc'hoz, tant le poète toulousain a fait entrer de botanique dans son poème !

CASTAN DE LA COURTADE (le père ou l'abbé). Son poème sur la rentrée du Parlement, intitulé : *Thémis vengée*, a laissé un long souvenir, et servira de monument à cette époque de notre histoire. Heureux les Français, si chaque événement de leur monarchie était attaché à quelque beau poème ! mais les grands événements sont communs, et les père Castan sont rares.

CASTERA (M.), auteur de plusieurs poèmes et d'une centaine d'odes, vient d'adres-

ser une épître en vers à M. de Fontanes. C'est une grande marque de confiance que M. Castera lui a donnée là ; car cette épître contient le secret de son talent.

CASTOR ET COSTARD (MM.). Ces deux grands poètes se ressemblent si prodigieusement, que la peine que se donne le lecteur pour les distinguer, nuit beaucoup au plaisir qu'ils font tous deux. Il faudrait trouver quelque moyen plus puissant encore que leur signature, pour les séparer ; car les almanachs les confondent souvent : on pourrait, par exemple, leur proposer les doubles et les triples noms qui sont tant à la mode, et dont la renommée se charge avec tant de plaisir. *Voyez* MM. Marsollier des Vivetières, Luneau de Boisjermain, Fenouillot de Falbaire de Quingey, etc. Tous ces Messieurs ont craint d'être confondus avec des Marsollier et des Luneau ou des Fenouillot tout court : si bien que, par cette précaution, la Renommée n'a plus de prétexte avec eux, et ne peut leur manquer, sans être inexcusable.

CAT (M.). Le poète d'Abbeville le moins connu, et qui, nous osons le dire, méritait un

meilleur sort. Sa dernière chanson va lui donner une toute autre existence au Parnasse. *Voyez* les Étrennes Lyriques.

CAZALET (M.). Ses contes sont dans toutes les bouches, et donnent un air de bonne éducation à la jeunesse qui les cite.

CERCEAU (M.), auteur de l'Héroïde intitulée : *Didon à Énée*. Le pathétique de ce petit poème est au dessus de toute expression. Qui pourrait retenir ses larmes aux vers que prononce cette reine infortunée, quand elle dit à son héros :

Des horreurs de la mer et des soins du trépas,
Tu montes sur mon lit et passes dans mes bras, etc.

CHATEAU DE LA ROCHEBARON (M.) Quelques-unes de ces poésies ont été imprimées avec celles de M. Bernard, garçon de la chambre de Mgr le comte d'Artois. Le Recueil est intitulé : *Préludes poétiques*. Mais, n'en déplaise à leur modestie, c'est bien un véritable concert.

CHARNOIS (M. de). Le Mercure ne permet pas d'ignorer ce nom là. Nous desirerions seulement qu'on fît au plus tôt un Recueil de

tous les extraits de cet écrivain. Ce sont des rayons épars qui ne demandent qu'à se rassembler autour de la tête de M. de Charnois.

CHARUEL D'ANTRAIN (M.).

(9) CHÉNIER (M. de).

CHOISY (M. de).

CHOLET DE JETPHORT (M.). Ce sont en général les quatre têtes les plus harmonieuses de toute la littérature. Effrayés du sort qui menace les pièces fugitives, ces quatre grands hommes ont résolu de former des Recueils, où tous les vers épars dans le monde littéraire viendraient se rendre, comme les ruisseaux à la mer. Et pour couper le mal dans sa racine, ils ont dressé quatre étendards, autour desquels doivent se rassembler tous les poètes de la nation, et surtout *les fugitifs*. 1°. M. l'abbé Charuel d'Antrain a arboré *la Rhétorique des savants*, Recueil mêlé de prose et de vers, comme celui de M. d'Aquin de Château-Lion. 2°. M. de Chénier a bien voulu présider aux *Étrennes de Polymnie*. 3°. M. de Choisy a promis un coup-d'œil à l'*Almanach des Grâces*. 4°. M. Cholet de Jetphort, avocat, s'est chargé des *Étrennes*

lyriques. Ils se sont assurés des poètes suivants, tous très-connus et très-recherchés.

(10) CHABEAUSSIÈRE (M.), célèbre par plus de cent fables et par un millier de quatrains, outre son Théâtre.

CHAMBELLE (M. Berton de), qui vient de foudroyer tous les philosophes, dans son poème des *Sages du jour*.

CHAMPREVERT (M.), auteur des *Caprises Poétiques*, qui sont devenus les nôtres.

CHARMEL (M.), très-sujet aux *Boutades*, genre de poésie qu'on ne saurait trop recommander.

CHÊNE (M. le), dont le style grave et l'imagination prudente se font sentir au milieu de sa légèreté.

CHATEAUGIRON (M. de), respectable par une foule de bouquets à Iris.

CHAPUIS DE LA NIVELLE (M.) si cher aux amateurs de la chanson française.

CHENAYE (M.), si souple et si brillant dans l'acrostiche.

CHASSONVILLE (M.), vrai démon de poésie en tout genre.

(11) CHAUSSARD (M.), un des trois cents qui se sont ligués en l'honnéur de Léopold de Brunswick.

CHAUVEAU (M.), qui a fait *l'Homme de Cour*, comédie en vers.

Et M. CHAUDON, auteur lui-même d'un petit Recueil d'épigrammes, intitulé *les Flèches d'Apollon*, et d'une chanson de table qu'on ne saurait assez chanter. Nous pourrions en nommer beaucoup d'autres, qui, au premier bruit de cette association, briguent l'honneur d'en être ; mais on les trouvera à leur rang alphabétique. Nous nous hâtons d'observer à nos lecteurs que les premiers hommes de la nation, ne s'étant rassemblés que pour se liguer contre l'oubli, on les trouve toujours prêts à tout. Leurs chefs les délèguent souvent vers les différents théâtres de la capitale ; leur permettant quelquefois d'écrire des poèmes épiques ; mais aussitôt après le succès d'une tragédie, ou de tout autre poème, ces grands hommes, semblables aux anciens Romains,

qui, modestes vainqueurs du monde, rentraient en simples particuliers dans la ville, honorés de leurs triomphes, ces grands hommes se renferment dans leurs Almanachs respectifs, et ne font plus que la fugitive. Tel écrivain, dont la main porta le sceptre de l'Epopée, ou le poignard de Melpomène, ne dédaigna point de tourner la charade et de signer.

Tous les poètes sus-nommés s'étant donc attroupés pour résister à l'oubli, une foule d'autres, pressés du même besoin, voulurent se ranger sous le drapeau *de Mnémosyne*, c'est-à-dire, se recommander au souvenir des hommes. La troupe étant bien formée, et l'un d'eux, briguant les honneurs du généralat, se dressa sur ses pieds; c'était M. le chevalier du

COUDRAI. Il prit la parole, et prononça les vers suivants:

La croix de Saint-Louis est le prix militaire:
J'en serai décoré par le roi dans sept ans:
Le fauteuil parmi vous est le prix littéraire;
Dois-je le demander? non, Messieurs, je l'attends.

A cette modeste apostrophe, il fut proclamé

général tout d'une voix. Ensuite M. l'abbé

(12) COURNAND, professeur, harangua l'assemblée en vers trissyllabiques. Ces vers nains, très-propres à rendre les idées de cet illustre abbé, charmèrent tout le monde. On nomma pour aumônier dom

COSSEPH DE USTARIZ, moine basque, de la plus haute réputation. Il parla beaucoup de Baruch, et monta la tête à tout son auditoire, d'autant qu'on ne le comprenait pas beaucoup. L'obscurité dispense de la profondeur, et n'occupe pas moins les esprits : elle est sœur de la majesté, et l'éloquence ne peut s'en passer. Après cette promotion, on enregistra les grands hommes par ordre alphabétique, et voici la liste fidèle qui nous fut communiquée.

CLAIRFONTAINE (M. Dague de), poète, dont les chansons seraient des hymnes et des odes au besoin.

COLLOT D'HERBOIS (M.), infatigable au théâtre, et maître absolu des passions. *Voyez* ses pièces.

COMPAN (M.), esprit universel, et qui dispenserait lui seul de tous ses collègues.

CLOTTEREAU (M.), auteur de la fameuse chanson à Zélis. *Voyez* Almanach des Grâces.

COLLET (M.), chantre du *Croquet*, ou plaisir des rues.

CONJON (M.) de Bayeux, si recherché pour le triolet. *Voyez* Almanach des Grâces.

CEZAN (M.).

CIZERON-RIVAL (M.).

CLAUDET (M.).

COLLIGNON-DUMONT (M.). Ces quatre écrivains ont prêté serment aux spectacles des boulevards, et la capitale, qui ne craint plus de manquer de chefs-d'œuvres, peut dormir sur la foi du traité.

CONNINK (M. l'abbé), aimable peintre des Saisons. *Voyez* son poème.

CONTANT D'ORVILLE (M.) C'est l'espoir du Madrigal.

COQUELIN (M.), auteur d'une ode à M. le duc de Chartres. On ne peut rien extraire d'un tout parfait.

COQUILLOT (M. l'abbé). Voici comment il peint un génie habitant de la lune :

Ednalaled le plus habile,
Et que l'on distingue entre mille,
Lui qui connaît le firmament,
Ainsi que son appartement,
Soupçonne une comète à queue.
Mesurons, dit-il ; la queue a
Plus deux, plus neuf, plus une lieue, etc.

COQUART (M.). Ses couplets sont les seuls à la mode.

CORDIER (M.) vient d'obtenir la survivance de M. Coquart.

CORNETTE (M.). Cette Muse est si douce qu'il faudrait créer des termes exprès pour rendre tout ce qu'elle fait éprouver : mais nous ne serions peut-être pas entendus. *Voyez* son *Hommage à la Divinité*. M. Cornette est maître-ès-arts.

(13) COURET DE VILLENEUVE (M.), fameux imprimeur à Orléans, qui a sagement abandonné ses presses pour s'adonner aux poésies légères.

COURCELLES (M.), si connu par son ode à M. le cardinal de Rohan.

COUROULY (M.). Son idylle sur le bonheur de la France fait toujours le nôtre.

COLSON (M.), grand poète, mais trop vaste dans ses conceptions.

COURTIAL (M.). Son ode sur la paix est d'une familiarité noble. En voici un échantillon :

O spectacle ! ô triomphe ! ô charme tout-puissant !
L'Anglais voit enlever à ses lois, à ses princes,
Un vaste état, quinze provinces,
Et frappé d'un tel coup, il est encor content.

COURTOIS D'ARCYS, et COURTOIS DE LONGUYON (MM.). Deux noms que la gloire nous défend de séparer.

COSTE (M.). Ses vers de trois syllabes, admirables d'ailleurs, sont un peu trop épiques.

COUSIN DESPRÉAUX (M.). Le Tacite Français. *Voyez* son histoire de la Grèce.

COUSTILLIER (M.). Muse légère et badine, mais un peu trop riche d'expressions.

CROISETTIERE (M.), de l'Académie de la Rochelle. Ses couplets à sa femme sont un vrai modèle : tout y est.

CRIGNON D'ANZOUEL (M.). Sa chanson du *lendemain*, est celle de tous les jours, pour un homme de goût. *Voyez* Étrennes de Polymnie.

CROIX (M. de), fameux malgré lui, par quatre vers envoyés, il y a environ quatre ans, aux Étrennes d'Apollon.

CRUX, DE METZ (M.). Sa chanson pastorale a été traduite dans toutes les langues, et fut chantée en chorus par tous les grands hommes susnommés. Comme l'assemblée se séparait, on s'apperçut de l'absence de MM.

CUBIÈRE (le chevalier de). *Voyez* M. le chevalier de Palmezeaux. Il nous a fait dire qu'il refaisait l'*Art poétique* de Boileau.

CUINET D'ORBEIL, poète, sans lequel on ne peut concevoir un Recueil. Il rentra au

moment où chacun se plaignait de sa disparition, et ramena cinq poètes oubliés dans le dénombrement, et dont les noms ne mourront jamais. C'étaient MM.

ARAIGNON BUTINI, D'ARRAGON DE VERSAILLES, M. l'abbé DU BARRAL, et M. l'abbé AMPHOUX, de Marseille. Ils furent reçus avec acclamation; et M. Cuinet d'Orbeil, qui improvisa sur eux, laissa échapper des beautés sans nombre. Il fit une allusion très-fine à la fortune de ces deux abbés, dans le distique suivant:

Tantôt par des abus, tantôt par des abbés,
Les revenus du roi sont toujours absorbés.

M. l'abbé Cournand y trouva des longueurs; mais il fut accusé de jalousie.

D

DAURIOL DE LAURAGUEL (M. l'abbé) ayant jeté, jeune encore, et sans trop prévoir les inconvénients de la gloire, une *épître à son poêle*, dans les papiers publics, il n'a pu se refuser à la proposition qui lui a été faite de la part de toute la littérature. On a desiré

de se rassembler tous les soirs autour d'un Poêle qui inspire de si beaux vers, et le cabinet de M. l'abbé est devenu le club littéraire le plus brillant de la capitale : nous n'en exceptons pas les Musées. Malgré la concurrence, nous avons trouvé l'art de nous pousser auprès du Poêle, sous les auspices de M.

DUMORIER. C'est un des poètes les mieux répandus de la capitale : ses deux quatrains, son synonyme unique et sa complaisance pour les étrangers dont il est le *Cicerone*, lui ont fait une réputation qui vient enfin de franchir les barrières de Paris. C'est à lui que nous devons la notice suivante de tous les écrivains rangés autour du Poêle.

DAILLANT DE LA TOUCHE (M.), poète auxiliaire, sans lequel plus d'un Recueil serait déjà mort d'inanition. Ses vers sont d'une bonne force, et conviènent à tous les goûts. *Voyez* tous les Almanachs.

DAMAS (M.) est parti du distique pour arriver à l'épître, il y a quelques années : il en est déjà à la chanson, et tout le monde fait des voeux pour lui.

DAVESNE (M.), poète qui ne ménage pas assez ses forces dans le couplet : sa verve le gêne.

DAYDE (M.). C'est l'Apollon du Languedoc.

DAMPIERRE (M.). Son extrême retenue annonce tout ce qu'il lui en coûte pour diriger le fougueux talent que lui a donné la nature.

D'AIX DE BUFFARDIN ou BUFFARDIN D'AIX (M.). Ses épigrammes font honneur à son cœur, par leur incroyable douceur.

DELON (M.). C'est l'auteur du *Financier*, comédie qu'on ne se lasse pas de voir.

(14) DELILLE (M.). Ce n'est point l'auteur de la traduction des *Géorgiques*, ou du poème *des Jardins ;* c'est bien un autre talent. Nous ne citerons, pour preuve, que des vers à Madame Le Brun ; le quatrain sur le roi de Prusse, *qui vécut comme un tigre, et mourut comme un chat ;* et finalement le quatrain suivant à M. le comte de Buffon.

La nature, pour lui prodiguant sa richesse,
Dans son génie et dans ses traits

A mis la force et la noblesse :
En la peignant il peignit ses bienfaits.

Le jeune poète a mis tant de profondeur dans ce dernier vers, qu'on a nommé une Commission pour l'expliquer. Nous saurons un jour jusqu'à quel point on doit estimer ce vers-là.

(15) DELACLOS (M.). Ses vers *sur la Jalousie* en ont donné à tout le monde.

DELAULNE (M.) a peint l'*Homme du jour* avec des couleurs qui ne passeront plus. *Voyez* sa Chanson, Almanach des Grâces.

DÉMEUNIER (M.), un des plus grands écrivains du siècle. Né évidemment pour la poésie, il s'est condamné à traduire des Gazettes anglaises et des Voyages. C'est un transfuge du Parnasse, que nous dénonçons à nos lecteurs.

DÉMASUR (M.). Les Étrennes lyriques se souviendront long-temps de ses chansonnettes.

DESENTELLES (M.), connu par un mot imprimé partout. Cet amateur exerce, à ce

qu'on dit, l'aimable tyrannie des Grâces Menus.

(16) DESCHAMPS (M.). Ses petits vers ont consolé une belle dame de *la perte de ses quinze ans.*

DESGRANGES (M.), poète dans le plus difficile de tous les genres ; c'est le logogryphe.

DESHAYES (M.). On l'accuse d'avoir mis trop de poésie dans la charade.

(17) DESFONTAINES (M.), soutien des Italiens et des Boulevards.

(18) DESFAUCHERETS (M.). C'est l'astre *des Français* dans ces temps d'éclipse ; mais c'est un des grands hommes les plus malheureux qui ayent existé. On sait son respect enfantin pour Molière ; de sorte que, toujours situé entre ce respect qui le retient, et son talent dont l'impulsion l'entraîne, il voit avec douleur chacun des chefs-d'œuvres qui lui échappe, faire échec au vieux père de la comédie française.

DAZEMAR (M.) a placé son immortalité *aux Italiens.*

DENON (M.) ne veut briller qu'*aux Français*.

DESBIEZ (M.) n'a pas voulu qu'on jouât son *Faux-Marquis*.

DÉSESSARTS (M.). Son *Amour Libérateur* a produit une grande révolution.

DESMOULINS (M.).

DESROSNES DE SAINT-EUGÈNE (M.).

DEVILLE (M.). C'est de la réunion de ces quatre grands poètes que nous avons tiré un couplet bachique dans l'Almanach des Grâces, et un quatrain à M. Rat de Mondon.

DERCY (M.). Son talent pour le drame est prodigieux ; mais il le dépense en petites pièces dans les Sociétés.

(19) DESPRÉS (M.) a corrigé une pièce, et a aidé à en faire une autre. On ne conçoit pas cette avarice, avec le génie dont le Ciel l'a doué. Il est vrai que la société le gagne et l'entraîne, mais la postérité le réclame. *Voyez* l'Almanach des Spectacles.

DESRIAUX (M.). Son opéra de la *Toison d'or* a tellement fait oublier Quinault, que

nous n'avons pu nous réjouir du succès de M. Desriaux.

DESVALIÈRES (M.). Ses parodies soutiènent notre gloire au théâtre Italien.

DEVAUX (M.). Ses *Engagements indiscrets*, comédie en prose, a paru d'un style trop poétique et trop noble.

DESFORGES DE MONTANCLOS (M.). C'est à peu près le plus grand rival de M. Mercier ; et ses drames se font écouter aux Italiens après *la Brouette du Vinaigrier*.

DIJON (M.) a traduit un drame de M. Goldony, et s'est fait un grand nom.

DIEUDÉ (M.). Sa gloire vient d'un petit drame aux Italiens.

DILLON (M.). Génie trop vif pour les stances, genre qu'il paraît avoir adopté.

DIXMERIE (M. la). Un des doyens de la haute littérature dont nous faisons l'histoire, c'est Voltaire en grand. Prose, vers, grandes, moyennes et petites pièces, il ne se mé age en rien. Le gouvernement et la nation devraient

enfin songer à la collection des œuvres de cet illustre et fécond écrivain : l'entreprise est au dessus d'un particulier.

DIDOT fils (M.). C'est un prodige en littérature et un prodige effrayant pour ses rivaux. Ce jeune homme fait plus de livres que M. son père n'en peut imprimer. Le Recueil de ses fables empêchera la vente du bon La Fontaine qu'on nous a promise : mais on ne peut tout avoir.

DOFFREVILLE (M.), ayant perdu quelque temps de sa vie à écouter les leçons d'un philosophe, s'est retiré de ce dangereux commerce, qui lui aurait fait mépriser la gloire, et s'est tout à coup illustré par une foule de chansons et de quatrains.

DOBREMEZ (M.). Trop fort pour l'énigme à laquelle il s'est adonné, il pourrait faire des acrostiches.

DOIGNY DU PONCEAU (M.). Trop au dessus de nos éloges. C'est une des colonnes de l'Almanach des Muses. Ses vers nous arrivent du Mans, passent dans tous les Recueils comme pièces fugitives, et vont enfin au théâtre

Français, où on les joue en forme de comédie et même de tragédie.

DORVIGNY (M.). Un de ceux qui ont le plus contribué à faire oublier Molière.

DOUCET (M.) n'a cultivé qu'un genre, c'est le couplet; mais il l'a poussé loin. Il n'y a plus que les souverains qui soient en état d'acheter tout M. Doucet.

DOUIN et DROUIN (MM.). Ce sont les gémeaux du théâtre Français.

DORFEUILLE (M.). On ne conçoit pas comment ce grand homme peut se partager entre la capitale et la province, sans donner de la jalousie à l'une ou à l'autre.

DOURNEAU (M. l'abbé). Un Recueil, un Almanach, n'oseraient plus se présenter au public sans une petite pièce de M. l'abbé Dourneau; et le public n'en voudrait pas, sans une petite pièce de M. l'abbé Dourneau; tant l'habitude du profit, d'une part, et du plaisir, de l'autre, est facile à contracter! M. l'abbé ne s'y refuse point et se fait tout à tous.

DROBECQ (M.). Muse infatigable et qui sort toujours plus polie et plus brillante de la mêlée des journaux.

DUBREUIL (M.).

DU CROISY (M.).

DUFAUT (M.).

DUTHEIL (M.). Ces quatre grands poètes se sont partagés les théâtres de la capitale, et font aussi des excursions dans les sociétés et dans la province.

DUCHOSAL (M.). Il nous semble que tout Paris a reconnu Horace et Juvénal dans cet illustre avocat; mais en ressuscitant ces deux anciens, il nous a tué deux modernes, Boileau et Chaulieu. *Voyez* les satires et les chansons de M. Duchosal.

DUBOCQ (M.) a jeté un grand éclat dans l'Almanach des Grâces; chacun tremble qu'il ne se soutiène pas l'année prochaine.

DUHAMEL DE LANDELLE (M.). Dans l'état des Démosthènes et des Cicéron, M. Duhamel manie la lyre et fait oublier aux plaideurs leurs affaires et leurs peines.

DUAULT (M). L'Almanach des Muses lui doit la vie.

(20) DUCRAY DUMINIL (M.). Ce qu'il a fait pour les Étrennes lyriques passe toute imagination.

DUBUISSON (M.). On ne cesse de jouer ses tragédies que pour ses comédies, et on ne quitte celles-ci que pour les autres. Les comédiens craignent d'oublier tous leurs rôles.

DUFRESNE (M.). C'est un de ces beaux esprits que la finance enlève tous les jours au Parnasse : mais entre amuser sa patrie ou l'enrichir, il n'y avait pas à balancer, et M. Dufresne s'est sacrifié. Au défaut de ses poésies, on recueille ses mots et dits notables en plusieurs volumes. On prétend aussi que cet ingénieux déserteur des Muses veut obtenir son pardon, en mettant Barême en vers. Cet important ouvrage nous manquait.

(21) DUMOUSTIER (M.). Ce grand écrivain nous néglige un peu. Il faudrait employer l'autorité avec ces paresseux pleins de génie.

DUMARQUEZ (M.). Chanoine régulier

qui vient de s'immortaliser en chantant des couplets à la vêture d'une religieuse. Il a fort égayé la cérémonie, en desirant comme sœur Besogne de s'enfermer avec son ouaille :

> Dans la douleur qui me lutine,
> Je peste contre le destin,
> De n'être fille et Bernardine.

DUDERÉ DE LA BORDE (M.). On commence à croire que c'est le plus grand écrivain en prose que nous ayions.

DUFRESNOY (M.). C'est un des noms les plus imposants de l'Almanach des Muses, et par conséquent du dix-huitième siècle.

DUHAUSSY DE ROBECOURT (M.). Sa chanson des pommes cuites sera un jour mise à sa place. En voici le refrein :

> Et je voudrais pour tout potage,
> Des pommes cuites avec vous.

(22) DUROSOY (M.). Si nous avions toujours des articles aussi intéressants, nous serions trop heureux, et la nation serait trop fière. M. Durosoy est celui de nos gens de lettres qui a le plus et le mieux lutté contre l'envie. On lui disputait tout, parce qu'on voyait bien qu'à la fin il aurait tout. En effet, il règne aujour-

d'hui sur les trois théâtres, et son nom vole de bouche en bouche sur l'aile du Vaudeville. On peut dire que M. Durosoy a dans lui l'*idéal* de tous les jeunes poètes, dont nous faisons le relevé. On sent que c'est à ce but que tous doivent tendre, l'un plus tôt, l'autre plus tard. C'est donc M. Durosoy qu'il faut proposer pour modèle à la jeunesse poétique, et non les Voltaire, les Racine et les Corneille : combien seraient arrivés, si on avait su donner à leur course un terme convenable !

DUPRAY (M.) a prouvé deux fois son existence dans l'Almanach des Muses, et il a un génie de tous les jours pour les sociétés.

DUPUY DES ILETS (M.). La Muse la plus brillante de nos Recueils dans bien des genres, mais qui ne suit point assez les modèles ci-dessus.

DUVIGNOT ou DUVIGNAT (M.), si inconnu que nous en rougissons : trop est trop.

DUTENT (M.). Ses quatrains sont un peu trop chargés de poésie.

DUSSIEUX (M.). Ce beau génie s'annonça par un débordement ; tout fut de son domaine,

et l'on songeait déjà à lui faire une place entre M. Durosoy et l'auteur des *Contemporaines ;* mais il s'est ralenti tout à coup, et nous n'avons guères plus de trente volumes de cet aimable auteur, qui pouvait, comme Titus, devenir *les délices du genre humain,* s'il n'eût pas perdu un jour.

DUSAULCHOY (M.) a peint tous les genres d'esprit dans une chansonnette qui a toute la profondeur dont on peut s'aviser dans ce genre.

DWAL (M.). C'est une acquisition que la France vient de faire.

DYON (M.), excessivement connu par ses maximes.

DYSAMBERT DE LA FOSSARDERIE (M.). Il y a dix ans qu'on ne parle que de son drame *de Batilde.* Tant de gloire est bien légitime, mais elle est très-désespérante pour les autres. Il est quelquefois de l'intérêt d'un écrivain de s'opposer lui-même à ses propres succès, en retirant sa pièce : il est bon de mater un public trop enthousiaste.

E

ELMOTTE (M. d'), est attendu avec impatience au théâtre Français : le succès de ses petites pièces de société lui a déjà donné l'avant-goût du triomphe, et tous les paris sont pour lui.

ESTIVAL DE BRABANT (M.). Les nombreux lecteurs des *Étrennes de Polymnie* nous ont fait prier d'engager M. Estival à ne pas les abandonner ; nous le faisons avec d'autant plus de plaisir, que nous ne concevons pas qu'on puisse refuser de faire le sort d'un beau Recueil, et le bonheur d'honnêtes gens, lorsqu'il ne s'agit que d'un couplet par année.

ESTAT (M. d'), jeune poète qui partageait avec M. Vigée l'attention publique, et à qui on donnait la moitié *des Aveux difficiles*. C'est au sein de tant de gloire et dans un temps de paix, que, sans aucune déclaration préliminaire, et sans que la France l'eût aucunement mérité, la Russie nous a enlevé M. d'Estat. Ses succès à Pétersbourg sont autant de coups de poignard pour tout bon Français.

ESPAGNE (M.). *Les Étrennes de Mnémosyne* se souviendront à jamais du début de M. Espagne. Nous osons le défier de se surpasser; nous osons même le prier de ne pas le tenter : plus d'un grand écrivain s'est perdu par là. Quand on atteint la perfection du premier coup, on est forcé de s'y borner.

EYRAUD (M.). Ce poète brille d'un éclat particulier dans nos Almanachs, mais cet éclat ne convient qu'à lui : M. Eyraud serait un dangereux modèle. Plus ses défauts sont aimables, plus on doit être sur ses gardes en lisant ses poésies. Nous ne connaissons rien de plus magique que le mélange des ombres et des jours dans M. Eyraud.

F

(23) FABRE D'ÉGLANTINE (M.). Le succès de ses pièces aux Français et aux Italiens est un peu balancé par la fortune prodigieuse de ses couplets qui font le charme des sociétés. C'est peut-être là un des grands secrets de l'amour-propre que ce penchant qu'on a pour les petites pièces fugitives : on affecte de trouver

M. Fabre d'Églantine plus grand dans le couplet que sur nos théâtres ; ce qui est injuste. Et comment s'y prendrait-on, s'il n'eût pas fait des romances ? Il faudrait bien que l'admiration tombât sur ses drames.

FALLET (M.). C'est, à notre avis, l'écrivain qui a le mieux maté l'envie. Ses bouquets et ses chansons causèrent d'abord une alarme universelle : on craignit qu'il ne s'emparât de ce genre ; mais une tragédie a tout calmé. On a aimé M. Fallet dans Tibère, et Tibère lui-même y a beaucoup gagné. Il fallait bien du talent pour rendre Tibère aimable.

FAURE (M.). Ses drames aux Italiens et ses proverbes en société sont l'entretien de tout Paris : plus on en parle, plus on se confirme dans l'enthousiasme que ce talent inspire. C'est un événement bien rare que l'enthousiasme prenant la solidité de l'estime.

FARDEAU (M.). Muse modeste et cachée, mais dont nous ne sommes pas les dupes. Nous nous attendons tous les jours à la plus vive explosion. M. Fardeau travaille avec M. Chamoux.

FÉLIX DE NOGARET (M.). Quel Recueil de vers, quelle classe de lecteurs M. Nogaret a-t-il négligés? a-t-il laissé languir un seul jour l'admiration publique? Pour nous, il faut l'avouer, nous avons long-temps cherché un Almanach où M. Nogaret ne fût pour rien: nous voulions le trouver en faute; mais notre mauvaise intention a été punie, ce poète est en règle; et plût au ciel que tous ses rivaux remplîssent avec autant de zèle les aimables et sacrés devoirs de leur état!

FAVART fils (M.). On sait avec quelle promptitude ce jeune poète a fait oublier son père. Un tel succès est flatteur sans doute pour l'amour-propre : mais comment concilier avec ces jouissances de la vanité, le sentiment et la piété filiale? Un grand talent est quelquefois un grand inconvénient.

FAVRE (M. l'abbé de). Un seul bouquet à Iris lui a fait une de ces réputations qui déjouent tous les calculs et toutes les proportions, mais qui sont le véritable triomphe du talent.

FÈVRE (M le), un de nos grands tragiques:

seulement pourrait-on lui reprocher de ne pas assez ménager la faiblesse humaine dans les grands effets qu'il produit, ce qui est cause des grandes précautions que le ministère public est obligé de prendre les jours où on joue ce nouvel Eschyle.

FOIX (M.) a fait une ode superbe sur le voyage du roi à Cherbourg. Elle est intitulée *l'Hommage tardif*. Cet opuscule devenu fort rare ne se trouve plus que dans les cabinets des curieux. M. Foix a aussi attaqué en vers l'indépendance de l'Amérique.

FONTAINE DE SAINT-FRÉVILLE (M.). Ce professeur ayant commencé la traduction de l'Énéide par ces deux beaux vers :

Vis-à-vis les canaux où le Tibre a son but,
Dans le sein de Thétis épanche son tribut, etc.

M. l'abbé Delille a totalement abandonné la sienne : de sorte que M. Fontaine est en conscience tenu de continuer. Le public n'y perdra rien ; mais il faut que M. Fontaine soutiène ce beau début ; ce qui nous fait trembler.

FORGEOT (M.) est un de ces enfants

gâtés de la nature, qui sont faits aux dépens de tous les autres. Ce qu'il a fourni aux Français et aux Italiens passe toute imagination. Son sort est d'être joué sur tous les tréteaux et loué dans tous les siècles.

FLEURY (M.), avocat et poète. Ses comédies sont des tableaux qui ont toute la force de l'antique et toute la fraîcheur du moderne. Presque tous ses vers sont devenus proverbes.

(24) FENOUILLOT DE FALBAIRE DE QUINGEY (M.). Ce grand homme est depuis quarante ans le soutien des Recueils et des Théâtres. *Son nom commande le respect*, selon l'expression d'un de nos journalistes. Nous ne parlerons pas davantage de ce patriarche littéraire.

FRAMERY (M.) est le véritable enfant de la lyre, puisqu'il est poète et musicien. On l'a vu long-temps juger les grands hommes du jour dans le Mercure, et y suivre assez bien le plan que nous avons adopté, et dont nous avouons qu'il nous a donné le modèle. Mécontent du métier de juge, il nous a légué ses balances, et on assure que, s'immolant à la félicité

publique, il va dorénavant faire des paroles pour tous les musiciens, et de la musique pour tous les poètes.

FRANC (M. le) vient d'enrichir les Étrennes de Polymnie d'une chanson dont il sera parlé. Ce poète y a caché tant de sens et de profondeur que ces petits couplets résistent au plus redoutable examen.

FRANÇOIS (M.), peintre. Nous exhortons ce fils d'Apollon à faire autant de tableaux qu'il a donné de pièces fugitives, et la galerie du Louvre pourra le disputer au plus riche de nos Almanachs. Il dépend de M. François que la nation ait à se vanter de cette double collection, qui peut faire crever de dépit tous nos voisins.

FRAT (M.), de Nîmes. C'est incontestablement une des plus aimables productions du Languedoc. Nous n'osons trop nous livrer à l'appétit qu'un de ses *baisers* nous a donné; M. Frat est trop paresseux pour remplir tous nos desirs, et nous aimerions mieux ne l'avoir jamais lu que de ne l'avoir lu qu'une fois.

FRÉRON, fils (M.). Ses poésies fugitives

ont un si prodigieux rapport avec celles de Voltaire, que nous ne doutons pas qu'en cette considération, Voltaire ne se fût réconcilié avec M. Fréron père; et que celui-ci n'eût consenti à aimer le vieillard de Ferney, en le voyant revivre dans son propre fils.

FREVILLE (M.). Nous demandons quelques années à nos lecteurs pour nous mettre en état de lui parler à bon escient de ce poète.

FULVY (M. le marquis de), un des plus laborieux poètes de la nation. On trouve, s'il est permis de le dire, que ses charades sont un peu trop épiques: on desirerait qu'il les maintînt à la hauteur de ses autres poésies.

G

GAALLON (M.) de Caën, poète qui vient de faire la plus vive sensation dans toute la Normandie par un impromptu. Il est si élégant, si neuf et si ingénieux, que les amis même de l'auteur ont peine à croire qu'il ne soit pas le fruit d'une profonde méditation. Nous allons le citer:

Comme Cypris,
Vous avez le talent de plaire,

Comme Cypris,
Vous enchaînez les jeux, les ris,
A Gnide, à Paphos, à Cythère,
Vous savez triompher, Glycère,
Comme Cypris.

GABIOT DE SALINS (M.), si prodigieusement connu pour son couplet à une dame. En voici les deux premiers vers :

Heureux l'époux qui de ton âme
Obtint le premier des soupirs, etc.

Il s'est fait une foule d'éditions de ce couplet, et cependant il est fort rare. On dit qu'on en prépare une nouvelle dans les belles presses de l'Almanach de Liége.

GAIGNE et GANEAU (MM. de). Un drame joué en société et quelques chansons accompagnent MM. de Gaigne et Ganeau dans le monde, et les suivront dans ces archives de la gloire. M. de Gaigne a fait une chanson à lui seul.

GALLOIS et GARNOT (MM.). Ces deux poètes se présentent aussi sous la même couronne. L'*Agnès de la Courtille* est le fruit de leur tendre union. On a beaucoup disputé dans le temps pour savoir s'il y a plus de vertu que

de talent dans cette pièce. Enfin, on a senti que cette belle farce ne pouvait être l'ouvrage d'un seul homme.

GARNIER (M.). C'est un des poètes les plus attentifs à relever nos Almanachs lorsqu'ils ont l'air de chanceler : il envoie un couplet à l'un, quatre vers à l'autre, quelquefois une chanson entière, selon les besoins ; et il règne dans ces envois une justice distributive égale au mérite qui brille dans ses fugitives.

GAUDIN (M.), se voyant de l'académie de Lyon, n'a pas cru déroger à son état d'académicien en faisant une belle épître en vers à un enfant de sept ans, ni trop présumer des forces de l'enfant, en la faisant fort longue. Quant à nous, il nous a paru qu'on ne pouvait pousser plus loin une petite fille et une grande épître.

GASSENDI (M.), un des plus laborieux poètes de la nation. Il est estimé dans la province, et serait peut-être mieux apprécié à Paris, si ses poésies y parvenaient un jour ; en attendant, notre article *subsiste*.

GAUDET (M.), fort célèbre dans le mois

de janvier 1781, par une épitaphe sur une vieille. Nous en rappelons le souvenir avec d'autant plus de raison, qu'on ne saurait compter ni assez déplorer tous les petits chefs-d'œuvres qui se perdent ainsi chaque année dans les premiers huit jours de janvier.

GAUTIER (M.). Ce poète avait entrepris une pièce de vers en 1783, sur le projet de consacrer sa verve à des sujets moraux, d'après l'invitation d'un ami. En effet, il traita ce sujet avec tant de verve et de colère, qu'il foudroya le siècle qu'on lui dénonçait, l'ami qui l'invitait, et l'Almanach où on l'insérait. Nous croyons que c'est le même que M. Gauthier de Bezornay, et nous pouvons nous tromper.

GAZON (M.), si connu par ces deux vers sur Voltaire :

Avec tous les talents ce poète naquit;
Dès qu'il put s'exprimer, il montra de l'esprit.

GEOFFROY (M.). C'est un des noms les plus connus dans la littérature moderne; mais comme il appartient à plusieurs poètes à la fois, nous sommes réduits à demander du temps à

nos lecteurs pour les classer un jour selon les Recueils où ils dominent, et les journaux où on les loue.

GEORGELIN (M.), secrétaire de la société patriotique en Bretagne. Ce poète s'est engagé à faire un quatrain tous les ans, ordinairement adressé au commandant de la province. On ne saurait trop admirer l'aimable égalité qui règne dans tous ces quatrains : la grâce et la poésie s'y soutiènent toujours à une même hauteur. Cet équilibre de talent est bien rare.

GÉRARD (M.). Ses couplets ont un commencement, un milieu et une fin, et ce qui n'est pas moins extraordinaire, et moins piquant, c'est qu'on aimerait mieux que M. Gérard n'eût jamais commencé que de le voir finir : il n'y aurait pas de milieu, si M. Gérard était connu. *Voyez*, pour entendre nos éloges, la pièce de M. Gérard, intitulée : *Le Commencement, le Milieu et la Fin.*

GENCY (M. de), poète qui a chanté *Jupon court et blanc Corset*. Cette chanson est plus connue que *la Henriade*. Tels sont les succès attachés à l'heureux emploi de ses forces ! Peut-

être M. de Gency aurait été moins fortuné dans l'épopée.

GENDRY (M.), d'Angers, vient de refaire la fable du *Tircis et d'Amaranthe*, qui en avait certes grand besoin. Nous invitons M. Gendry à suivre cette heureuse idée, et à nous refaire *les Animaux malades de la peste*, *Philémon et Baucis*, *le Chêne et le Roseau*, etc. Ce sera pour M. Gendry une route nouvelle dans le champ de la gloire, et il sera bien sûr de n'y rencontrer personne. *Voyez* l'*Almanach des Grâces*.

GERSAIN (M.), auteur du superbe opéra de *Rosine*, qui a fait abandonner *Armide* et *Didon*.

GIN (M.), conseiller au grand conseil, si connu et si estimé pour le beau papier et les superbes gravures de sa traduction d'Homère. Cet écrivain voulant faire participer ses lecteurs à tous ces avantages, avertit dans sa Préface qu'il est inutile de savoir le grec pour juger sa traduction; et pour nous délivrer en même temps de toutes les autres traductions d'Homère, il avertit aussi qu'il n'a fait la sienne qu'en prenant une phrase de chacune de celles

qui existent. Ce superbe travail, qui exige tant de dextérité et de bonne foi dans M. Gin, sera estimé dans les ventes comme un chef-d'œuvre de marqueterie.

GILLET (M.). Ses couplets de *Jean à Jeanne* sont un monument de l'Almanach des Grâces. Il faut avoir un talent bien particulier pour éviter avec tant de précaution la poésie, l'esprit et l'harmonie, et faire pourtant des couplets si aimables. C'est que M. Gillet a saisi le genre.

(25) GINGUENÉ (M.). Nous avons lu dans le temps son épître intitulée : *Lors de mon entrée au Contrôle-Général*; et nous nous félicitions de compter enfin parmi les poètes de ce Recueil un contrôleur-général des finances; mais nous n'avons jamais pu trouver M. Guinguené dans la liste. Au reste, si Plutus ne l'avoue pas, les Muses le réclament, et c'est un des plus fermes appuis de leur Almanach. Nous saisissons cette occasion de l'avertir, que, s'il ne se soutient pas, et qu'il continue à s'écarter des modèles que nous avons proposés, nous l'exclurons de notre Almanach.

GIRARD-RAIGNÉ (M.) a fait une idylle de douze petits vers, en l'an de grâce 1781. L'extrême succès de cette pièce a rendu l'auteur paresseux, et sa paresse le rendrait inconnu, si nous ne prévenions ce malheur par cet article.

GIRAUD (M.), avocat patriote et poète. Il est si célèbre au Barreau et au Parnasse, que nous craindrions de nous rendre ridicules si nous en parlions davantage.

GOBERT (M.), étudiant en l'Université. Ses fables sont dans les mains de tout le monde; et nous ne rougissons point, non plus que notre siècle, d'avouer que les fables de M. Gobert sont notre livre de tous les jours et de toutes les heures.

GODARD (M.) s'est exercé sur *les Bergers préférés* et *les Bergers inquiets*, avec un succès incroyable. Heureux ceux qui n'ont pas encore lu M. Godard! Ils feront connaissance avec une Muse bien originale et bien piquante.

GONDOT ou GONDON (M.). Les théâtres retentissent de ce nom-là. M. Gondot fait la parodie.

GORSAS (M.). C'est le Rabelais du siècle, c'est-à-dire, c'est mieux que Rabelais, car M. Gorsas est poète. Nous avons pourtant peine à croire qu'un seul homme ait pu faire tout ce que les Recueils du jour lui attribuent. Il est de la destinée de M. Gorsas de charmer et d'humilier son siècle.

GOURDON (M.) a fait un boudoir en vers il y a sept ans. Cette pièce est encore aussi fraîche de couleur que si elle sortait des mains de M. Gourdon.

GOULARD (M.), jeune Muse très-féconde: nous lui devons environ mille quatrains, et plus encore d'actions de grâces; car, si M. Goulard, au lieu de mille quatrains, eût fait un poème de quatre mille vers, nos jouissances n'auraient pas été si bien ménagées et si souvent répétées.

GRAINVILLE (M.) a pris en affection je ne sais quel berger, et lui a fait une chanson parfaite. Il n'y a qu'heur et malheur dans la vie: peut-être compterait-on en France vingt bergers plus dignes de cette chanson que celui que M. Grainville vient de rendre si aimable et si *immortel*.

bonne école, il a tonné contre Voltaire, Racine, Montesquieu et Rousseau. M. l'abbé Grosier est le père en littérature de presque toute cette florissante jeunesse dont nous écrivons l'histoire.

(27) GROUVELLE (M.), un des plus profonds métaphysiciens en vers qui existent au dix-huitième siècle. Ayant conspiré avec environ trois cents jeunes poètes à la gloire du prince Léopold de Brunswick, il fit une ode que nous méditons encore. Son caractère est aussi remarquable que son talent. Le jour où on donna pour la dernière fois la première représentation de sa pièce (*l'Épreuve délicate*), M. Grouvelle montra une gaîté qui charma ses amis et dit des bons mots que ses ennemis retinrent. On travaille à une collection de ses œuvres qui sera très-chère, à cause des recherches infinies qu'exige la moindre de ses pièces. Sa traduction en vers de *la Jérusalem délivrée* fera tomber, dit-on, celles de Leclerc et de M. de Montenclos.

GUÉNIOT (M.), également heureux en vers et en prose; nous voudrions lui accorder deux places dans notre Almanach, comme il les aura

au temple de la Gloire. M. Guéniot tourne surtout le madrigal. Il est médecin à Avalon en Bourgogne.

GUÉRIN DE FRÉMICOURT (M.). Ses parodies aux Italiens, et ses pièces du Boulevard lui ont attiré des envieux et d'illustres suffrages : ce sont là les vrais symptômes du talent.

GUILLOT (M.), clerc tonsuré, et auteur du poème d'*Alcindor pénitent*. Le jeune auteur se soutient merveilleusement dans une carrière de six chants entiers et fort étendus. Voici des vers de M. Guillot:

L'homme. . . . .
Au Dieu qui l'a formé n'a point d'obéissance.
Cet être à ses yeux pur, moins qu'un atôme aux siens,
Pour être indépendant cherche mille moyens, etc.

(28) GUILLARD (M.). L'Opéra est plus connu par M. Guillard que par Gluk et Piccini. Il est plus difficile en effet de trouver un poète comme lui que des musiciens comme eux.

GUILLEMAIN (M.). Ses chefs-d'œuvres se jouent aux Variétés. Il est plus aisé de les admirer que de les compter.

GUDIN DE LA BUNELLERIE (M.), moins célèbre par six volumes de beaux vers et les injustes cabales qui ont fait tomber ses pièces aux Français, que par son amitié pour M. de Beaumarchais. Quelques pages des *Mémoires* de ce dernier et quelques plaisanteries de Figaro les avaient un peu refroidis ; mais le dernier *Factum*, et surtout *Tarare*, les ont liés à jamais. M. Gudin, charmé que son ami écrasât Quinault, le console des cris de l'envie par l'exemple de Socrate, d'Aristide et de Voltaire, avec qui M. de Beaumarchais a en effet des rapports frappants. Seulement on peut dire que M. de Beaumarchais, ainsi que feu M. de Ramponneau, est infiniment plus connu que Socrate et Voltaire : son nom a toute la vogue d'un Pont-Neuf.

GUICHARD (M.), extrêmement recherché pour une anecdote en vers sur Henri IV et Bassompierre. Plût à Dieu que M. Guichard voulût ainsi mettre en sixains toute l'Histoire de France ! *Voyez* ses charmants vers à Cocotte qui tient un papillon.

GUICHELET (M. l'abbé) a fait une foule de vers qui n'ont pas eu tout l'éclat que leur

auteur devait naturellement en attendre ; mais on va les recueillir, et leur masse forcera un succès qu'on n'a point su accorder aux détails.

GUIDI (M. l'abbé), auteur d'un poème sur l'*âme des Bêtes.* Cet ouvrage, plein d'âme, vivra éternellement.

GUILLEMARD (M.) nous a fait présent d'une sublime traduction de *Caton d'Utique*, d'Adisson : traduire ainsi, c'est créer. Si quelqu'un de nos lecteurs connaît cette traduction, nous le félicitons sur tout le plaisir qu'elle lui aura fait.

GUIS (M.), de Marseille. Ses Pièces fugitives ont fait oublier son Voyage de Grèce. Nous croyons en effet que M. Guis avait perdu son temps à voyager ; sa véritable vocation, c'est le quatrain.

GUYARD (M.), un de nos modernes Quinault. Ses paroles sont tombées sur Iphigénie en Tauride.

GUYÉTAND (M.). Ses impromptus, ses anecdotes en vers et ses acrostiches en ont

fait, en dépit des rivaux, un des plus considérables personnages de ce Recueil, et de tous ceux qui paraissent au mois de janvier. M. Guyétand s'est fait dans la petite poésie un arrondissement superbe, et n'en est jamais sorti. C'est encore un modèle que nous proposons aux jeunes gens.

H

HAREL (le Père Elie), Franciscain. Trente volumes de poésie et de philosophie lui ont donné un grand ascendant sur tout son siècle, et il ne fallait pas moins d'éloquence, de talent et de piété, pour en venir à bout. *Voyez* surtout son livre de *la vraie philosophie*.

HARNI DE GUERVILLE (M.). Ses productions dramatiques se trouvent aux Italiens et aux Boulevards. Observez que ce poète n'a jamais fait un chef-d'œuvre à lui seul ; il s'est toujours donné un collègue, ce qui rend le fardeau de sa gloire plus léger pour l'envie.

HARDUIN (M.), secrétaire de l'académie d'Arras ; une des Muses les plus assidues de nos Recueils. Ce poète est si voluptueux, il

va si droit au cœur, il excite si violemment l'imagination, qu'on ne saurait trop prendre de précautions contre les surprises inévitables dans une première lecture. Il faut relire M. Harduin pour être en état de le bien juger.

HENNET (M.), si célèbre par la chanson qui parut en 1781 sur une *Rose prudente*. On ne conçoit pas comment M. Hennet a pu marier tant de philosophie à tant de poésie dans une chanson.

HERMITE DE MAILLANE (M.), conseiller au parlement d'Aix. Quinze volumes de quatrains, de couplets, d'énigmes, d'apologues, etc. qui vont paraître tout à coup, comme ils ont déjà paru en détail dans tous les Recueils connus et inconnus depuis vingt ans, vont enfin donner à M. l'Hermite de Maillane la place qui lui convient, et cette place coûtera cher aux envieux. Le premier bruit de cette édition a prodigieusement nui à celle de Voltaire, à cause des pièces fugitives. Les éditeurs auraient dû s'entendre pour ne pas croiser leurs bannières.

HÉSÈQUE (M.), poète qui ne jouit pas de

toute la réputation qu'aurait dû lui attirer une pièce de huit vers qui parut il y a deux ans dans l'Almanach des Muses, et qui sans doute a trop alarmé les juges naturels de M. Hésèque; c'est-à-dire, ses collègues; mais les gens du monde vengeront M. Hésèque de ce silence, tout honorable qu'il est.

(29) HOC (M. LE). Cet heureux talent s'est éteint dans les affaires; mais on n'en a pas moins recueilli ses œuvres poétiques, quoiqu'elles forment à peine une feuille d'impression. On les trouvera dans la *grande Collection des petits Poëtes*.

HILLIARD D'AUBERTEUIL (M.). Sa grande histoire de la Guerre d'Amérique est dans les mains de tout le monde. Ce qui en a fait la fortune, outre le style et la profondeur, c'est le beau portrait de M. de Beaumarchais, que M. d'Auberteuil surnomme *l'Américain*, en le comparant au second Scipion. Le surnom et le parallèle resteront. M. de Beaumarchais ressemble beaucoup à Scipion Emilien; si l'un a dompté l'Afrique, l'autre a sauvé l'Amérique.

HINARD (M.), de Montauban. Ses couplets *à Hortense* et *à Isabelle* sont déjà mis à côté des beaux sonnets de Pétrarque pour sa Laure ; avec cette différence si honorable pour le poète de Montauban, que Pétrarque n'a pu immortaliser qu'une femme, et que M. Hinard a déjà fait deux immortelles.

HIRZEL (M.). Son dialogue sur les Suisses mérite toute l'attention d'un philosophe.

HOLLIER (M. l'abbé), de Bordeaux. Jeune poète que la Garonne vient d'enlever à la Seine. Nous croyons que cette affaire aura des suites. C'est à Paris à dépouiller les provinces ; mais les provinces pillant les capitales!.... ce serait bien le monde renversé. Quoi qu'il arrive, M. Hollier sera toujours ou l'honneur de nos rivages ou l'objet de nos regrets. Ses pièces fugitives vont déjà à six volumes.

(30) HOFFMAN I, ET HOFFMAN II (Mrs.). Nous attendons pour parler dignement de ces deux poètes, que le public se soit décidé sur leur mérite respectif ; faudra-t-il laisser les rayons de leur gloire se confondre, ou séparer leurs articles ? Voilà la question.

HOUBRON (M.), si persécuté à cause d'un drame du premier ordre qu'il donna aux Italiens il y a quelques années.

HOULLIER DE SAINT-REMY (M.), conseiller en Brie. Deux petits madrigaux lui ont fait une réputation qu'il aurait bien de la peine à détruire, quand même ce poète ne se soutiendrait pas, ce qu'à Dieu ne plaise.

HUGOT (M.) lança en 1777, une épigramme contre la coiffure des femmes, qui renversa toutes les têtes et causa une révolution.

HUILLIER (M. L'), conseiller à Orléans; ce magistrat a poli un sixain dans le cours de l'année dernière qui lui a fait le plus grand honneur. Nous l'exhortons à quitter l'aride étude des lois pour s'adonner aux sixains, puisque le ciel l'appèle si visiblement à ce beau genre.

J et I.

JAMES (M.), poète qui s'est sagement circonscrit dans le couplet.

JAMES DE SAINT-LEGER (M.) a franchi les limites du quatrain, et ne s'est point égaré dans un conte de vingt ou trente vers. Ces heureuses témérités perdent tous ceux qui, en étant jaloux, se hâtent de les imiter.

JEUNE (M. LE). Ses couplets à un curé de Paris sont d'une poésie trop brillante ; mais ce défaut est si rare, qu'en vérité nous n'osons pas le trop reprocher à M. le Jeune.

JOLY (M.).

JOLY DE SAINT-JUST (M.).

JOLY DE PLANCY ET JOLY DE PLANEI (MM.). Ces quatre noms, également connus, sont comme noyés dans la même gloire. La distinction que nous voulions établir entre eux nous a coûté six mois de travail et d'énormes achats de Recueils, mais nous en sommes encore au même point. Ce sont toujours, et de tous côtés des couplets, des impromptus, des bouquets, enfin l'équilibre le plus parfait et le plus désespérant ; si ce n'est pourtant qu'on donne l'*Egyptiade* à un de ces MM. Joly : or, un poème épique romprait bien l'équilibre.

JOLIVEAU (M.). Son nom est excessive-

ment connu, et ses pièces sont très-rares. On va donc recueillir les tragédies et les opéras de M. Joliveau.

JOUFFREAU DE LAGERIE (M. l'abbé). Quoique nous n'ayions qu'un ou deux vers de ce poète, nous ne savons pas moins apprécier son talent, et lui donner ici la place que son nom réclame. A quoi nous servirait notre longue expérience, s'il nous fallait plus d'un hémistiche pour juger un de nos poètes du jour ou du moment? On assure que M. l'abbé Jouffreau a mis Dom-Quichotte en vers.

JULIEN DE VINEZAC (M.). Un drame et des pièces fugitives ont fixé le sort de ce poète.

JUVIGNY (M RIGOLEY DE), écrivain inconnu à force d'éloquence, de poésie, de philosophie et d'érudition ; tant l'envie a été aux aguets avec ce grand homme ! Nous espérons faire rougir notre siècle d'avoir laissé dans l'obscurité celui qui l'a éclairé.

IMBERT DE LA PLATIÈRE (M. le comte). Cet infatigable jeune homme avait entrepris *la Galerie universelle des grands Hommes*; mais

cet ouvrage péchait par le mélange scandaleux du bon et du médiocre. Nous espérons qu'on ne pourra nous faire ce reproche : nos grands hommes sont tous d'*une même venue*, et notre Recueil est sans mélange comme sans reproche.

IMBERT DE CHAMPRÉAL (M.), muse fertile et gracieuse ; on la trouve avant de la chercher, et on la recherche après l'avoir trouvée. Si jamais on rassemble ses quatrains et ses compliments, on verra combien de richesses semées çà et là, qui n'attendaient qu'un éditeur pour former un trésor.

IRAIL (M. l'abbé) a eu la gloire d'exécuter ce que la Mothe avait tenté sans fruit, et ce qui l'eût comblé de joie. Sa tragédie d'*Henri IV et de la Marquise de Verneuil*, en cinq actes et en prose, a fait la révolution ; et c'est depuis ce succès que nous n'avons plus que des tragédies prosaïques. *Voyez* M. Maisonneuve.

K

KLAIRVAL (M.) a fait représenter un drame en prose sur Henri IV à Saint-Quentin.

Le bruit de cette expédition dramatique dure encore dans toute la Picardie.

KNAPEN (M.), génie universel et prématuré. Ses vers, sa prose, ses bons mots et ses maximes fourmillent dans tous les Recueils, et il lui reste encore de quoi en former un qui lui est personnel. On sait (car nous ne parlons pas de ses poésies), on sait que les articles les plus courus des *Étrennes d'Apollon*, sont ceux qui débutent par ces mots : *M. Knapen a dit*, etc. etc.

L

LABLÉE (M.). Le plus sûr appui des Boulevards, auxquels il fournit des pièces, et de tous les journaux qui sont riches ou pauvres au gré de M. Lablée.

LABUSSIÈRE (M.), qui a partagé son immortalité avec le précédent. On doit un proverbe à leur association.

LACOSTE (M.), auteur dramatique d'une fécondité que ni les conseils de ses amis, ni les cris de ses détracteurs n'ont encore pu modérer.

LAHAYE (M.). C'est l'Almanach des Grâces qui vient de dénoncer ce poète à l'admiration publique.

LACROIX (M.), avocat et continuateur de Montesquieu. On commencerait déjà à ne plus distinguer l'auteur de l'Esprit des Lois, de son continuateur, si celui-ci n'était à la fois poète et législateur.

LA FARGUE (M. DE). Ses Œuvres mêlées sont une véritable Encyclopédie; mais la partie poétique y domine un peu.

LAMBERT (M.), avocat. Son discours sur le Droit Romain est devenu classique parmi les gens du monde.

LALLEMAN (M.), poète érotique et anacréontique, mais dont les Œuvres sont très-rares.

LALLEMAN DE SANCIERRE (M.), un peu plus connu que le précédent. Ses pièces fugitives sont d'une si grande délicatesse, qu'il n'est pas permis à tous les lecteurs de les apprécier.

LA MONTAGNE (M.). Les Variétés sont pleines de sa gloire. Le Recueil de ses œuvres produira une grande révolution au Palais-Royal.

LANDIN (M.). Ses énigmes ont exercé jusqu'ici les meilleures têtes de la monarchie; mais nous apprenons q 'il vient de quitter ce beau genre dont il était sûr, pour se jeter dans l'acrostiche. Puisse cette ambition ne pas lui être funeste !

LANGON (M.). Ses couplets et ses impromptus ont une grâce qui leur est si particulière, qu'il faudrait faire une poétique exprès pour bien les analyser.

LANXADE (M. GEOFFRE DE). Deux beaux poèmes et une foule de petites pièces suivent cet auteur. Voyez l'*Amour à la Redoute* et *le Barreau français*. Ces productions se trouvent partout.

LARIBARDIÈRE (M. DE), écrivain très-dramatique, mais dont les puissantes conceptions fatiguent un peu les spectateurs.

LARIVE (M. MAUDUIT DE), acteur et au-

teur des Français. Ayant d'abord aboli la mémoire de Lekain, de Baron et de tous les grands acteurs qui l'ont précédé, il a bientôt songé à débarrasser la Scène des vieux bustes de Corneille, de Molière et de Racine; etc. Pour y parvenir facilement, il a employé l'ingénieux moyen du mélodrame dans son *Pyrame et Thisbé*, chef-d'œuvre qui peut suppléer lui seul à tout le Répertoire de la Comédie Française, puisque tout y est; jeu des passions, haute poésie et prose éloquente. Le faible tribut d'éloges que nous venons d'esquisser, rend très-imparfaitement ce que nous a fait éprouver l'acteur-auteur également sublime, objet de cet article. Mais, comme nos moments sont comptés, nous espérons nous dédommager dans un ouvrage à part.

(31) LANTIER (M.). Cet écrivain s'étant quelquefois écarté des modèles, ce n'est qu'à regret que nous lui accordons une place dans ce Recueil.

LALOGE (M. le chevalier DE). Ses fables et ses contes se trouvent ordinairement à la suite des belles éditions de Lafontaine: on n'a trouvé que ce moyen pour faire acheter ces belles éditions.

LAVAICH (M.). Un impromptu plein de philosophie vient d'obtenir à cet écrivain l'estime des uns et l'envie des autres.

LAVEDAN (M.), secrétaire du musée de Toulouse. Son épître *aux Ours*, qu'il appèle *ses amis et ses juges*, est d'une misanthropie sublime.

LAVAL (M.). On trouve ce nom sur tous les petits tréteaux de la capitale, et dans tous les grands Recueils de poésies.

LAVO (M.). Ses chansons réjouissent le monde depuis quelques années.

LAUNE (M. DE). Cet écrivain ne soupire et ne veille que pour la gloire des Boulevards.

LAUNAI (M. l'abbé DE) a des rapports frappants avec l'abbé de Saint-Pierre; avec cette différence, que M. l'abbé de Saint-Pierre n'écrivait ses projets pour le bonheur du monde qu'en prose, et que M. l'abbé de Launai les met au jour, tantôt en forme de poème, tantôt en ode, tantôt en chansons. Il n'est pas de stratagème dont M. de Launai ne s'avise pour rendre les hommes heureux.

LAUS DE BOISSY (M. DE), écuyer, lieutenant particulier de la connétablie, rapporteur du point-d'honneur, de l'académie des Arcades, du Musée, etc. etc. Tant de titres ne sont qu'une faible image de ceux qu'obtient chaque jour en littérature le grand écrivain dont nous rappelons ici le nom et la gloire. Ses comédies sont déjà en plusieurs volumes, ses petites pièces innombrables; ses morceaux de prose ne peuvent se rassembler qu'à grands frais et à force de temps. M. Laus de Boissy a rendu incroyable tout ce que l'antiquité nous raconte de son héros favori, et que nous n'avons pu expliquer qu'en supposant qu'il y a eu plusieurs Hercules. Nous nous engageons à donner un exemplaire de cet Almanach à celui qui pourra nous citer un Recueil où ne se trouve pas M. Laus de Boissy.

(32) LAYA (M.). Un impromptu fort honnête nous a fait faire connaissance avec M. Laya. Comme il n'y a pas de poétique pour l'impromptu, ce genre ne peut être estimé ce qu'il vaut par les pédants.

LAUTEL (M. de). On ne peut arracher cette Muse de la foire et des Boulevards; mais

la gloire s'obstine avec ceux qui la fuient, et M. de Lautel n'a pu lui échapper.

LE BAILLY (M.). Les Songes, les Bouquets, les Caprices, les Étrennes, tout se trouve dans les Pièces fugitives de M. le Bailly. Il est affreux de n'avoir qu'une place à donner à tant de titres.

LEBOUX DE LA BAPAUMERIE (M.). Ses idylles, traduites de l'allemand, suivies de petits vers, sont de ces charmants Recueils dont les gens de goût font leur *vade mecum*.

LE BOEUF (M.) a brillé à l'opéra, mais d'un éclat trop éphémère. Il y a sans doute d'horribles cabales contre M. Le Boeuf.

LE FRANC (M.). Une *Victoire* et une *Églé* sont les Muses de M. Le Franc, qui les a aisément rendues immortelles.

LECACHÉ (M.). Ce poète a choisi *Thémire* et *Sylvanire*. Il faut que le public s'accoutume avec des noms choisis par les distributeurs de la Renommée.

LEFEBVRE et LEFEBVRE DE SAINT-ILDÉPHONSE (MM.). On sait que ces deux

noms règnent également chez Melpomène et dans les Almanachs.

LEGAY (M.), de la Société Anacréontique. Ses escarpolètes, son adolescente et ses métamorphoses ont fait pendant quelques mois le bonheur des gens de goût.

LEGIER (M.), de l'Académie de Besançon. Ses opuscules forment déjà un *in-folio*, sans compter les beaux commentaires dont un savant comtois va les illustrer au premier jour.

(33) LEGOUVÉ (M.). Nous ne saurions assez recommander ce nom à l'estime et à la reconnaissance des lecteurs. Ce jeune poète, renonçant à tous les plaisirs et à toutes les illusions de son âge, ne respire que pour l'honneur des Almanachs et des Étrennes poétiques: aussi, grâces à sa vigilance, rien ne périclite dans la littérature légère.

(34) LEGRAND et LEGRAND D'AUSSI (MM.). Il y a long-temps que ces deux noms, enlacés dans le même cartouche, forment un des plus beaux chiffres de la gloire.

LEMESLE (M.). Son poème sur la con-

quête de l'Angleterre a fait la nôtre. Quand l'expédition de Guillaume n'aurait produit, après huit siècles de malheurs, que ce beau poème, la Providence serait assez justifiée.

(35) LEMERCIER (M.). Deux petits couplets supportent le nom de M. Lemercier, dans son Voyage vers le Temple de la Gloire, et serviront à le couronner.

LEMONNIER (M.). Ce modeste écrivain n'a pu nous nier un opéra, dont la renommée l'accusait depuis long-temps.

LELONG (M.). Nos recherches au sujet de ce poète ont été malheureuses. Nous jetons cet article en forme de *Monitoire* dans le monde, et nous comptons sur les renseignements de tous ceux qui ont une conscience littéraire. On vient de nous dire que M. Lelong avait fait une épigramme l'année dernière. *Voyez* l'Almanach des Muses, 1787.

LEMANCEL (M.). Deux petits contes ont valu une grande réputation à cet auteur; et M. Lemancel a le choix, ou de s'en tenir à tant de gloire, ou de l'augmenter encore, contre toute espérance.

LEMÉTEYER (M.), secrétaire du roi, fameux par une fable insérée dans les Almanachs des Muses. Encore une autre fable de cette force, et M. Leméteyer pourra se reposer et jouir. Nous exigeons cette seconde fable, non que M. Leméteyer en deviène plus illustre, mais c'est que nous en serons plus heureux.

LEPRÉVOT D'EXMES (M.). Son immense érudition a peut-être un peu étouffé les heureux talents qu'il avait reçus de la nature : mais enfin ses notices sur les anciens poètes l'ont égalé aux Saumaise et aux Scaliger.

LEPRIEUR (M.), poète fugitif de la première force, mais paresseux ; on n'a guères plus d'un millier de ses petites pièces ; ce qui n'est rien, vu sa grande facilité, et notre extrême avidité.

LÉONVILLE (M.). Ce sont les grâces qui distinguent surtout M. Léonville. On s'en est bien apperçu dans le distique de ce poète : un rien trahit le talent.

LEROI (M.). Ses vers et son nom parurent avec les aérostats ; mais le souvenir des

ballons passera, et le nom de M. Leroi est immortel. *Voyez* ses vers sur les ballons.

LESUIRE (M.) Un des plus laborieux poètes de notre siècle. Cinq ou six poèmes épiques, et dix ou douze mille feuilles volantes, composent le patrimoine de cet enfant des Muses. Ses ennemis même sont forcés d'avouer qu'il ne s'en tiendra pas là.

LETORS (M.), bailli à Chaourse, en Champagne. Le génie croît partout. *Voyez* les beaux vers de M. Letors, sur la pointe d'une aiguille.

LESBROS (M.) s'est consacré aux théâtres, et sa gloire n'est plus un mystère. *Voyez l'Orpheline léguée.*

LEVASSEUR (M.) fait la musique de tous ses opéras; ce que personne peut-être n'aurait fait.

LÉVÊQUE (M.), un des puissants écrivains du siècle. Il a attaqué l'histoire et la pièce fugitive, et en est venu à son honneur: sa dernière victoire a été sur Plutarque, qu'il vient de traduire.

LÉVRIER DE CHAMPRION (M.), un de ces noms aimables et riants, tel que celui d'Horace et d'Anacréon, chez les anciens. L'esprit et la gaîté conduisent ses pinceaux, et la mollesse de ses stances et de ses petits couplets ne peut se comparer qu'à la tunique d'Alcibiade, qui flottait à plis ondoyants, et que les Grâces dérangeaient toujours.

LEYRE (M. de). L'extrême et douce mélancolie de cet écrivain ne lui a permis que l'élégie, la romance et les épitaphes.

LIEUDÉ DE SEPMANVILLE (M.). Ses pièces sans nombre n'ont jamais été jouées; mais elles n'en ont pas moins réussi à la lecture. Le public et les comédiens n'attendent que la permission de l'auteur.

LIEUTAUD (M.). On ne connaît pas de particulier plus riche en drames et en petits contes que M. Lieutaud; il place ses fonds aux Italiens.

LIMOGES (M. le chevalier de). Nous devons à l'aimable fécondité de ce poète, des Couplets *chantés par une Demoiselle à Mad.*

sa mère, et une foule de Chansons qui ne quittent plus les porte-feuilles des gens de goût.

LIROUX (M. le chevalier de). Opéras et Chansons, voilà ses deux titres : rien de plus lyrique que les vers de M. de Liroux.

L'ŒILLARD (M. de). Nos éloges seront toujours au dessous du mérite de ce jeune poète. Qu'il lui suffise d'occuper une des premières places dans ces archives du goût et de la renommée, qui nous sont confiées. Nous ne pouvons rien offrir de mieux à M. de L'Œillard, à qui le public doit plus de dix mille vers épiques ou badins.

LOISEL (M. Cape de). Deux épigrammes et quatre couplets ont fait une fortune immense à ce nom-là : nous ne concevons pas l'insouciance de cet aimable poète. En vérité, la gloire se laisse trop tôt gagner ; il lui faudrait un peu de coquetterie pour retenir ses amants.

LONVAI DE LA SAUSSAYE (M.), un des plus grands noms du Théâtre français. On lui doit une foule de belles Tragédies qui se jouent tous les jours.

LORMEL DE LA ROTIÈRE (M.), un des plus assidus tributaires des Almanachs chantans : c'est un modèle de régularité ; et, depuis les Étrennes de Polymnie jusqu'au Pont-Neuf, rien ne paraît méprisable à M. Lormel de la Rotière.

LORE (M.) s'est tout dévoué à l'*Ambigu-Comique* : on ne conçoit pas comment le talent de M. Lore peut se trouver de mesure sur un si petit théâtre.

LOUET et LOUVET (MM.). Deux noms également chers à la Muse des couplets. Nous ne savons pas au juste la disposition de nos lecteurs ; mais il nous semble qu'il ne serait pas doux pour le public de voir ces deux noms se séparer.

(36) LUCE DE LANCIVAL (M.). Son poème sur l'Ascension de M. Charles fut cause d'abord de tout le bruit que fit cet événement, et soutiendra dans la postérité le souvenir de la découverte des globes aérostatiques.

LUCHET (M. le marquis, jadis marquis de LA ROCHE DU MAINE). Soixante

volumes de vers et de prose caractérisent cet illustre écrivain. Rien ne lui a résisté ; poèmes, drames, romans, opéras, chansons, histoires, toute la littérature lui est échue en patrimoine, ou par droit de conquête. Lassé des applaudissements de sa patrie, il a porté sa gloire en Allemagne. On ne conçoit pas, d'un côté, l'ingratitude de M. de Luchet, et de l'autre, l'insouciance des Français. Que de guerres entreprises pour de moindres sujets !

M

MAILHE (M.). Une idylle contenant les propos de Henri IV à son père nourricier, a prouvé que M. Mailhe était homme à tout. On attend la réponse du père nourricier avec la plus vive impatience.

MAILHOL (M.). Un millier de chansons, en volant de bouche en bouche, ont donné des ailes au nom de M. Mailhol.

MAISONFORT (M. le marquis de la) a fait les Adieux de Madame de Tourvel au vicomte de Valmont. Nous n'avons encore trouvé personne qui ne les sût par cœur.

MAISONNEUVE (M.). Ce poète tragique, connu déjà par une foule de quatrains, vient de concevoir un projet magnanime pour la gloire du Théâtre Français. Ayant donné au public la tragédie de Mustapha et Zéangir sous une nouvelle forme, et, voyant que son style plaisait beaucoup, il a porté sa bienveillance sur ce qu'on appelait jusqu'ici les chefs-d'œuvres de la scène, et a voulu nous débarrasser de cette ennuyeuse monotonie. C'est *Alzire* qu'il a d'abord attaquée. En portant son style sur cette pièce, il en a fait *Odmar* et *Zulna*, titre plus harmonieux que celui d'Alzire; et cela lui a si fort réussi, qu'il va nous donner successivement *Phèdre*, *Britannicus*, *Iphigénie* et *Cinna*, sous d'autres titres. Nous ne saurions trop l'encourager dans une si haute entreprise, et nous le prions en notre particulier de vouloir bien aussi jeter du style sur *Athalie*, et de finir par là le rajeunissement du Théâtre Français.

MALECOSTE (M. l'abbé de). Sa longue correspondance avec M. de Saint-Ange est entre les mains de tout le monde.

MALLET DE GENÈVE (M.) Ses épîtres

et ses couplets ont un mélange de vigueur et de grâce, qui fait le charme des Almanachs et le désespoir de tous leurs tributaires.

MANUEL (M.). Muse aimable et facile, qui se prêterait à tout, mais qui aime mieux aller à l'immortalité par les petits sentiers du madrigal et de l'épigramme.

MARANDON (M.). Ce poète néglige un peu l'épopée pour se jeter dans le simple couplet; nous prenons sur nous de l'en avertir.

(37) MARSOLLIER DES VIVETIÈRES (M.). Douze volumes de pièces fugitives et d'opéras comiques attestaient la gloire de ce grand écrivain; il vient d'y ajouter encore par *Nina* la folle, petit opéra qui a eu autant de succès aux Italiens que les *Trois cents Folles* qu'on a jouées sur tous les théâtres de société, en ont eu depuis dans le monde. Nous ne saurions trop exhorter nos jeunes gens à copier ainsi la belle nature; c'est une mine intarissable que ce genre-là; et M. des Vivetières a été bien heureux de s'emparer d'abord de Charenton. L'Envie, pour atténuer son triomphe, a dit que M. des Vivetières avait fait les pa-

roles, M. d'Alayrac la musique, et Madame Dugazon la pièce.

MARIN, fils (M.). Les Chansons de ce jeune poète sont connues en France et dans nos Colonies ; il est même des gens bien instruits qui prétendent que les sultanes n'en chantent pas d'autres dans tous les Harems de l'Asie.

MARIGNIER (M.). C'est, à notre avis, le seul poète qui ait récompensé, par des vers dignes d'éternelle mémoire, M. de Saussure, du pénible voyage sur le Mont-Blanc. On dit même que M. de Saussure n'a point eu à languir après son Quatrain, l'ayant trouvé au bas de la montagne.

MARCHANT et MARCHAND (MM.), deux poètes aussi distincts que distingués : l'un a fait un poème sur Fénélon, et l'autre des couplets ravissants sur un petit chien.

MARIBAROU (M. de). Un impromptu dans l'Almanach des Grâces a causé à M. de Maribarou une aussi grande réputation qu'un gros poème l'aurait pu faire. C'est qu'avec un vrai talent on ne fait rien d'innocent.

MARTINEAU (M.). Les nombreuses éditions de ce poète s'étant épuisées, nous n'avons pu nous procurer sur lui un jugement ; mais nous avons un préjugé ; ce qui vaut mieux peut-être.

MASSON DE MORVILLIER (M.). Quoique ce poète soit peu connu, il n'en a pas moins rempli son devoir, et payé le tribut dans chaque Almanach, depuis longues années. On pourra s'en convaincre en achetant tous les Recueils poétiques, depuis 1770 jusqu'en 1787 ; cette petite biliothèque fera foi de notre fidélité, et des grands talents, ainsi que de l'assiduité de M. de Morvillier.

MAYET et MAYER (MM.). Ces deux écrivains règnent assez paisiblement sur les vers et sur la prose. Vingt volumes de Romans et de Romances ne leur ont pas attiré une seule critique. Il y a eu peut-être d'aussi grands écrivains ; on en trouve peu d'aussi fortunés.

MATHON DE LA COUR (M.), grand orateur et poète fondé à l'Académie de Lyon. M. Mathon fait des discours aux commandants qui arrivent, et des vers aux étrangers qui passent.

MAYEUR DE SAINT-PAUL (M.). Ne se fiant point assez aux rédacteurs ordinaires, et à nous peut-être, cet auteur a fait lui-même le *choix de ses Poésies*. Nous y renvoyons nos lecteurs, fussent-ils de nos ennemis.

MASCLET (M.), de Douai, vient de pleurer en très-beaux vers *la décadence des Lettres*. Son talent donne un furieux démenti à ses larmes.

MENOUX (M.). Un poëme *sur Vénus*, plus beau que le sujet même.

MERARD DE SAINT-JUST (M.). Ses poésies sont toutes en distiques, mais si peu distingués par l'imprimeur, qu'on est sujet à les lire de suite, et à chercher un sens général à tant de vers rangés par paires. Ce livre, très-bien exécuté, se vend *partout, et dans tous les temps*, selon la remarque de l'auteur, qui se compare à Socrate, mettant en vers les fables d'Ésope.

MERO ou MEREAU (M.). On aime à trouver cet écrivain entre Voltaire et Chaulieu dans la petite bibliothèque des poètes fugitifs.

Telle est la malice du cœur humain ; on aime à voir les anciens écrasés par les nouveaux.

MEUDE-MONPAS (M. de). Quoiqu'il ne soit pas sorti de la charade, cet écrivain a su y déployer une philosophie qui ne refroidit jamais sa marche. Nous travaillons nous-mêmes au Recueil des charades de M. le chevalier de Meude-Monpas.

MILCENT (M.). Le Musée de Paris, ce qui signifie le grand Musée, n'oubliera jamais les beaux vers de M. Milcent ; mais il ne se lavera jamais de ne les avoir pas encore donnés au public.

MILLIN DE LA BROSSE (M.). *Bayard mourant, au connétable de Bourbon*. Cette pièce contient de si beaux vers, qu'on a regret que ce fameux rebelle soit si bien traité par Bayard.

MIRAMOND (M.). Le poème *du Bal en Carême*, et six cents petites pièces accompagnent partout M. Miramond. Nous voudrions bien glisser dans ce cortége quelques grains d'encens ; car il ne suffit pas de jouir, il faut être reconnaissant ; c'est se montrer deux fois sensible.

MIDAVAINE (M.). L'Almanach des Grâces atteste son nom, ses travaux et sa gloire.

MISTRINGUE (M. Thomas Minau de la). Orateur, poète et philosophe. Son dernier ouvrage *sur l'impôt*, et le beau poème qu'il prépare sur la *Compagnie des Indes*, ont donné à M. Thomas Minau de la Mistringue une place à part dans la littérature française. Son nom si favorable à l'harmonie sera chanté dans tous les Almanachs et dans tous les siècles.

MOLINE (M.). C'est à l'opéra que la gloire de cet auteur naît et renaît tous les soirs. Ses envieux le comparent à Quinault.

MONGET (M.) a fait des *Hochets moraux, ou Contes pour l'adolescence*. En ne travaillant que pour le plaisir d'un seul âge, M. Monget a fait le bonheur de toute notre vie.

MONTAGNE (M.). C'est le moment des variétés.

MONTENCLOS (M. C. de). Sa traduc-

tion en vers de *la Jérusalem délivrée* est la dominante en ce moment.

MONY-QUITAINE (M.). Le Dieu de la romance. *Voyez* l'Almanach des Grâces, et vérifiez.

MOREL (M.). Ce nom foisonne dans les archives de la renommée. Aix, Avignon, Paris, ont *leur Morel*. Cet article mérite d'être traité à part.

MORANDET (M.) a fait quelques épigrammes qui ont fait honneur à son coeur, par leur extrême douceur.

MOREAU (M.). *Ses discours sur l'histoire de France* ont fait oublier Machiavel, par le style surtout, et par la profondeur. C'est encore un modèle que nous proposons à la jeunesse. M. Moreau ramène tous ceux que Montesquieu, Rousseau et d'Argenson égarent; et ses écrits servent puissamment à nous tenir en garde contre la raison qu'il met en défaut, et contre les charmes de la liberté dont il nous dégoûte.

MORVAN DE KIMPER (M.). Ce respectable nourrisson des Muses entretient nos

Recueils depuis cinquante ans, et ne les laisse point manquer de fugitives.

MORY (M.). *L'Iliade en vers* est un des titres de ce poète. Le Public a partagé la couronne entre lui et M. de Rochefort.

MOTHE (M. de la). Cet auteur a chanté de manière qu'on n'ose plus avouer dans le monde, et même parmi les savants, qu'on ignore un seul des couplets de M. de la Mothe. On les frédonne dans toutes nos académies.

MOURLAN (M.) a chanté les rigueurs *de l'absence ;* et ses chansons, nées d'abord pour exprimer les sentiments et les maux particuliers de ce poète, sont devenues depuis des formules pour tous les amants.

MOUZON (M.), Professeur à Bourges. Son poème *sur le commerce,* est devenu lui-même un grand objet de commerce, par l'énorme consommation qu'on en a faite dans nos Colonies.

MUGNEROT (M.). Muse d'une agilité surprenante ; elle passe une fois l'année sur

tout le clavier de la littérature, avec une rapidité qui effraie l'imagination.

MUS (M.). Tout le monde a retenu sa petite pièce de vers *à la pendule de sa Mie.* Il n'y a qu'un poète qui puisse forcer l'univers à s'occuper d'un si petit objet.

Nous terminions ces articles, quand les différents théâtres de la capitale, instruits du but moral de nos travaux, ont daigné nous envoyer les noms suivants. Les théâtres ont leurs catacombes, ainsi que les journaux; on peut en exhumer une foule d'écrivains pleins de vie et de talents. Voici les noms que nous avons reçus; les uns couronnés de lauriers, et suivis du poignard de Melpomène; les autres accompagnés du masque de Thalie, ou d'une simple marotte; quelques-uns enfin légèrement ornés de guirlandes de roses.

MAILLÉ DE LA MAILLE (M.). C'est l'ange conservateur de la tragi-comédie, genre qui dépérit visiblement de jour en jour.

MARCET DE MÉZIÈRES. Ses comédies sont toujours égayées de vaudevilles et de

rondeaux ; c'est un moyen que nous recommandons beaucoup à ceux qui veulent se passer des situations comiques.

MARÉCHAL (M.), si recherché pour le drame lyrique. On lui doit aussi un opéra Italiens.

MARTIN (M.) a donné, par sa comédie de *la vérité renaissante*, de trop grandes espérances au théâtre français. Peu d'auteurs à la vérité se rendent coupables de ce crime-là ; mais M. Martin n'en doit pas moins vingt chefs-d'œuvres aux Français. On pourrait peut-être faire un arrangement et s'abonner avec M. Martin à tant de chefs-d'œuvres par an ; ce que nous laissons à la prudence des comédiens.

MENTELLE (M,) n'a pu échapper à la gloire, quoiqu'on ne puisse lui objecter qu'une moitié de comédie, *l'amour libérateur*. C'est que M. Mentelle n'a pas su dissimuler son génie, et que nous ne pouvons le favoriser dans son goût pour l'obscurité ; irons-nous en effet enfouir un nom imprimé ?

MÉRICOUR (M. le Fuel de). Six tragédies et huit ou neuf comédies donnent une base

solide au nom, surnom et renom de M. le Fuel de Méricourt.

MERVILLE (M.). Si on ne doit que la moitié d'une petite pièce à cet écrivain, il n'en obtiendra pas moins une couronne entière. Il faut que nos lecteurs observent qu'il y a des talents qui ne peuvent croître, comme certaines plantes, qu'en s'appuyant l'un sur l'autre; et d'ailleurs le public aurait-il bonne grâce de contester quelques faibles portions de gloire aux talents accouplés, lui qui doit tous ses plaisirs à ces sortes de mariages? MM. Piis et Barré n'ont-ils pas, comme Castor et Pollux, uni leurs efforts et leur génie pour le bien commun? Et si on a la douleur de les voir ainsi briller séparément, c'est qu'il est décidé qu'en amitié la fable l'emporterait toujours sur l'histoire.

MONNIER (M.), si persécuté pour sa comédie du *Mariage clandestin*.

MONTAGNAC.

MONTIGNAC.

MONTIGNY (MM. de). Nous avons trouvé ces trois noms sous un tas de couronnes

entrelacées. Nous n'osons les séparer, quoique ces trois grands comiques aient des différences très-sensibles, quand on veut méditer sur eux.

MINET (M.). Associé à M. Parvi, M. Minet donna *le Génie de la France*, comédie en un acte, en prose. C'est une des grandes époques de notre théâtre.

MISSE (M.), ayant mis l'*Excès de délicatesse*, comédie en prose, au théâtre Italien, cet auteur a mis ensuite un excès de modestie dans sa conduite, et a paru deconcerté quand la gloire est venue le trouver. Quand on craint si fort la renommée, il ne faut pas s'y exposer! c'est ce que nous avons déjà observé à nos lecteurs.

MORAMBERT (M.), un des plus féconds écrivains du théâtre Italien. Il s'est uni tour-à-tour à M. Sticotti, et à M. de la Grange, pour les différents chefs-d'œuvres qu'il a jugé à propos de nous donner.

MOUSTOU (M.). *Sa Bohémienne* est un petit opéra comique à la vérité; mais la gloire de M. Moustou n'en est pas moins grande,

quand on considère que cette pièce se soutient à côté des chefs-d'œuvres de MM. Piis, Sédaine et Barré.

MOUHY (M. le Chevalier de). l'Histoire des théâtres, beaucoup de pièces en vers et en prose, et quarante volumes de romans, donnent à cet écrivain un des cortèges les plus imposants de toute notre nomenclature. Nous lui devons la plupart des jugements portés sur les auteurs dramatiques vivants. Ce beau génie semble avoir deviné nos intentions, en insistant sur Corneille, Molière et Racine, beaucoup moins que sur MM. Mercier et Durosoy, et en louant tout le monde. C'est aussi la marche de M. d'Acquin de Château-Lion; et cette méthode est en effet le seul moyen que la prudence nous ait indiqué pour éteindre ces rivalités et ces disputes odieuses qui déshonorent la littérature française, et qui changent en vils gladiateurs les véritables maîtres du public. L'empereur Commode eut la folle bassesse d'amuser un peuple qu'il devait gouverner. Mais nous croyons, nous osons du moins nous flatter que ces courtes notices mettront fin à ce scandale. Quand une fois il sera bien décidé que tout homme qui signe un quatrain, ou qui

est admis dans un Recueil, est un grand homme, et que nous n'avons en ce moment que des grands hommes dans la république des lettres, il faudra bien que nous ayons la paix. On égale les prétentions en égalant les puissances ; l'équilibre parfait sera le fruit de cette politique. Enfin nous qui parlons, nous sommes aussi des grands hommes ; et si jamais, par une fausse modestie, nous venions à dire le contraire, nous prions le public de nous confondre, en nous opposant à nous-mêmes, et en nous faisant rentrer dans notre Almanach.

N

NAIGEON (M.), extrêmement connu par *ses Chinois*, joués aux Italiens. Cette petite pièce a mis la Chine à la mode, et M. Naigeon peut se flatter d'avoir fait une des mille révolutions que subit la nation française dans le courant d'une année.

NAU (M.). Cet écrivain a travaillé pour les théâtres de société, et s'est beaucoup illustré; mais ce qui a surtout fait sa gloire, c'est le Recueil des fables de La Fontaine, mises en vaudeville. Une idée neuve est une bonne fortune,

et M. Nau l'a eue. On s'était déjà lassé de lire La Fontaine ; on ne se lassera jamais de le chanter. Mais, si on ne lisait plus La Fontaine, on le louait toujours ; car on aime à louer les morts ; les frais de l'envie sont faits depuis longtemps avec eux. Eh bien ! nous apprenons à tout lecteur que celui qui chante une fable en vaudeville, et qui croit d'admirer La Fontaine, n'admire en effet que M. Nau ; La Fontaine n'y est plus.

NIVET DESBRIÈRES (M.). Ses *Nouvelles Fables* ont été mal à propos confondues avec celles de La Fontaine par un sot éditeur. M. Nivet les avait fait imprimer à côté de celles de l'ancien fabuliste, pour être comparées, et non pour être confondues.

NOGENT (M.). Ses poésies fugitives, si connues à Avalon en Bourgogne, commencent à s'établir dans tous nos Recueils. Un remercîment en vers à M. le marquis de X..... a été pour M. Nogent la pièce de réception.

NOTARIS (M.), un des plus beaux talents qui aient brillé sur le Parnasse français. Il avait commencé à traduire Virgile, et l'avait pris du côté des Eclogues. Mais tous les cél-

léges, considérant qu'une si belle traduction pouvait remplacer l'original et faire oublier le texte, ont prié unanimement M. Notaris de se modérer, et de se borner au talent du traducteur des Géorgiques: on aime les traductions qui permettent de relire le texte. Nous doutons fort que M. Notaris se rende au vœu des colléges, et qu'il se réforme : le talent est inexorable.

NOEL DE LA MORINIERE (M.) a traduit quinze vers de Cowley, qui ont forcé toute la France à lire ce poète anglais. On sent clairement aujourd'hui que le sort de Cowley en France dépend absolument de M. Noël de la Morinière.

NOUGARET (M. Pierre de). Son *Vidangeur sensible* a été comparé plus d'une fois à *la Brouette du Vinaigrier*. Voilà la vraie et la belle nature; c'est là qu'il faut la chercher. Ces deux pièces donneront à la postérité une idée plus juste de l'espèce humaine, que les prétendus chefs-d'œuvres de Racine et de Molière.

O

OBREMÈS (M. d'), auteur d'une traduction en vers de l'Iliade. Ce sage écrivain, fatigué des cent traductions en prose ou en vers que nous avons d'Homère, a jeté tant de variété dans la sienne, qu'il n'y est presque pas question d'Ilion, d'Achille et d'Hector. C'est un nouveau poème sous la modeste apparence d'une traduction.

ODEZÈNE (M. l'abbé). *Voyez* cette nouvelle Muse dans l'Almanach des Grâces. Quoiqu'il n'y fasse qu'une courte apparition, on sent que M. l'abbé Odezène est fait pour y régner un jour. Sa petite pièce a je ne sais quel air de fécondité qui nous a ravis.

OFFREVILLE (M. d') Nous craignons que ce ne soit le même que M. d'Offreville dont nous avons déjà parlé ; mais nous préférons le risque de nous répéter au malheur d'omettre. Voici un vers de cet aimable poète sur les approches de l'hyver.

Nos bouquets sont flétris ; ils ne sont plus charmants.

Et plus loin, il dit, avec une mollesse et un abandon plein d'art et de goût :

> Mon esprit s'occupait à compter les plaisirs,
> Que l'avantage d'être belle,
> Te donne, charmante mortelle.

ORVILLE (M. Malherbe d'). Nous ne connaissons qu'un roman de cet écrivain ; c'est un peu sa faute ; nous sommes forcés de faire revenir de St. Domingue une foule de romans qu'on ne trouve plus en Europe.

OUDOUCET (M.). Les Étrennes Lyriques sont enrichies d'une petite chanson de M. Oudoucet, qui mérite qu'on s'en occupe sérieusement. Nous ne croyons pas que cette chanson ait pu être saisie du commun des lecteurs dans le courant du mois de janvier ; mais son effet se fera sentir à la vingtième lecture, ce qui peut bien nous jeter au mois de mars. Si à cette époque la chanson de M. Oudoucet, intitulée, *ma bonne Histoire*, ne fait pas la plus vive explosion, nous avouerons notre sottise ou celle de nos lecteurs. Dans tous les cas, la gloire de M. Oudoucet ne court pas le moindre risque.

P

PALMEZEAUX (M. le chevalier de Cubière de), le plus pur, le plus riche et le plus brillant modèle que nous puissions proposer à la jeunesse : ses soixante volumes de vers et de prose forment aujourd'hui une collection qui ne laisse plus d'excuse au jeune écrivain qui ne demande que des exemples. L'extrême activité de M. le chevalier de Cubière, et son admirable régularité dans les Almanachs, devraient faire rougir plus d'un homme de lettres. Nous avons en ce moment onze Recueils de vers sous les yeux, auxquels tout manquerait plutôt que M. le chevalier de Cubière ; et ce n'est pas un seul morceau à chacun qu'il distribue mesquinement ; ce sont des douzaines de pièces à la fois, jetées avec magnificence dans les Almanachs riches ou pauvres, sans distinction. Il en est de ces Recueils indigents pour qui M. le chevalier de Cubière est une vraie providence. Parmi les quatre-vingts pièces qu'il nous a données en ce mois de janvier, sans préjudicier en rien à la collection de ses œuvres qui va toujours, on a distingué un *Dia-*

logue entre les fauteuils de l'Académie. Le premier fauteuil prend la parole, et dit.

De l'impromptu le Dieu troublant ma fantaisie,
De raisonner en vers me souffle le desir ;
Raisonner en vers ! quel plaisir !
Cédons à la fureur dont ma bourse est saisie, etc.

Le second fauteuil répond :

Mes coussins sont enflammés, etc.
Le feu jaillit de mes cloux menaçants, etc.

On ne fait pas ces vers-là *sans son Tapissier*. *Voyez* Etrennes de Mnémosyne.

PAIN DE LA LORIE (M.).

PANIS (M.). Ces deux noms, dont l'un pourrait servir de traduction à l'autre, sont également fameux ; ce qui est évidemment injuste, car M. Pain n'a fait qu'un vaudeville ; et M. Panis en est à son millième. Les réputations ont leurs mystères, et nous défions la géométrie de résoudre le problème *Pain et Panis*.

PARISEAU (M.). Après avoir triomphé de tous les boulevards, cet écrivain a fait une tournée aux Français, et leur a jeté, en passant, un petit chef-d'œuvre qui a fait grand tort *aux Femmes savantes* de Molière.

PARIS DE L'ORATOIRE (le père) lança une ode avec le premier ballon du Champ-de-Mars, dont on n'eut des nouvelles que le lendemain ; elle était tombée avec le ballon près Gonesse. Cette ode fit le bonheur du curé et des habitants, qui sans elle n'auraient peut-être pas fait attention au globe aérostatique, d'autant que c'était le premier qui leur passait sous les yeux : mais il connaissait beaucoup les odes du P. Paris de l'Oratoire.

PARMENTIER (M.). Martial doit à ce poète la traduction d'une de ses épigrammes. On dit que M. Parmentier s'est engagé avec Martial à en traduire une tous les ans. Par calcul bien simple, cette traduction doit aller à la postérité la plus reculée.

PASCALIS (M. le chevalier de). Les Métamorphoses d'Ovide ont reçu la vie des mains de cet auteur : *Actéon* l'a d'abord frappé, et a subi la traduction la plus prompte et la plus heureuse. M. de Pascalis se rencontrera bientôt avec M. de Saint-Ange, au pied de l'arbre de Daphné : c'est là que la gloire leur a donné rendez-vous.

PASTELOT (M.) vient d'entreprendre les quatre Saisons ; l'hiver a déjà passé par ses mains, et en est sorti brûlant de verve et d'expression : il n'y a d'autre magicien dans la nature que le poète.

PASTORET (M. de). Cet écrivain en a tant fait en vers et en prose, qu'il lui est arrivé quelquefois de se méprendre et de gâter sa manière : aussi n'est-ce qu'à grand-peine que nous lui avons accordé cet article.

PATRAS ou PATRAT (M.), un des plus féconds dramatistes que nous ayons. Ses rapides excursions sur tous les théâtres ont presque lassé la Renommée, et cet auteur a besoin de s'arrêter un peu, s'il veut que la Gloire l'atteigne.

PELLETIER (M.) a mis le Télémaque en vers. C'est l'hommage le plus délicat qu'on ait encore rendu à la prose de Fénélon : on est fâché que l'offrande n'ait pas été mise près de l'autel, c'est-à-dire, qu'on n'ait point imprimé M. Pelletier à côté de Fénélon.

PERREAU (M.). Ses œuvres sont déposées aux Français. Un drame en cinq actes, en

prose, est la pièce la plus importante de ce dépôt, dont le public va bientôt demander compte aux comédiens.

PERROT (M.), maître, poète et tailleur à Paris : il donne dans la tragédie, et voici deux vers de lui très-connus et très-pathétiques.

Hélas, hélas, hélas et quatre fois hélas !
Il lui coupa le cou d'un coup de coutelas.

M. Perrot fait aussi l'épître et la fugitive : peu d'auteurs ont pris de si justes mesures en parlant des hommes et des animaux ; témoins les vers suivans.

. . . . . Mais, tandis qu'on le leurre,
Le chat passe emportant une livre de beurre :
Brusquement on se lève, on court après le chat,
Qui, tout saisi d'effroi, se sauve et casse un plat.

PEREZ-D'UXO (M.). Cet écrivain entremêle beaucoup *de moralités* dans ses pièces fugitives. A chaque vers, à chaque hémistiche dans M. Perez-d'Uxo, il se fait un mariage de la philosophie et de la poésie. Ce grand secret, si rare et si difficile, n'est qu'un jeu pour M. Perez-d'Uxo.

PERRIER (M.). Nous avons de ce poète huit ou neuf *vers à un ami*, qui intriguèrent tous les connaisseurs, lors de leur apparition. On voulait absolument savoir à qui s'adressait ce brevet d'immortalité ; et quoique le temps ait un peu calmé les esprits à ce sujet, il nous arrive encore de rencontrer des personnes de la plus haute considération, qui nous en parlent, et qui seraient bien aises d'avoir des informations certaines là dessus. Nous ne pouvons les satisfaire, et nous ne concevons pas le barbare plaisir que M. Perrier goûte à tourmenter ainsi l'univers entier.

PIERRY (M.). Ce nom est responsable d'une petite fable que nous avons trouvée dans un des cantons les plus détournés de la littérature. C'est un vrai bijou que nous réservons pour *l'édition des chefs-d'œuvres inconnus* ; ouvrage en quarante volumes *in folio*, auquel nous travaillons jour et nuit.

(38) PIEYRE (M.). Après dix ans d'assiduités dans tous nos Almenachs, M. Pieyre vient de nous faire une infidélité qui a valu un drame sublime aux Français. Tous les pères qui ont

à se plaindre de leurs enfants, y ont applaudi avec transport, c'est-à-dire, qu'il y a eu pour lui tous les ménages, dans une ville où l'on se marie d'assez bonne heure pour que les pères soient toujours trop jeunes et les enfants trop vieux. La versification de M. Pieyre est un modèle que nous proposons hardiment à nos élèves.

PIDOU (M.). Les écrivains les plus sûrs de leur force sont ceux qui, s'étudiant sans cesse, ne se laissent pas étourdir du bruit de leur réputation. Tel est M. Pidou qui n'a pas quitté le quatrain, au milieu des acclamations de ses amis, qui l'invitaient positivement à l'épopée.

PILHES (M. DE), un des plus laborieux commerçants de poésie qui existe dans l'empire littéraire. Il a transporté de la Grèce une foule de petites pièces, et les a jetées dans la circulation, où elles ne restent pas long-temps, à cause de l'avidité des amateurs. Les petits vers de M. de Pilhes seront un jour d'une horrible cherté : il est affreux qu'on spécule ainsi sur la poésie.

(39) PIIS (M. Antoine-Pierre-Auguste de), se-

crétaire ordinaire de Mgr. comte d'Artois, etc. Ce jeune poète, tantôt avec M. Desprez, tantôt avec M. Resnier, tantôt avec M. Barré, tantôt avec son talent, tantôt seul, a conçu, corrigé ou enfanté près de mille pièces de théâtre. Son poème *sur l'harmonie des mots et des lettres*, a mis le sceau à sa réputation. C'est là qu'on a vu le Q *traînant sa queue et querelant tout bas*, *etc.* M. de Piis est le premier poète qui ait songé à donner un état fixe aux vingt-quatre lettres de l'alphabet.

(40) PHILIPPON DE LA MADELAINE (M.). Ses poésies excellent et foisonnent partout, et sollicitent un Recueil depuis long-temps : ce lot écherra à quelque libraire avide ; mais il faudrait du moins que quelque homme de lettres y présidât, et que l'auteur le désignât lui-même. Car, si les vers et le nom de M. Philippon de la Madelaine sont partout, sa personne n'est qu'en province ; et il n'y a pas ici de jeune poète qui ne fût tenté de glisser ses pièces dans le Recueil de M. de la Madelaine, si on n'y prend garde. Voltaire était exposé à ces petites supercheries, qui mettaient en défaut ses plus zélés admirateurs : il est vrai que M. Philippon de la Madelaine

a une manière et un cachet qui rendraient la fraude plus difficile. Mais enfin on ne pourra nous reprocher de n'avoir point averti, si ce malheur arrive jamais, comme il y a tout à craindre.

PITRA (M.), profond penseur et poète léger, et selon les temps, penseur léger et profond poète, que la politique vient d'enlever aux Muses. Cette perte est surtout sensible à l'opéra, où l'on ne cesse plus de chanter et de danser, pour s'étourdir sur ce malheur. On pourrait, si M. Gardel voulait, exprimer dans un ballet noble et touchant la désertion de M. Pitra: il n'est rien que la danse ne puisse rendre, une fois qu'on en est convenu.

PLEINCHÊNE (M.). Les Italiens et les Théâtres de société ont retenu jusqu'ici M. Pleinchêne; mais on dit que les autres théâtres ayant fait de vives représentations à ce sujet, ce poète sera forcé de partager ses faveurs entre eux. Nous pourrions aussi le réclamer pour nos Recueils, si nous voulions.

PLANCHET (M.). On dit que cet écrivain est extrêmement connu de quelques personnes,

pour un petit *conte Indien* que nous n'avons jamais pu nous procurer.

PLEUCHET (M.). Son bel ouvrage sur *la prostitution* a causé d'étranges mouvements à Paris ; l'auteur y propose des moyens qui ne tendent à rien moins qu'à opérer une révolution, et à donner de nouvelles formes à un sujet qui paraissait tout à fait usé.

PLOUVIÉ (M.). Nous lui devons un *Temple de l'Amour*, en vers. Il est peu d'ouvrages mieux construits ; les détails d'architecture où le poète s'engage, feraient croire qu'il n'a jamais perdu de vue qu'Apollon avait été maçon. C'est à quoi Boileau ne songeait pas assez, quand il disait à Perrault :

Soyez plutôt maçon si c'est votre talent.

POULHARIER (M.). C'est l'auteur fort estimé d'une comédie. Cette notice ne paraît rien, et quelques personnes demanderont peut-être une explication : mais seront-elles plus heureuses ou plus avancées, quand nous leur dirons que cette comédie est intitulée, *le Taciturne*.

POULAIN DE FLINS, ET POULAIN DE NOGENT (MM.). La gloire, pour qui les hommes se divisent si souvent, unit ces deux poètes d'un lien si durable, que jamais ni la prose ni les vers, ni les journaux et les Recueils n'en pourront affaiblir l'étreinte. Qu'on nous cite beaucoup d'attachements qui résistent à de telles épreuves !

PONS DE VERDUN (M.). Nous dirons peu de choses de cet Hercule littéraire. On sait qu'il n'a point craint de signer environ dix mille épigrammes ou contes en vers, et de les expédier pour tous les Almanachs et tous les journaux où ce jeune poète a formé, par leur moyen, des établissements très-considérables. M. Pons de Verdun s'est quelquefois écarté des modeles.

PONÇOL (M. l'abbé) n'a traduit qu'une seule épigramme de Sannazar, et s'est attiré tout à coup une gloire égale, dit-on, à celle de M. Pons de Verdun. Nous ne pouvons nous accoutumer à ces sortes d'injustices.

PORQUET (M. l'abbé). *Ses réflexions en vers*, pleines d'une mélancolie et d'une sen-

sibilité exquises, sont pourtant dangereuses à certains tempéraments. Il faut avoir la main légère, et consulter les temps, les lieux et les personnes pour administrer ces sortes d'ouvrages.

PORRO (M.) a *rompu un lacet*, en vers remplis de grâce. Cette pièce, qui n'a pas vingt ou trente vers, est un petit poème, à le bien prendre : et ce sont ces petits poèmes bien inconnus et bien signés de leur auteur, que nous aimons à la folie : c'cst là que nous triomphons. Quel plaisir en effet d'arracher une victime à l'oubli, à ce tyran vorace et muet, qui fuit la gloire de près, pour dévorer ses amants à ses yeux, et qui, toujours vainqueur, ne daigne jamais chanter ses victoires !

PRÉVOT DE SAINT-LUCIEN (M.) Ses pièces imprimées et non représentées, n'en ont eu que plus de réputation. Cette marche, qui a tant réussi à M. de Saint-Lucien, perdrait peut-être M. Maisonneuve.

PORTELANCE (M.). Cet écrivain, ne s'étant guères séparé de M. Patu, s'est vu

obligé de partager avec lui une gloire dont il est si doux de jouir seul. Mais cette loyauté dans les entreprises et les associations littéraires, est une autre source de gloire.

POTHIER DE BIÈLE (M.), poète entreprenant et le plus rapide peut-être de tous les conquérants en littérature. Ses états s'étendent depuis les étrennes d'Apollon jusqu'à l'Almanach des Muses, et de l'Almanach des Grâces jusqu'aux Etrennes lyriques. M. Pothier de Bièle ne se perd point dans ses vastes domaines, et l'ordre y est à côté de l'abondance.

PRIGNOT (M.), de Troies. Quelques couplets jetés comme au hasard, ont fait d'abord un tour immense dans le monde, et leur auteur les regardait comme perdus, lorsqu'ils sont tout à coup rentrés dans Troies, chargés de lauriers. C'est la colombe échappée de l'Arche de Noé, et qui rapporte le rameau verd.

PRUNEAU (M.) a fait une petite pièce aux Français, et s'est tenu coi. On dit que sa paresse, mêlée de modestie, s'est avisée d'un stratagème singulier. M. Pruneau a juré qu'il

ne ferait une seconde pièce que lorsqu'on aurait oublié la première.

Q

QUÉTANT (M.). C'est peut-être le même que M. Guyétand. Nous marchons dans des obscurités et des équivoques sans fin, en parcourant la pénible route où nous nous sommes engagés. M. Quétant paraît quelquefois aux Italiens, appuyé sur M. Anseaume.

R

(41) RADET (M.). Les couronnes pleuvent et s'entassent de jour en jour sur cette tête, et cet article est un rayon de plus que nous ajoutons à sa gloire. C'est aux Italiens que M. Radet brille plus volontiers; mais nos Almanachs chantants en ont quelquefois des éclairs.

RAUQUIL-LIEUTAUD (M.). Cet écrivain a reçu du ciel un talent fort honnête, et en a fait un usage plus honnête encore. Ses *Moralités* en vers édifient des journaux entiers : quelquefois, il est vrai, M. Rauquil-

Lieutaud se permet des impromptus d'une tournure un peu gaie, et sentant le monde plus que ses moralités ; mais on sait qu'un impromptu ne dépend point de vous. Les casuistes les ont rangés parmi *les premiers mouvements*.

RATÉ (M.). *Chansons*, *Chansons* : tel est l'aimable cri de M. Raté. On le trouve, on le chante partout : il n'est point de Journal, de Recueil et d'Almanach où la gloire ne viène écrire elle-même ce nom-là. Sa manière est tellement à lui, qu'on nomme ses couplets, *les Ratés*, comme on appèle *les Augustins*, tous les petits contes de M. Auguste de Piis.

RAYECKI (M. le comte), poète étranger, mais si bien naturalisé dans nos journaux, qu'il ne peut plus être distingué de nos jeunes poètes français que par sa signature.

RAYMOND (M.). Des Romances, des pièces aux Baujolais, quelques centaines de pièces fugitives, et voilà tout. M. Raymond n'en est pas moins estimé, quoiqu'il ait si peu travaillé.

REGNAUT DE BEAUCARON (M.). Il y a des savants qui prétendent que c'est le même

que M. Regnaut de Chaource. Comme il y a déjà quelques volumes de dissertations à ce sujet, nous espérons qu'un jour ou l'autre nos doutes seront éclaircis, et nous serons en état d'en parler dignement, soit qu'il y ait deux noms sur une tête, ou deux têtes cachées sous un nom. M. Simon, de Troies, avec qui M. Regnaut de Beaucaron est en correspondance, nous a promis des lumières.

RENOUT (M.). Ses tragédies et ses comédies se jouent avec fureur aux Français; mais elles ne soutiènent pas aussi heureusement l'examen froid et sévère du cabinet. Cela vient de ce que M. Renout s'est trop livré à cette manière expéditive qui a perdu Corneille et Voltaire : il est vrai que M. Renout produit plus d'effet au théâtre que Racine, lequel, de son côté, l'emporte un peu sur lui à la lecture.

RELLY (M.). Son *Heureux Divorce*, en deux actes et en prose, est une de ces pièces qui ne pouvait se mettre en vers, comme l'observe très-judicieusement M. Mercier.

RESSÉGUIER (M. le bailli de). Son poème de *l'Ile de Rhodes* commence à fixer les re-

gards de l'Europe, et donne de furieuses inquiétudes aux Turcs. Mais la Russie le favorise puissamment, parce que ce beau poème, qui ne vise à rien moins qu'à la reprise de l'île de Rhodes, ferait une diversion très-heureuse dans la guerre présente. C'est dans les Musées de Toulouse que M. de Rességuier a monté son artillerie poétique.

REYNIE (M. l'abbé de la). On dit que cet abbé est une des plus belles imaginations du royaume, et nous le croyons. Mais pourquoi ne s'occupe-t-il qu'à faire des *Épitaphes pour ses voisines ?* C'est un talent qui ne demande que plaie et bosse, et qui pourrait rendre M. l'abbé odieux, s'il n'y prenait garde.

RICHER (M.). Quelque rigueur que nous ayons mise dans les perquisitions qu'on a faites sur M. Richer, on n'a pu obtenir encore que des espérances. Mais qu'importe ? le nom de ce poète, quoi qu'il ait fait, ira à la postérité, comme le nom d'Orphée, de Musée et de tant d'autres, dont il ne reste plus en effet que le nom.

RIOUFFE (M.), un des poètes brunswickois. Nous avons ouï dire que M. Riouffe avait

glissé un huitain parmi la foule des odes et des poèmes qui se jetaient sur la tombe du prince Léopold. Cet hommage pur et sans faste fut pourtant apperçu, et M. Riouffe ne doute plus aujourd'hui de l'effet de son huitain.

RIVAROL (M. le comte de). Cet écrivain n'eût jamais brillé dans notre Almanach, et le jour de l'immortalité ne se fût jamais levé pour lui, si M. le marquis de Ximenès n'eut bien voulu, pour le tirer de son obscurité, l'aider puissamment d'une inscription en vers, destinée à parer le buste du roi. Voici quelques-uns de ces vers adressés au peintre, et qui terminent la pièce :

. . . . Tu peins un jeune Roi,
De qui la gloire *sans seconde*
Est d'avoir en tous lieux fait respecter sa loi,
Sans coûter une larme au monde.

Cette petite inscription fit un bruit incroyable ; le journal de Paris s'en chargea, et c'est là que M. le marquis de Ximenès en donna l'investiture à M. de Rivarol, dont le nom, depuis cette époque, figure assez bien dans toute la littérature, qu'on dit légère. Les Étrennes d'Apollon, l'ayant enregistrée dans la même année, achevèrent de donner à M. de Rivarol

une gloire irrémédiable. Notre notice redressera sans doute le plagiat et l'erreur ; et quoique ceci ne soit pas un vol, mais un don, il n'en restera pas moins que la délicatesse de l'un devait s'opposer à la générosité de l'autre. Mais quoi ! la gloire est si douce ! on en veut à tout prix, et quel homme ne se laisserait pas violer pour elle ! On ne connaît sous le nom de M. de Rivarol que cette inscription.

ROBIN (M. l'abbé), poète, orateur, historien. Il n'a pas fallu à M. Robin un théâtre moindre que les deux mondes. Les recherches que nous avons faites en Amérique sur cet écrivain, n'ont pas été moins heureuses que les informations d'Europe. Son nom, ses voyages, ses Vers et ses Sermons se sont trouvés partout.

ROBERGHER DE VAUSSENVILLE (M. le). Ce moderne Leibnitz, ayant trouvé la quadrature du cercle, ne put jamais en faire convenir l'Académie des Sciences. Fatigué de combattre *une hydre d'incrédules*, M. de Vaussenville écrivit au pape Ganganelli, afin que ce pontife, assuré de sa découverte, en fît un article de foi. Le pape fut si étonné, qu'il

mourut pour se tirer d'affaire. Alors M. de Vaussenville intenta un procès à M. d'Alembert qui eut encore l'habileté de mourir. Enfin, M. le Robergher de Vaussenville a pris le parti de se plaindre en vers et en prose de son infortune et de l'injustice des hommes; ressource ordinaire, mais infaillible, du génie méconnu ou persécuté.

ROCHE (M.). Ses couplets sont un peu sérieux; c'est, comme l'a dit un journaliste, qu'*ils sont notés de philosophie*. Si M. Roche voulait un peu égayer sa raison de toutes les folies du siècle, il ferait de nous ce qu'il voudrait.

(42) ROCHEFORT (M. de). Son Iliade et son Odyssée ne sont point d'Homère, comme l'ont publié les ennemis de M. de Rochefort: ce sont deux poèmes à lui, véritables enfants de son imagination, nourris de ses pensées, habillés de son style: que faut-il de plus pour être père? Homère, qui n'a prêté que son nom, n'a été que le parrain.

ROCHON DE CHABANNE (M.), un des chefs de la littérature moderne, mais qui s'est quelquefois écarté des modèles.

ROMANS ou ROMAN (M.). Quinze ou seize volumes de pièces fugitives ont fixé le nom de M. Romans et notre attention. Ce poète a fait de tout, afin de laisser le public sans excuse, et ses malveillants sans refuge.

RONSIN (M.). Ses Madrigaux frisent un peu l'Épigramme, et ses Epigrammes sont un peu trop douces : ne serait-ce pas la faute de l'imprimeur qui aura mal posé les titres ?

ROSIÈRES (M. le comte de). Des Nouvelles en prose qu'on a long-temps crues de Bocace, et une foule de petits vers qui ont une physionomie toute particulière, et qu'on n'oserait attribuer à personne, forment pour M. de Rosières un mélange de gloire, de rayons nuancés, et une couronne qui ne peut aller qu'à lui seul.

ROUHIER DESCHAMPS (M.), Muse provinciale qui envoie billets sur billets, et lettres sur lettres à Paris. Le goût accepte tous ses effets, et la gloire les escompte.

ROUDIER (M.). On ne peut rien affirmer de bien certain sur cet auteur. Il est dur d'être

réduit à ces obscurités avec des contemporains. Que sera-ce de tous ces noms-là dans quelques siècles?

ROUSSEAU (MM.). Les Jean-Baptiste et les Jean-Jacques ont assez occupé la renommée : il est temps qu'ils cèdent la place à nos Rousseau du jour, d'autant que les premiers faisaient assez mal l'acrostiche, et que ceux-ci le font très-bien; et font encore sur le marché, tout ce qu'ont fait les autres, Odes, Épigrammes, Romans, Discours, Pastorales, etc. Aussi craignent-ils plus la prévention que le parallèle. En tout, il est malheureux de trouver la place prise. Heureux les aînés!

ROUX DE LA PINARDIÈRE (M.). Sa pacotille est en chansons, et son nom vole de bouche en bouche, *conduit par le chant*, comme disait Boileau qui a toujours envié la gloire des chansonniers, et qui savait bien qu'en fait de célébrité et de vogue, tout pâlit devant un couplet. Observez pourtant que Virgile est aussi connu que l'Énéide, et que le couplet est toujours plus connu que son auteur. On ne peut tout avoir.

(43) ROYOU (MM. l'abbé et l'avocat.). Le

premier donne des lois à Paris, et le second des modèles à la Bretagne : le premier a mis M. le comte de Buffon en poudre, et le second l'a mis en vers. Qui des deux a fait le plus de bien à la littérature, ou plus de mal à M. de Buffon ? Ce problème vaut bien qu'on le propose.

RUTLIDGE (M. le chevalier de), auteur des *Bourgeois du jour*, aux Italiens. On ne fait quelquefois pas assez d'attention à ces petits drames ; on les laisse aller sans soupçon, et ils vont se placer au premier rang, au moment où on s'y attendait le moins. L'envie avec tous ses scandales, ne peut les en dénicher, et c'est ce qui est arrivé à la pièce de M. de Rutlidge.

RUBEL ou REBEL (M. DE) a fait en 1782 une rude Épigramme contre les poètes lyriques, et cette Épigramme, dont la pointe fut *trempée dans le Styx*, tua en effet toute la génération lyrique; la moisson même des Odes de l'année sécha sur pied ; et on a observé depuis cette funeste Épigramme que le genre lyrique dépérissait totalement. Il y a des circonstances où il faudrait lier les mains au talent. M. de Rubel est bien coupable.

S

SABATIER DE CAVAILLON (M.). Ce nom serait bien vieux dans la fugitive, si les Grâces pouvaient vieillir : trente ans d'exercices poétiques, et plus de trente volumes n'ont pas su faner ou épuiser cette Muse provinciale. Rien n'égale sa fécondité, si ce n'est sa vigilance : le moindre événement dans la province qu'habite ce poète, est aussitôt affecté d'un Quatrain ; et ses Madrigaux et même ses Chansons seront un jour les plus sûrs matériaux de l'histoire.

SAINSON (M.). Une Scène lyrique est le seul ouvrage connu de ce poète ; mais les yeux exercés ont vu dans cet opuscule plus d'un opéra, et même plus d'un poëme. Si M. Sainson développait tout à coup sa Scène lyrique, les esprits superficiels et inattentifs seraient bien étonnés, et les critiques ne sauraient où donner de la tête.

(44) SAINT-ANGE (M. de). Tout glorieux que puisse être ce poète, du quatrain suivant :

Rival d'Ovide et saint ! quel assemblage étrange ?
A l'heureux traducteur d'un tendre original

Le nom de *Saint* paraît convenir assez mal;
Mais ses vers ont prouvé qu'il a l'esprit d'un *ange*.

Par M. Georgelin. *Voyez* sa notice.

Tout fier donc que M. de Saint-Ange puisse être de ce quatrain, nous l'aurions exclus de ce Recueil, si ses pièces fugitives ne nous eussent raccommodés avec lui, et n'avaient forcé notre sévérité à lui pardonner quelques morceaux de ses Métamorphoses, dans lesquels Ovide semble avoir gâté son ton et son allure naturelle, en lui faisant doubler le pas et hausser la voix. Au fond, il n'y a de coupable qu'Ovide; mais M. de Saint-Ange l'est pour la forme.

SAINT-AUBIN (M. DE). La Foire et les Boulevards captivent cette Muse, et lui laissent ignorer ses forces et les besoins des autres Théâtres.

SAINT-JEAN (M. de). Ce poëte n'a pu souffrir qu'on brodât une veste sous ses yeux, sans y ajouter quelques fleurs poétiques. Nous ignorons à qui appartient aujourd'hui cette veste immortelle; mais, si ce n'est pas à un ami des Muses, si c'est à quelque barbare qu'on puisse corrompre avec de l'or, nous lui

donnerons de cette vile matière autant qu'il en voudra, pour racheter cette dépouille poétique, et la placer dans le garde-meuble du Musée, où elle ne servira plus qu'aux vrais enfants d'Apollon.

SAINT-HULET (M. l'abbé de). Son poème *sur l'Héroïsme dans l'adversité*, est un de ces ouvrages qui mûrissent tout à coup une nation entière. C'est depuis cette lecture que nous ne connaissons plus ces impatiences, qui nous désolaient dans la carrière que nous parcourons : M. l'abbé nous a domptés, nous a familiarisés avec le malheur, et il n'est rien que nous ne puissions soutenir après son beau poème.

SAINT-MARC (M. le marquis), si inconnu, malgré trois chefs-d'œuvres à l'Opéra, où il a refait Quinault, et malgré un beau quatrain qu'il s'est fait à lui-même, au bas de son portrait couronné de lauriers, de roses, de trompettes, etc. ; et dans lequel, en parlant de son talent actuel, il rappèle sa figure passée. Qui croirait qu'après tant de précautions contre l'oubli, M. de Saint-Marc fût si inconnu ? Comment la gloire ne s'est-elle pas attachée

à un poète qui lui préparait un asile digne d'elle, en papier, en dorure, en gravure, et avec tout le luxe de la typographie, tandis qu'elle poursuit souvent un ignoble bouquin sur nos quais ou dans la poudre des boutiques! Ces caprices sont bien incompréhensibles.

SAINT-MARCEL (M. le chevalier de). Ses Fables et ses petits Contes sont partout, sur les écrans en été, sur les éventails en hiver. On ne saurait trop exciter ce poète à augmenter la somme de ses poésies.

SAINT-PÉRAVI (M. de), poète qui rajeunit tous les ans, et qui a fait le meilleur Madrigal de la saison. Si on trouvait pourtant que M. de Saint-Péravi ne tournât pas mieux la fugitive aujourd'hui que dans son début, il y a quinze ou vingt ans, c'est que, condamné à la perfection en naissant, c'est en vain qu'il s'est débattu contre elle dans sa longue carrière. Le mieux est ennemi du bien.

SAINT-VENANT (M. de). Si cet écrivain aime le bruit, il doit être satisfait de tout celui qu'ont occasionné ses deux Couplets. La verve, qui y était comme cachée, a fait une

explosion épouvantable, et je ne doute pas que l'envie ne prène des moyens, l'année prochaine, avec M. de Saint-Venant, de qui elle ne s'était pas assez méfiée.

SALAUN (M.). Quelques petits vers à un chêne, à qui M. Salaun voulait du bien, ont fait une grande fortune. Qu'il est agréable de passer à la fois pour un bel-esprit et pour un bon cœur! c'est un problème moral difficile à résoudre, que cette difficulté presque insurmontable d'allier les deux réputations : les hommes, qui ne veulent pas tout accorder à la fois, prétendent qu'une partie est toujours faite aux dépens d'une autre. M. Salaun s'est tiré d'affaire avec un sixain.

SALLE (M. le marquis de la). Son Portefeuille, que la nation couve des yeux, ne s'est ouvert que trop rarement. C'est une bien vieille alliance que celle de l'opulence et de l'avarice. On pourrait prendre ce poete du côté de la morale, pour le forcer à nous donner ses ouvrages; et, au lieu de flatter son amour-propre, alarmer sa conscience. Tout moyen est permis, quand il s'agit de servir son pays.

SALMON (M.), de Nancy. Cet écrivain

raconte beaucoup en vers, et ses Anecdotes sont très-recherchées des amateurs. Il ne faut qu'un poète un peu fécond, et résidant à Nancy, pour faire le bonheur de toute la Lorraine. Toutes les provinces ne sont pas si heureuses.

SANCY (M. de); censeur royal. Les approbations dont cet écrivain, censeur et poète, enrichit les livres qu'il est chargé d'examiner, sont autant de chefs-d'œuvres; il les expédie toujours en forme d'éloges, de commentaire ou d'analyse, et il a quelquefois l'attention de les faire plus longues que l'ouvrage même: de sorte que ce sont plutôt des brevets pour la postérité, que des mandats pour l'imprimerie, que M. de Sancy attache à un livre. Aussi combien n'ont échappé à l'oubli que par les approbations de M. de Sancy! Les amateurs les recherchent, et en font des collections énormes.

SANITÉ (M.). Ce poète a du malheur; l'argent, les soins, les travaux, les menaces même, rien n'a pu engager les journalistes de province à nous déceler M. Sanité. Ils ont répondu qu'ils n'étaient pas délateurs. Quelles tournures prend l'Envie!

SANTERRE DE MAGNY (M.). Son Argument *ad hominem* est une de ces imaginations que le goût ne devine jamais, et qu'il applaudit toujours. On ne pourra pas dire que ce soit là, comme en Sorbonne, un argument communiqué : car y a-t-il, dans toute la petite littérature, un seul poète qui eût songé à pousser un argument *ad hominem* en vers ? M. de Magny l'a pourtant fait, il en est venu à bout ; et cette pièce étonnante n'est pas son seul titre ; on ne parle pas moins que d'un volume de Poésies fugitives ; on dit même qu'il a un poème sur le métier ; et tous ces bruits, qui circulent prodigieusement, et qui font que M. Santerre de Magny est toujours *sur le tapis*, sont autant de coups de poignard pour tous ses rivaux, et ne réjouissent peut-être que nous dans toute la république des Lettres.

SAUTEREAU DE BELLEVAUD (M.), avocat à Saint-Pierre-le-Moustier. C'est presqu'en rougissant que nous offrons à cet infatigable poète un encens dont il n'a que faire. M. Sautereau, quand il veut faire parler de lui, ne peut-il pas porter la parole au monde par vingt bouches différentes, c'est-à-dire,

par vingt journaux ? Y a-t-il même manqué une seule fois ? Les personnes les moins initiées dans les mystères de la littérature n'osent pas avouer qu'elles ne connaissent pas M. Sautereau de Bellevaud ; et nous croyons inutile d'avertir que ce poète n'est pas le même que celui qui rédige l'*Almanach des Muses* ; Recueil annuel qui eut d'abord des commencements assez minces : on n'y voyait que quelques pièces de Voltaire, de Gresset, de Colardeau ; mais il s'est dégagé peu à peu, et par le bienfait du temps, des langes de l'enfance. Sa marche vers la perfection a été rapide, grâces à tous les talents dont nous faisons ici l'histoire. On a eu des années sans tache, et on ne pourrait guère reprocher à celle de 1788 que les Strophes de M. Le Brun. Nous ne concevons pas comment le rédacteur de l'*Almanach des Muses* a laissé passer cette ode. C'est une inadvertance, bien pardonnable sans doute, quand on réfléchit aux milliers de pièces dans lesquelles ce rédacteur est obligé de faire un choix, pour composer le bouquet national. Ébloui de tant de couleurs, étourdi par tant de parfums, il adopte quelquefois une fleur étrangère qui ne peut se marier avec les autres. M. Le Brun s'est faufilé heureusement

avec la foule, et s'est assis, quoique intrus, au banquet des poètes de l'année. Cette Notice, selon notre usage, dénoncera l'usurpation, et mettra le rédacteur sur ses gardes.

SAUTER (M. l'abbé), précepteur de M. le marquis de Montesquiou, s'est attribué un sixain de son élève. Mais les *Étrennes du Parnasse*, 1788, ont redressé la fraude, et restitué le sixain à M. le marquis de Montesquiou. Grâces à cette police exacte et vigilante, M. l'abbé Sauter n'ira point à l'immortalité, comme il y allait à grands pas, si on ne l'eût arrêté en chemin. Il nous semble que M. l'abbé Sauter, pour avoir signé le sixain de son élève, est aussi coupable que le docteur Dood le fut avec lord Chesterfield. Six beaux vers sont une lettre-de-change tirée sur la postérité.

SAUVIGNY (MM. le chevalier et l'abbé de), anciens et illustres syndics de la littérature, tant au spirituel qu'au temporel. M. l'abbé de Sauvigny s'est surtout signalé par son sermon prêché devant l'Académie Française, où il entreprit de prouver qu'*il faut obéir aux Rois*. La difficulté et les périls, attachés à ce texte vraiment neuf, n'arrêtèrent point M. l'abbé,

qui s'en tira avec autant de courage que d'esprit. Ses vers et ses discours sont partout.

SÉLIS (M.), professeur au collége Royal, et poète de l'*Almanach des Muses*. Personne encore n'a plus loué et n'a mieux loué son monde que M. Sélis. Ses Épîtres, ses Dédicaces, ses Bouquets, forment déjà six gros volumes ; et ce n'est pas tant le nombre des pièces qui subjugue notre admiration, que leur extrême variété. M. Sélis a tout loué du cèdre jusqu'à l'hysope. On connaît son beau vers à M. le duc de Nivernois :

Nivernois au Parnasse est toujours duc et pair.

Voyez ses Dialogues en vers, et son Épître à son chien ; vous trouverez partout des formes nouvelles, et vous admirerez de combien d'innocentes ruses la louange s'avise pour passer dans le monde et pour se faire aimer.

SERRE (M. l'abbé de la). Des Poèmes didactiques sur l'Éloquence, et un Impromptu à M. Bérenger, ce sont là les titres de M. l'abbé de la Serre. La vogue prodigieuse de ses poèmes, et l'éclat de son Impromptu, ne nous en ont pas imposé jusqu'à un certain point : il nous a paru que M. l'abbé avait mêlé des tons épiques

à ses chants didactiques ; il lui aurait été si aisé de modérer sa voix et de s'arrêter au Diapason de Boileau dans l'art poétique ! Quant à l'Impromptu, il nous semble à peu près sans reproche.

SERVIÈRES (M. le baron de). Cet auteur n'a fait qu'une Épigramme, mais cette Épigramme a fait époque. Il y a même une si grande quantité d'écrivains qui datent de cette Épigramme, qu'elle est devenue une espèce d'ère poétique. Nous ne ferons à personne l'affront de la citer, puisque tout le monde la sait, ou est censé la savoir par cœur.

SIMON, de Troies (M.). Ce poète, ne pouvant se dissimuler son mérite et sa fécondité, est venu lui-même à notre secours, en publiant le Recueil de ses Poésies ; ce qui nous a évité le ressassement de vingt ou trente années de journaux et d'Almanachs. M. Simon, de Troies, qui pouvait nier une foule de ses ouvrages, a la candeur de les avouer tous et de les signer, tant ceux de son extrême jeunesse que ceux de son bon temps : la franchise de cette Muse troyenne fait la satire du siècle qui l'admire.

SIMONEAU (M.) lance des Épigrammes,

mais d'une main discrète et toujours à propos. On sent à la lecture d'une Épigramme de M. Simoneau, qu'il ne l'a faite que d'abondance de cœur, lorsque l'indignation était à son comble, et que M. Simoneau ne pouvait, sans devenir coupable, souffrir plus long-temps la corruption du siècle. Ce sont ces colères vertueuses que le misantrope recommande, et que la morale avoue.

SCHOSNE (M. l'abbé Lebeau de). Les Théâtres Français et Italien rendent témoignage de M. l'abbé de Schosne; et ses Anecdotes en vers sont connues généralement. On dit qu'il ne dépend que de M. l'abbé de faire une grande révolution sur le Théâtre; mais il s'obstine à refuser la permission qu'on lui demande de jouer ses pièces. Ce poète chrétien ne veut que d'une gloire posthume, et le bonheur d'une grande Nation le cède à la modestie d'un individu.

SORIN (M.). Ce jeune poète est absolument irréprochable. Ses premiers pas, dans le genre fugitif, l'ont conduit rapidement à l'épître, et il n'en restera pas là. Sa manière est pure, gracieuse, et d'une température assez égale, quoique interrompue en certains en-

droits par le sublime. *Voyez* l'Almanach des Muses 1788.

SOUBRY (M.). Voilà encore un de ces noms auxquels nous ne pouvons attacher qu'une couronne, et pas un hémistiche : les Œuvres de M. Soubry sont d'une rareté incroyable. Fatigués de ces lacunes qui déparent notre liste, nous finissons par élever *un autel aux Dieux inconnus*. C'est par cet innocent et pieux stratagème que l'antiquité se tira d'affaire avec cette foule de petites divinités à qui on n'avait pu donner un état, à cause de leur multitude et de leur obscurité.

SURMAIN (M.). Un Drame sert de passeport à M. Surmain, et à nous de prétexte.

SYLVA (M.). C'est une Muse d'une complexion très-délicate. Un poème de trente vers, intitulé *Mes Goûts*, a donné des jouissances bien fines au public, et des inquiétudes bien vives aux amis de M. Sylva. Mais heureusement que ce poète a fait un *Conte sur le Diable*, qui a rassuré tout le monde. Cette robuste pièce a je ne sais quel air de santé qui réjouit le lecteur et promet des suites. M. Sylva travaille en effet un poème épique.

T

TANSUMIR (M. DE), auteur *des deux Siècles*, dialogue en vers. Nous ne saurions assez dire avec quelle admiration mêlée de surprise nous avons lu cette pièce. Le poète, en faisant raisonner les deux Siècles, fait d'abord dire au premier des choses si sublimes, que le lecteur, qui dispute son suffrage autant qu'il peut, se sent une maligne joie de l'embarras où M. de Tansumir se met volontairement du premier pas qu'il fait. On court donc avec empressement au siècle suivant, et on n'est pas médiocrement confondu lorsqu'on entend une réponse plus sublime encore. De siècle en siècle le sublime augmente, et on est forcé de chercher des expressions nouvelles, pour rendre ce que fait éprouver la fin d'un dialogue où tout va *crescendo*. La manière de ce poète donne un démenti formel à Horace, qui veut que le début soit modéré et qu'on s'élève ensuite; mais les poétiques sont-elles faites pour le génie?

TAILLADE D'HERVILLIERS (M.) Après avoir comblé les journaux de ses petites piè-

tes, M. Taillade a bien voulu nous traduire en vers Juvénal et Perse. Il a traité ces deux poètes de manière qu'on n'y reviendra plus, et c'est ainsi qu'il faut traduire. Avouons cependant que, si cette traduction eût essuyé quelques critiques, elle aurait fait plus de bruit; mais, comme on n'a su que dire à l'apparition de cet ouvrage, il a bien fallu le laisser jouir du silence de la perfection.

TÉRASSE DE MAREILLES (M.). Trois volumes de fugitives et l'éclat d'un prix de poésie à l'Académie française, n'ont encore pu dissiper la nuit profonde où l'envie a retenu jusqu'ici M. Térasse de Mareilles. Il semble même qu'un volume, un succès de plus, jetait en même temps une nouvelle couche d'obscurité sur ce nom là; si bien que, si M. Térasse venait à remporter un second prix, il n'y aurait plus moyen de rompre le charme, et de mettre cet écrivain sur le piédestal qui lui convient. C'est pour obvier à cette fatalité que nous nous hâtons de lui consacrer un article. Nos lecteurs sauront que l'Ode de M. Térasse sur le prince de Brunswick était, à une strophe près, absolument irréprochable. Il est temps que ce poète jouisse un peu du fruit de ses

travaux, et qu'il sache enfin, comme tant d'autres, ce que c'est que l'immortalité.

THÉIS (M. DE). Regrets, caprices, moralités, folies, chansons et conseils en vers; ce magnifique prospectus des Œuvres de M. de Théis, fait une sensation incroyable depuis le premier janvier. Nous connaissons des personnes qui cherchent à éteindre cette Muse naissante, mais nous doutons qu'on y parviène.

(45) THÉVENEAU (M.). On parle beaucoup de deux stances et d'une épitaphe de M. Théveneau. Nous allons nous les procurer avec les explications dont un sâvant les a accompagnées, parce que M. Théveneau y a caché des allusions d'une finesse qui exigeait absolument des notes. On dit même que les notes ont depuis peu occasionné des remarques essentielles, qui sont à leur tour suivies d'éclaircissements très-intéressants, mais qui ne satisfont point assez les lecteurs de toutes les classes pour qu'on puisse se passer d'un commentaire en règle. Ces sortes de livres conviènent beaucoup aux nations avancées. Les notes qui parurent il y a quelque temps, en

un volume in-12, sur une épitaphe de quatre vers grecs, en sont une preuve.

THIERRIAT (M.) n'a fait qu'une chanson pour la Saint-Jean ; mais, si c'est peu pour la gloire du Saint, c'est beaucoup pour celle du poète. Comme on assure que M. Thierriat s'est engagé à honorer tous les Saints de l'année d'une chanson pareille, nous nous sommes hâtés de souscrire, et nous ne doutons pas que ce calendrier lyrique ne fasse un jour une véritable révolution.

TOURAILLE (M. le comte DE LA), orateur éloquent, poète fugitif et bel esprit, que manque-t-il à la gloire de M. le comte de la Touraille ? On dit pourtant que c'est l'homme de lettres le moins sûr de sa réputation. Cette défiance de ses propres talents et du goût de la nation, aurait dû céder aux témoignages que M. de la Touraille a obtenus de tous les journaux, aux certificats que Voltaire lui fit passer, et enfin à la voix de sa conscience. Auteur de dix petits formats de prose et de vers, M. de la Touraille a eu la précaution de ne les livrer que peu à peu et par petites feuilles, afin de ne pas alarmer la

jalousie, et de tenir le public en haleine. Cette précaution, suite du caractère de cet écrivain, est inutile à un talent supérieur; mais nous ne saurions trop la recommander aux jeunes gens. Tel eût réussi en détail, qui tombe en gros. On n'aime point les apparitions trop brusques, et la réputation la plus brillante doit avoir son crépuscule. C'est ainsi que nos yeux s'accoutument peu à peu à l'éclat d'un nom ; car les grandes renommées sont de vrais impôts, et doivent croître comme eux par couches insensibles. Mais il y a des jeunes gens qui, au lieu de goûter la célébrité par parcelles, et de manger, pour ainsi dire, le pain de tous les jours, veulent se donner tout à coup une indigestion de gloire. Ils amassent en silence des trésors de poésies, et quand le porte-feuille est prêt à crever, ils lâchent un gros volume au public, qui s'en effraye ou le prend pour une injure. Nos Notices, il est vrai, obvieront à tout cela; mais il est triste de se rendre nécessaire un remède quand on peut s'en passer.

TOURNON (M. DE) a fait des vers à des novices, et il n'y a que des esprits consommés en littérature qui puissent en jouir. Il faut savoir donner du lait aux enfants.

TOUSTAIN (M. le vicomte DE). Plusieurs volumes de poésies fugitives assurent à cet écrivain une gloire durable. On les trouve partout.

TRESSÉOL (M. DE), un des plus féconds et des plus infatigables de nos poètes. M. de Tresséol s'est surtout appliqué à immortaliser les environs de Paris ; il n'est pas de chaumière dont ce poète ne fasse, quand il veut, un *Tybur* ou un *Tivoli*. Les gens du monde doivent être bien étonnés de cette magie, qui change à son gré l'aspect de la nature, et qui peut embellir et peupler les plus affreux déserts.

TRIANGLE (M.). Cette Muse s'est endurcie dans le logogriphe, malgré les représentations de tous ses amis. Nous concevons bien qu'on puisse *s'acoquiner* à cet aimable genre; mais la décence veut qu'on en sorte quelquefois pour l'énigme ou pour l'acrostiche.

V

VALADE (M.), imprimeur et poète naissant, dont les Almanachs chantants se sont em-

parés. Nous espérons qu'il n'y fera que ses premières armes, et qu'il laissera bientôt le flageolet pour la trompette, comme il a déjà quitté ses presses pour le flageolet.

VALADIER (M.). On ne peut se figurer la douceur du rhythme que ce poète emploie. Les étrangers sont vraiment à plaindre de ne pouvoir jouir du charme de cette versification; car nous comptons les traductions pour rien. Elles ne laissent passer, comme les distillations, que l'esprit ou le parfum tout au plus; les couleurs s'évaporent.

VACHER DE LA FEUTERIE (M.), poète de grande réputation, et qui n'a presque rien fait. Nous croyons que cela tient aux égards que M. Vacher affecte pour les esprits les plus médiocres, et aux soins qu'il prend de cacher ses forces. Nous n'aimons pas cette méthode, toute savante qu'elle est; elle ne convient qu'à la nullité, et lui réussit toujours; mais M. Vacher de la Feuterie doit enfin se montrer tout entier.

VACHEROT (M.) s'est circonscrit dans des chansons, dans des conseils et dans des adieux en vers. Ces trois genres, comme l'observe

judicieusement l'auteur, sont des emblèmes frappants des trois grandes époques de la vie. On chante dans la jeunesse, on conseille dans l'âge mûr, on fait ses adieux dans la vieillesse.

VALBANE (M.). Ce poète a mis *Vénus en colère* pour en tirer parti, et l'appaiser ensuite par des vers pleins de charmes. *Voyez* la petite pièce qui porte ce titre.

VALETTE (M. l'abbé DE LA), auteur du grand poème *sur les Physionomies*. Nous ne saurions trop exciter les jeunes gens à faire de bons et beaux poèmes, c'est tout simple; mais nous ne saurions trop les louer quand ils y réussissent comme M. de la Valette. Il est vrai que les sujets ne sont pas toujours si heureux; tout le monde se pique d'avoir de la physionomie et chacun en cherche une dans ce poème, ce qui en a causé le prodigieux débit.

VALIGNY (M. DE). *Sa Fille bourrue*, comédie, a ravi tout le monde.

Il n'est point de serpent ou de monstre odieux,
Qui par l'art imité ne puisse plaire aux yeux.

On nous pardonnera de citer Boileau, tout vieux et tout passé qu'il est, au milieu de cette

fraîche et florissante jeunesse. La grosse raison est toujours de mise.

VALLOIS (M. DE). Ce poète n'a jamais donné au public que de petits couplets, sous prétexte que cela suffisait pour obtenir une grande réputation. La patrie n'est comptée pour rien dans ce calcul.

WALTÈNE (M.). *Le Bandeau de l'Amour* est un de ces petits poèmes que tout le monde voudrait avoir faits, parce que tout le monde veut les lire.

VARÉ (M.). On a de ce poète un conte sur *les Paresseux*, qui a donné dans le temps de bien tristes pressentiments sur l'auteur. On a craint que celui qui peignait si bien les charmes de la paresse ne les sentît de même, et ne devînt le héros de sa pièce. Ces craintes se sont bien vérifiées ; M. Varé n'a plus rien fait.

VARENNES (M. DE) a chanté *Saint-Hubert*, *l'Amour dragon*, et *le Sérail du grand Turc*. On ne saurait croire avec quelle souplesse et quelle rapidité M. de Varennes passe d'un sujet à l'autre. On dit qu'il en coûte peu

à cet écrivain pour nous causer tant d'admiration. Tel est le génie ; il fait en se jouant des enjambées, que nous mesurons ensuite avec beaucoup de peine et de surprise.

WAROQUIER DE S.-FLORENT (M.). Ses chansonnettes pastorales sont si douces, qu'elles commencent à passer dans les ordonnances des médecins instruits, et sont un des plus puissants calmants qu'on connaisse. Il serait temps enfin que les productions de l'esprit servissent à la santé du corps. Apollon n'est-il donc pas le dieu de la Médecine ?

VASSELIER (M.). Une épître pleine de bonnes intentions a d'abord fait à son auteur la réputation d'un parfait citoyen. Pour nous, en y regardant de près, nous y avons trouvé des vers dignes d'un grand poète, au grand scandale de ceux qui voulaient que cette épître ne fût qu'honnête.

WATRONVILLE (M.). Cet écrivain a fondu et jeté dans le plus heureux moule une petite pièce intitulée : *Ce qu'on ne voit plus*. Ce titre est devenu le jugement du public sur la pièce.

VERLAC (M.), auteur de la *Chanson conjugale*, qui a fait faire tant de mariages l'année qu'elle a paru. Les poètes, maîtres des passions, tiènent nos cœurs dans leurs mains; il dépend de M. de Verlac d'exterminer le célibat en France : il n'a qu'à faire autant de chansons qu'il y a eu d'emprunts viagers, et en dépit de M. Necker, tous les rentiers se marieront.

VERNES de Genève. (M.), le plus vigoureux écrivain de la Suisse en prose et en vers. On ne peut plus se passer des productions de M. Vernes. Il y a des relais établis de Genève à Paris pour jouir plus tôt de tout ce qu'il fait. Les succès de J. J. Rousseau ne sont qu'une faible image des succès de M. Vernes. Sa prose et ses vers surtout ont cette pointe d'étrangeté qui ravissait Montagne. *Voyez* la grande édition de M. Vernes, son Voyage sentimental, ses Œuvres philosophiques, etc. Cet écrivain est un des trois cents qui ont envoyé à l'Académie française leur sentiment en vers sur le prince Léopold de Brunswick.

VERNINAC DE SAINT-MAUR (MM.). Deux poètes d'un grand rapport dans les journaux. L'un est poète et homme du siècle;

l'autre est abbé, poète et orateur, et c'est celui qui a jeté le plus grand éclat. Son oraison funèbre pour le premier prince du sang a rappelé les beaux jours de Bossuet. On a surtout reconnu la belle expression *de Limon organisé*, que l'orateur applique à son héros, et que Bossuet n'eût peut-être jamais trouvée. M. l'abbé de Verninac passe de ces cérémonies lugubres à un bal, et n'y est point étranger : il demande en petits vers l'honneur de *valser* avec la plus jolie femme de la société. *Omnis Aristippum decuit status, color et res*. *Voyez* ses vers dans le Mercure de France.

VIENNE (dom de). Ce religieux a versifié sa façon de penser sur le prince de Brunswick et l'a communiquée à l'Académie française.

(46) VIGÉE (M.). *Voyez* M. d'Estat. Ses pièces fugitives sont partout.

VIÉVILLE (M. Marchand de la). Auteur d'un millier de fables qui n'ont encore instruit, charmé ou corrigé que quelques maisons particulières, où M. de la Viéville les lit assiduement. Ce poète, à qui on reproche quelquefois sa gloire privée, et qu'on voudrait rendre

à la nation, rejète la faute sur les libraires de Paris qui s'obstinent de concert et depuis dix ans à ne pas imprimer son Recueil. Voici le mot de cette conjuration. Ce n'est pas que les libraires craignent pour M. de la Viéville; ils ne sont que trop sûrs de le vendre; mais ils tremblent pour La Fontaine qui resterait dans leurs boutiques. Que M. de la Viéville cautionne La Fontaine, ou en épuise toutes les éditions qui existent, et nous lui répondons d'une prompte impression. *Voyez* une de ses dernières fables qui commence par ces vers:

Un magnifique cerf-volant,
Ne put maintenir la concorde,
Avec sa corde, etc.

VICQUET (M. l'abbé du). Ses vers sur la Paix et son ode sur l'Éducation publique ont fait tant de bruit qu'on est las d'en parler. Nous ne croyons pas que la réputation de M. l'abbé du Vicquet souffre de ce silence, qui n'est que de pure lassitude; et nous espérons que ses vers auront bientôt une reprise. Ce n'est pas une mauvaise espèce de renommée que celle qui va par accès et par redoublements. Heureux qui peut donner la fièvre au peuple des lecteurs!

VILLARS (M. de), très-connu par un beau quatrain à M. le marquis de Condorcet, qu'il met à l'aise entre Voltaire et d'Alembert. Cette place convient à l'académicien, orateur et géomètre qui pourra s'amuser pendant le reste de sa vie à calculer la distance qui sépare d'Alembert de Voltaire : il ne trouvera pas aisément la parallaxe de ce dernier ; mais en les prenant tous deux *à minimis*, il se rapprochera plus facilement de la géométrie de Voltaire et de la littérature de d'Alembert. Nous ne connaissons de M. Villars que ce petit quatrain.

VILLE (M. DE). Cet écrivain ne donne jamais de conseils qu'en vers. Nous avons souvent, d'après les énormes succès de M. de Ville, conseillé sa méthode aux chefs de famille et aux instituteurs. La prose décrédite souvent la plus saine morale, et l'oreille fut toujours le chemin du cœur.

WILMAIN D'ABANCOURT (M.). Comment un homme peut-il trouver le temps d'écrire ce qu'un autre homme n'aurait jamais le temps de lire, en leur supposant égalité d'âge

et de vie? Tel est le problème qui se présente à l'esprit lorsqu'on se met à contempler la liste des ouvrages de M. Wilmain d'Abancourt. Plusieurs poëmes de toute forme, cinq ou six cents fables, des pièces fugitives par milliers, des romans par douzaines, etc. etc. Personne encore n'a pu se vanter d'avoir lu tout M. Wilmain. On se félicite d'être homme quand on voit tout ce qu'un homme peut faire; ce spectacle charme notre faiblesse; mais il y a un secret retour de l'amour-propre qui se sent bientôt écrasé de la comparaison. Ce retour est inévitable, et c'est ainsi qu'un écrivain peut être à la fois l'orgueil de l'espèce humaine, et pourtant humilier chaque lecteur en particulier.

VILLEMARAIS (M. de la), curé de Sainte-Radegonde, qui, ayant confié à l'Académie française ce que la mort du prince de Brunswick lui a fait éprouver, a vu son secret trahi au moment où il y pensait le moins. Le public ne s'enrichit que de ces sortes d'indiscrétions; mais est-il permis de révéler un secret sous le prétexte du plaisir qu'il fera? Ou bien, doit-on regarder comme un véritable secret un secret bien versifié? Cette question nous paraît neuve,

et c'est peut-être la première fois que la conscience et le goût ont un démêlé littéraire.

VILLIERS (M. de). Ses couplets se sont avantageusement placés dans le monde et y jouissent d'une très-bonne réputation; mais il me semble que l'auteur aurait pu leur donner un ton moins solennel; on dirait presqu'au premier coup d'œil que ce sont des odes de la plus haute force; et nous connaissons plusieurs personnes, honnêtes d'ailleurs, qui ne pardonnent pas à l'auteur d'y avoir été prises.

VILLORIÉ (M.). Sa comédie des *vieux Garçons* s'est attiré d'abord l'attention de tous les moralistes, et ensuite elle a causé un véritable effroi parmi les agioteurs. Que ne peut le vrai talent! M. Villorié a flétri autant de vieux garçons que l'agiotage en a ruiné ou enrichi. Un poète tel que M. Villorié est toujours législateur, même à son insu, et notre devoir est de l'en avertir.

VIXOUZE (M. de la), doyen des poètes auvergnats. Clermont lui doit deux beaux poèmes épiques, un sur l'avénement de Philippe V au trône d'Espagne, en quinze chants; l'autre, sur Louis XIV. En lisant ces deux poèmes,

suivis d'une foule de petites pièces charmantes, on ne peut se défendre d'une secrète jalousie quand on songe que Paris ose à peine compter un poème épique, et qu'une ville du quatrième ordre en a deux; quand on songe surtout que les Auvergnats prènent plus de plaisir à lire M. de la Vixouze que Voltaire n'en a jamais donné aux Parisiens! On rougit de cette jalousie, mais on ne peut s'en défendre, tant elle est naturelle et bien fondée.

VOIRON (M.) a chanté *le Prix de la Gloire* et l'a obtenu. On assure dans un certain monde que M. Voiron ne s'en tiendra pas à cette pièce fugitive, et que les théâtres auront bientôt de ses nouvelles. Nous avons été si souvent abusés par de telles promesses que notre cœur n'ose s'ouvrir à cet aimable espoir, et ce n'est pas pour le talent qu'on a dit :

Promettre, c'est donner; espérer, c'est jouir.

Que M. Voiron daigne y songer !

VOSGIEN (M.). Ce poète a mis en vers *les Conseils d'une Mère*. Cette petite pièce, jetée d'abord dans un Recueil peu connu, s'est glissée peu à peu et sans prôneurs dans tous

les ménages. Elle entre aujourd'hui dans le trousseau des filles de bonne maison, qui ont trouvé fort doux de n'être plus grondées qu'en vers par leurs mères. M. Vosgien a fait une révolution sans y songer peut-être. On attend de jour en jour *ses Conseils d'un père.*

N. B. Les lettres *X*, *Y*, *Z*, se trouvant frappées de stérilité, la gloire, toujours soumise aux arrêts du hasard, ne fera rien pour elles, puisqu'elles n'ont rien fait pour nous. On peut les comparer à ces *étoiles nébuleuses* que les astronomes se contentent d'indiquer dans leurs catalogues. Il n'y a que M. Piis qui ait pu faire quelque chose pour l'*X*, *Y* et *Z* dans son *Poëme de l'Harmonie*; c'est là qu'ils ont un rang et une existence :

Renouvelé du XI, l'X excitant la rixe,
Laisse derrière lui l'Y Grec, jugé prolixe;
Et mis malgré son zèle au même numéro
Le Z, usé par l'S, est réduit à zéro.

On peut ajouter à ces beaux vers que l'*X* fut illustré chez les Grecs par une foule de grands hommes dont il commençait le nom, que l'*Y* a le même honneur en Orient et que le *Z* règne en Afrique. Mais quelque amabilité

qu'on suppose à ces trois caractères, peut-on les comparer au *B*, au *C*, au *D* et à toutes ces heureuses lettres sous qui sont rangés des poètes et des orateurs sans nombre? Conduiront-elles, comme ces étendards de la renommée, des troupes d'immortels à la postérité? Il faut donc convenir que les lettres alphabétiques ont aussi leur fatalité comme nous et nos livres, *Habent sua fata libelli.*

Arrivés au terme de la plus brillante carrière que jamais homme de lettres ait parcourue, nous craignons que les lecteurs, fatigués du parfum de nos éloges et de l'éclat de nos peintures, ne nous accusent d'un peu de monotonie : ils trouveront peut-être que nous n'avons pas assez varié les formes; mais nous les prions d'observer que dans une nomenclature aussi étendue, nous nous sommes perpétuellement trouvés entre M. *Briquet*, père d'une petite chanson, et M. *Braquet*, armé d'un couplet; entre M. *Dudoucet* et M. *Auzonet*, tous deux chargés d'acrostiches; entre MM. *Bourignon* et *Araignon*, également riches en bouts rimés. Comment le plus mécontent et le plus fécond de nos lecteurs s'en serait-il tiré? Aurait-il voulu gâter ses balances et mentir à son juge-

ment pour égayer la fantaisie ou promener les caprices de quelques gens du monde? Étions-nous donc au pays des chimères, pour nous livrer à notre imagination?... Si on y réfléchit, on s'appercevra bientôt que des historiens tels que nous, asservis à la rigueur des ressemblances, ont dû souvent se trouver embarrassés; car enfin, la littérature a ses Ménechmes, surtout quand il y a identité de genres. Quelle différence y a-t-il entre MM. *Hulet* et *Hollier?* Comment séparer deux hommes unis par le même quatrain et la même gloire? Il nous semble donc (et c'est avec candeur que nous nous rendons ce témoignage) que les portraits sont encore plus variés que les figures; et que si l'art n'a point égalé la nature, le travail a surpassé la matière. *Materiam superavit opus.*

Nous dirons aussi que cet ouvrage n'ayant pu être commencé qu'au premier janvier, époque où paraissent tous les Recueils de vers, dont nous ne pouvons nous passer, il a fallu faire marcher de front l'auteur et l'imprimeur, et livrer les notices à fur et mesure, sans pouvoir jamais les comparer entre elles. C'est ainsi que l'Almanach de nos grands hommes a été composé et imprimé tout ensemble. La posté-

rité apprendra tous ces détails avec le plus vif intérêt.

Mais, en finissant, qu'il nous soit permis de jeter un coup d'œil de complaisance sur cet immense tableau formé sous nos yeux, sur ces glorieuses archives de la renommée rédigées par nos mains, sur cette éclatante liste de grands hommes qui nous devront l'immortalité qu'ils dispensent à tant d'autres. Ô France! ô ma patrie! voilà donc ta solide gloire et tes véritables richesses! Voilà les auteurs de toutes les nouveautés dont tu es idolâtre, de ces brillantes nouveautés qui te tiènent en haleine d'un bout de la vie à l'autre, qui te dispensent de lire les ouvrages des anciens, du siècle de Louis XIV et de tes rivaux, et te délivrent de trois choses également onéreuses, de ton temps, de ton argent et de tes idées! Oui, ce sont là les enfants dont tu peux t'honorer; c'est par ces côtés brillants que tu peux te montrer à l'Europe. N'est-tu pas en effet la première puissance littéraire? Que l'Angleterre, l'Italie, l'Espagne et l'Empire réunissent leurs grands hommes vivants, pourront-ils soutenir la comparaison? et ne sécheront-ils pas de dépit et d'envie, quand ils verront que ce n'est pas en

compulsant des siècles et des bibliothèques, mais dans une seule génération et parmi quelques brochures que nous avons trouvé toute cette florissante jeunesse? Car il faut, ô Français, que je vous apprène enfin le secret de vos ennemis et le vôtre : ce n'est point Voltaire, Montesquieu, Buffon ou Rousseau qui en imposent à vos perfides voisins; ce n'est pas sur cinq ou six écrivains qu'ils vous jugent; c'est sur la foule toujours immortelle et toujours renaissante de vos jeunes grands hommes; ce sont les piqûres multipliées des journaux et des Almanachs qui font souffrir mille morts aux Anglais et aux Allemands. Ils ont fort bien supporté l'*Esprit des Lois*, *Émile*, *la Pucelle* et vos théâtres; mais ils ne soutiènent pas l'effort de vos charades et de vos fugitives. Et cet Almanach que nous avons enfin terminé, ne va-t-il pas semer l'épouvante dans toute l'Europe? Quand nous n'aurions fait qu'un acte de patriotisme, notre gloire ne serait pas médiocre. Mais ce qui va nous combler de joie, c'est qu'en nous rendant si respectables aux yeux du reste de l'Europe, ce livre doit nécessairement réveiller l'émulation d'une foule innombrable de jeunes gens, qui, formés très-

évidemment pour la pièce fugitive, créés et mis au monde pour faire des énigmes, se jètent dans les lois, dans les armes, dans le commerce, dans tous les arts et métiers : perte immense et douloureuse que nous ne saurions assez déplorer!

Nous espérons qu'animés par la plus flatteuse des récompenses, et préférant l'immortalité dont ils sont assurés avec nous au vil plaisir de passer une vie éphémère dans les embarras de la fortune, ils se hâteront de nous envoyer leurs petites pièces et leurs bouts rimés, suivis de leurs noms, doubles et triples, du lieu de leur naissance, et même de leur âge, afin que notre Almanach soit toujours plus brillant et plus riche tous les ans.

Un dernier et puissant motif d'émulation pour la jeunesse, c'est que leurs ouvrages, sous le nom de nouveautés, passent en foule dans les îles et y forment les livres classiques des Créoles, si bien qu'un habitant de Saint-Domingue, en arrivant à Paris, ne demande point aux barrières Fontenelle ou Buffon, dont il n'a jamais ouï parler; mais il demande M. Mayer ou M. de Cubière, dont les romans

et les vers l'ont tant de fois charmé. N'est-il pas agréable de régner ainsi sur la plus vaste moitié de la terre, sur une nation vierge encore et qui n'en veut qu'à la belle nature? Notre Almanach va remonter l'Europe à la hauteur américaine, et lui faire secouer à jamais le joug des anciens modèles et de tous les préjugés de la vieille littérature.

Si par malheur (ce qu'à Dieu ne plaise) quelques lecteurs mal intentionnés, et ne se croyant qu'habiles, allaient soupçonner que nous ne sommes pas de bonne foi et que nos éloges sont des blâmes, nos conseils des perfidies et notre gravité un jeu, que nous resterait-il à faire? que de nous renfermer dans notre innocence et de pleurer sur cette perversité du cœur humain qui empoisonne les meilleures choses? M. Daquin de Château-Lion a-t-il jamais été suspecté dans les nombreuses promotions de grands hommes qu'il fait chaque année? Le Mercure ne met-il pas au jour cinq ou six grands hommes par semaine, sans la moindre réclamation et sans le plus léger scandale? Et si M. Panckoucke et M. Daquin, au lit de mort et à l'heure de vérité, s'avisaient tout à coup de dire qu'ils n'ont fait que plaisanter

pendant cinquante ans, faudrait-il les en croire sur leur parole? Pour nous, loin de souffrir qu'un petit codicile nous ravît tout à coup vingt ou trente mille grands hommes et déshonorât la nation, nous opposerions la vie entière de ces deux rédacteurs à leur dernier quart-d'heure, et nous croirions qu'ils ont perdu l'esprit avant de rendre l'âme.

Mais la pureté de nos vues nous rassure, et nous nous en rapportons à ce que nous avons dit plus apertement dans la Préface de ce livre, qui est tout d'une pièce d'un bout à l'autre, et dont le but moral ne peut échapper à personne.

SUPPLÉMENT
AU PETIT ALMANACH
DE NOS GRANDS HOMMES,

Pour l'Année 1788.

Plus on en *loue*, et plus il s'en présente.
VOLT. *Pauvre diable.*

AVERTISSEMENT.

A PEINE a-t-on su dans le monde que notre entreprise n'était pas une chimère, ainsi que certains malveillants l'avaient fait espérer, qu'il nous est venu de tous côtés des inscriptions en assez grand nombre, et d'un assez grand poids, pour solliciter un Supplément. Nous allons y procéder, afin que cet important ouvrage approche de plus en plus de la perfection à laquelle il est appelé, et qu'il est pourtant de son essence de ne jamais atteindre; puisqu'étant annuel de sa nature, au moment même où nous le composons, il peut naître et il naît effectivement plusieurs Grands Hommes dans les journaux, qui se jouent de notre exactitude, et la mettent nécessairement en défaut.

Mais avant tout, nous déclarons à l'univers entiers (et ceci est sans appel) que cet ouvrage n'ayant été conçu que dans les vues d'encourager la jeunesse, et de la pousser soit dans l'Académie, soit dans le monde, nous n'admettons jamais les noms de ceux qui auront fait une fortune littéraire, et qui par conséquent peuvent se passer de nos éloges. L'obscurité n'est donc pas un titre pour notre Almanach, quand on est de l'Académie, et nous comptons pour rien la médiocrité quand elle est à la vogue. Ceci peut s'appliquer à tous les cas, et sera irrévocable.

En conséquence, nous avons fort mal reçu les jolis vers de M. Gaillard, *sur le Panaris de Madame de Fourqueux*, insérés dans tous les journaux.

Nous avons très-mal reçu tous les

opéras de M. Sédaine, plus riche à lui seul en citations convenables à notre Almanach, que toute la littérature ensemble.

Nous avons refusé les petits couplets de M. le comte de Choiseuil-Meuse, tout précieux qu'ils sont. Pouvons-nous ajouter à la réputation de cet écrivain ?

Nous refuserons très-fièrement le porte-feuille de M. le comte de Barruel-Beauvert. Qu'a-t-il à faire de nos éloges ?

Nous n'accepterons pas les chansons de M. le marquis de Champcenetz, pas même celles que ses ennemis lui accordent.

Nous résisterons également aux offres de M. le marquis de Marnesia, quoiqu'il puisse nous tenter avec un grand poème sur la Nature.

Nous n'accepterons jamais la fable du Pêcher et du Peuplier de M. le vicomte de Ségur, quoiqu'infiniment à notre bienséance.

Nous laisserons généreusement à M. le comte de Sesmaisons, tout ce qui semble nous appartenir en lui.

Nous serons inexorables pour M. le chevalier de Florian, bien qu'il pût, ses vers à la main, forcer l'entrée de notre Almanach.

Nous la fermerons aussi à M. le chevalier de Bertin, quoiqu'il se soit écarté de M. de Parny pour nous faire sa cour.

Nous renverrons décidément les tablettes de M. le comte de Tilly, malgré l'urgence de nos besoins.

Enfin, plus sages que Voltaire, nous

serons sourds aux cajoleries multipliées de M. le marquis de Villette.

Qu'ajouterait notre faible voix à la renommée et à l'émulation de ces heureux écrivains, gens de lettres et gens du monde? Ne vaut-il pas mieux garder nos encouragements et nos conseils pour les pauvres qui les demandent, que de les offrir aux riches qui les dédaignent? Ne sommes-nous pas les Dom Quichottes de la littérature, et n'est-ce pas à nous à tendre la main aux faibles, à dissiper l'obscurité des uns, à éclairer le talent des autres, à les avertir tous du succès de leur mérite?

Fidèles à nos principes nous allons passer au Supplément.

N. B. On n'a jamais lu un Dictionnaire de suite; l'ordre alphabétique s'y

oppose : ainsi les personnes qui voudront parcourir cette galerie tout d'une haleine, en seront bientôt punies, d'autant qu'il y a une foule de notices qui ne signifient rien ; et ce sont malheureusement les plus ressemblantes.

SUPPLÉMENT
AU PETIT ALMANACH
DE NOS GRANDS HOMMES.

Pour l'Année 1788.

B

BADON (M.) est réellement auteur d'une tragédie, intitulée : *Sinoris*. Il n'est pas de précautions que nous n'ayons employées pour éviter les surprises.

BASSET DE SAINT-AIMÉ (M.). On en répond aux variétés.

BENOIST DE NEUFLIEUES (M.) compose des énigmes à Ham, et nous les fait passer avec attestation.

BERAINVILLE (M. de). Vingt sociétés cautionnent cet écrivain dramatique.

BIGNOT (M. de) Incertain. *Voyez* les Registres de la capitation, en même temps que le Nécrologe.

BONNET DE VALQUIER (M.). *Sa Veuve rusée* est très-connue.

BONNAY (M. de). Nous avons déposé ses chansons et ses énigmes en main-tierce, et nous sommes prêts à les produire, s'il s'élève quelque doute sur l'existence de ce poète.

BORMES (M. le Baron de). Une *Épître aux Chimistes* constate et distingue cet écrivain.

BOURDELOIS (M.) nous a fait passer de très-belles inscriptions en vers.

BOUSSANELLE (M. de). Ses énigmes et ses charades ne quittent pas le Mercure.

BRIGAND (M. le), avocat. Chacun sait que M. le Brigand a prouvé jusqu'à l'évidence que toutes les langues n'étaient que des déguisements du Bas-Breton, le Basque excepté. Est-ce égard ou mépris ?

BRIZARD (M. l'abbé), orateur et poète assez connu à Paris pour avoir à peine besoin de notice : mais elle peut lui être utile en province.

BRONAU (M.), auteur d'une *Zélie*. Cet écrivain *s'est mis en règle avec nous*.

C

CAMINADE DE CASTRES (M.). Nous invitons ce poète à nous faire passer ses œuvres ou un certificat de vie.

CAMUS (M. l'abbé le), chanoine à Besançon. Ses poésies, négligées en province, font les délices de Paris.

> Nous n'aimons que la gloire absente,
> Les yeux sont ingrats et jaloux

CATHALA-COUTURE (M.) vient de nous faire passer le prospectus de son *Histoire Politique, Ecclésiastique et Littéraire du Quercy*. La France va être humiliée de la gloire du Quercy, quand M. Cathala-Couture aura donné la liste des ministres, des

capitaines, des prélats et des poètes de cette provi ce.

CHAS (M.). Ses pièces fugitives sont dans tous les journaux, et leur nombre sollicite déjà un Recueil.

CHAUDON (M. l'abbé) nous a recommandé son Dictionnaire des Grands Hommes morts, en huit volumes. Nous ne saurions nous-mêmes trop recommander aux jeunes gens la lecture d'un Répertoire, où l'on trouve à l'article *Racine* : « Que *Mithridate* n'est » qu'un épithalame ; que sans les fureurs » d'Oreste et d'Hermione, *Andromaque* » serait une assez bonne tragédie, etc. » Presque tous les jugements de cet illustre abbé sont aussi neufs, et jèteront un grand jour sur toute la littérature.

COQUELAIN (M.). Son *Ode à Neptune* nous a rendus si heureux, que nous avons à rougir et à nous plaindre de ne l'avoir pas connu plus tôt.

COSSON DE LA CRESSONNIÈRE (M.). Ses couplets sont imprimés et signés.

CORRÉTERIE (M. de la). Génie heureux et facile, et qui s'était méchamment dérobé à nos recherches. Ses pièces fugitives se distribuent à la porte du Palais-Royal depuis quelques jours.

COUSTILLIER (M.). Son dialogue en vers avec M. de l'Empirée, parut il y a dix ans, ou pour mieux dire, fut caché dans un Recueil tranquille et modeste qui ne faisait pas parler de lui. L'effet de ce dialogue avait sans doute été calculé pour dix ans, puisqu'il n'a fait explosion qu'avant hier; mais cet effet n'en est que plus terrible, et la renommée se dédommage amplement du silence auquel M. Coustillier l'avait contrainte.

D

DARCIER (M.). Ce poète vient de faire jouer à Besançon sa tragédie d'*Arioviste*, dont l'incroyable succès a été un coup de foudre pour le théâtre de la capitale. Nous ne concevons pas cette jalousie au sein de l'abondance. M. Darcier aurait-il dû, pour nous plaire, dissimuler son talent et ennuyer son monde?

Il l'eût peut-être fait à Paris ; mais le devait-il dans sa province ?

DAVID (M.), poète et compatriote du précédent. Son existence est bien prouvée aujourd'hui. En vérité, nous commençons à trouver toute simple la jalousie de Paris contre cette heureuse Franche-Comté, dont les beaux jours sont enfin arrivés. Mais l'émulation est fille de la jalousie et mère des talents, et notre tour viendra.

DELMAS (M.), auteur d'un poème intitulé : *L'Art des Arts*. Nous n'en parlons que sur la foi du Mercure.

DERBIEZ.

DESHAIES.

DESMAILLOTS (MM.). On prétend que ces trois auteurs sont encore pleins de vie et de gloire aux Variétés.

DORIGNY (M.), incertain.

DOUCET (M.). Deux témoins irréprochables nous ont répondu d'une chanson de M. Doucet. Nous ne serons pas si faciles à l'avenir, et nous exigerons les pièces.

DUBOURG (M.). Son beau poëme sur le Messie nous avait échappé.

DUCLOS DE LONGWI (M.), poète breton qui fait des envois à Paris.

DUMONTELET (M.). Son *Bonjour aux Muses* n'a pas eu les suites qu'on en attendait. On ne pouvait pourtant s'y prendre de meilleure heure.

DUPIN (M. l'abbé). Cet écrivain s'était caché dans quelques feuilles du Censeur universel anglais, et le Censeur s'était caché chez quelques épiciers; mais nos infatigables coopérateurs l'ont déterré, et nous l'ont ramené chargé du quatrain suivant. Il s'agit d'un groupe de Persée et d'Andromède :

Heureux Persée, achève ta conquête;
C'est peu d'être vainqueur d'un monstre furieux;
Sois-le encor d'Andromède, et qu'un myrthe amoureux
S'entrelace aux lauriers que Minerve t'apprête.

DUVIGNAT (M.), orateur extrêmement recherché, et qui doit être bien irrité de notre oubli.

DURANDE (M.). Les couplets signés de cet auteur avaient l'air d'être écrits à la main, et nous n'admettons que des pièces imprimées.

F

FASSIOLE (M.). Il y a des personnes qui aiment mieux louer cet écrivain que de nous indiquer un seul de ses vers.

FERMIÈRE (M. DE LA). Nous ne concevons pas et nous rougissons que les fables et les contes de cet aimable auteur ayent pu se dérober à nos empressements.

FEYDEL (M.), connu par ses plaisanteries sur M. de Piis, et ses petites lettres dans les journaux.

FEUTRY (M.). Cette omission est encore plus honteuse qne la précédente ; et M. Feutry, l'un des Nestors de la petite littérature, ne peut que nous mépriser dans le fond de son cœur. A quoi servent donc quarante ans de travaux et quarante volumes de vers et de prose,

s'il faut être oublié dans le premier Almanach du coin? Nous ne dissimulons pas notre étourderie et nos regrets.

FILASSIER (M. l'abbé). Trente gros volumes de leçons élémentaires et de morale nous ont prouvé à grands frais l'existence de cet écrivain. Nous n'en sommes pas toujours quittes pour la honte.

FRAISSINET DE LA GARRIGUE (M.). Son commentaire sur l'Œdipe de M. Ducis, est consulté par tous ceux qui n'entendent pas cette pièce.

G

GOUSSIER (M.), orateur et physicien, qui, réuni à M. le baron de Marivetz, a fait passer de mode les *Découvertes* de Newton, par la beauté de ses *Systèmes*.

GRAND FONTAINE (M. de), conseiller et poète, garanti par nos correspondants.

GRAND'JAQUET (M. l'abbé). Les fleurs de ces poètes éloignés se fanent dans les affiches de province, et seraient l'ornement

de nos journaux, si nous étions assez heureux pour les avoir de primeur. Nous allons prendre des mesures pour être mieux servis l'année prochaine.

J

JOLY (le Père Romain), capucin et poète épique. St.-François d'Assise en Egypte est son héros. Nous n'insistons point sur les beautés de ce poème, trop occupés à nous expliquer à nous-mêmes comment un poème épique a pu nous échapper.

JOSSAUD (le père), doctrinaire à Aix. Une Épître, adressée à un de ses confrères, et insérée dans le Mercure, a réjoui tout le royaume. Ce poète nous y apprend que

. . . . Mangeur furieux,
Il dîne bien et soupe mieux;
Qu'il se régale de fromage,
Ou bien du râble d'un lapin :
Qu'aussi son teint, naguère have,
Prend la couleur de la santé;
Que sa joue, autrefois concave,
Acquiert de la convexité, etc.

L'Épître de ce grand homme, adressée à un autre grand homme, est pleine de cette noble

familiarité et de ces détails charmants qui sont le triomphe du vrai poète.

L

LANDRY DE BUBEL (M.) avouait une épigramme en 1777.

LANDRIN (M.) s'épuise pour les *Variétés*.

LANGLOYS (M.). Son éloge de Louis XII se trouve à la suite de celui de M. de Florian.

LESCALIER (M.) a fait un poème sur la peinture, où toutes les difficultés sont bravées, et les règles soumises et matées. En voici un échantillon.

Gerardon plait, mais moins que Vanostade;
Près de Berghem, Breugle paraît maussade:
Et Vanderverf si léché, si fondu,
N'est point égal au large et fin Metzu.

LONGCHAMPS (M. l'abbé de). Sa traduction de Properce fait le plus grand honneur à ses mœurs.

LUNEAU DE BOISJERMAIN (M.). Encore un de ces noms qui doivent faire rougir des rédacteurs négligents. Cet écrivain a remis Racine en honneur par son admirable Commentaire : mais aussi courageux qu'habile, il avoue dans ses notes sur *Phèdre*, que *les figures incohérentes et les expressions recherchées du style* font grand tort à la pièce. M. Luneau de Boisjermain, outre son commentaire, a écrit vingt volumes de vers et de prose. On dit aussi qu'il prépare des notes sur le Molière de feu M. Bret.

M

MAISTRAL (M.). Ses Couplets nous ont donné le plus grand desir d'avoir quelque drame de cet écrivain.

MAIZIÈRE (M.), professeur à Reims. *Voyez* comme il fait parler homériquement le fier Achille au vieux Priam, qui lui demande à genoux une trève de douze jours :

J'y consens, dit Achille, en lui serrant la main;
Adieu, compte sur moi; tu peux partir demain.

MARVIELLES (M. de). Ses *Mélanges Poétiques* nous ont étonnés. Comment tout cela pouvait-il exister à notre insu ? Nos lecteurs qui connaissent tant cet aimable poète, vont bien se moquer de nous.

(47) MERCIER (M.). *Voyez* M. RÉTIF DE LA BRETONNE (48).

MIOLLAN (M. l'abbé). Ce jeune poète, ayant manqué son globe aérostatique au Luxembourg, passa sa colère sur l'*Æquam memento* d'Horace, et en tira une ode superbe, avec laquelle il s'est plus élevé en littérature, qu'il n'était déchu en physique par sa malheureuse aventure. Heureux qui peut tirer une belle ode de sa mauvaise humeur, et faire succéder les applaudissements des gens de goût aux sifflets de la populace !

MOUTONNET DE CLAIRFONS (M.). Ce poète-orateur, fort peu touché de notre oubli, est venu à nous très-paisiblement, *l'Enfer du Dante* à la main ; nous l'avons lu avec une attention digne de réparer notre tort, et il nous a paru, au premier coup-d'œil, que M. Moutonnet était trop doux pour traduire l'Enfer.

Sur notre observation, cet honnête écrivain nous a offert la traduction d'Anacréon, Bion et Moschus, poètes aussi doux que le Dante est violent; et nous avons vu effectivement que M. Moutonnet avait avec ceux-ci la vertu de son défaut.

N

(49) NOEL (M. l'abbé), professeur à l'université de Paris. Moins indulgent que M. Moutonnet, ce poète nous a fait passer avec indignation son ode sur le prince Léopold de Brunswick. Nous l'avons lue avec résignation, et nous sommes encore à concevoir pourquoi l'Académie l'a mise au dessous de celle de M. Térasse; il est vrai que, si on l'eût mise au dessus, nous ne serions pas moins embarrassés. Garo voulait d'abord la citrouille dessus et le gland dessous; mais il finit par louer Dieu de toutes choses.

P

PERCHERON (M. l'abbé), Muse provinciale qui se distingue de jour en jour par l'aimable correspondance qu'elle entretient avec

M. Tournon de la Chapelle. C'est ici une de nos dernières découvertes, et nous la devons aux efforts combinés de deux rédacteurs qui ont fait des prodiges en ce genre. Nous saisissons avec plaisir l'occasion de rendre hommage à leur sagacité et à leur vigilance. M. Tournon est orateur et poète. Outre *les Promenades de Clarisse* et dix volumes de mélanges et de comédies que M. Tournon vient d'exécuter, on lui connaît encore un porte-feuille très-formidable pour l'envie.

POUTEAU (M.). Une épigramme que M. Pouteau aiguisait en 1783, est tombée entre nos mains, et voilà M. Pouteau immortel.

R

RÉTIF DE LA BRETONNE (M.) *Voyez* M. Mercier.

S

SARROT (M.). Ce poète ayant essayé d'écraser feu Gilbert, dans la satire, fut d'abord assez mal reçu du public prévenu ; mais il

ramena les esprits par une pièce de vers où se trouve cette réponse aux objections qu'on lui fait :

Il n'importe ! la ligne où l'auteur se panade,
Distribue en passant toujours quelque gourmade.

Gilbert eut le bonheur de mourir en lisant la pièce.

Fin du Supplément.

ERRATA.

BEAUMIER (M.). Presque toutes les notices de cet Almanach sont insuffisantes. M. Beaumier a expliqué dans une Préface pourquoi son fameux *Hommage à la Patrie* avait paru si tard et disparu si tôt. *Voyez* la Préface de la première et dernière édition de ce poème, où l'auteur instruit et console son lecteur.

BLANCHERIE (M. de la), agent général de la littérature, des sciences et des arts.

Nous avons oublié de citer ces vers que M. Baudrais lui adresse, et qui viènent à l'appui de la notice de ce grand homme :

Dans la profane histoire,
Je sais que l'avenir trouvera votre nom
Parmi les noms chéris des suprêmes puissances,
Qui surent protéger les arts et les sciences.
Vous êtes leur zélé patron,
Et de tous leurs progrès ils vous sont redevables ;
En vain les rois sans vous leur seraient favorables, etc.

COSSEPH DE USTARIZ (Dom). On vient de nous apprendre que ce n'est point un

moine basque, mais M. Garat, professeur au Lycée, qui se déguise quelquefois ainsi pour savoir ce qu'on pense de lui, quand son nom n'en impose pas. On assure que le Grand-Seigneur a souvent recours à ce stratagème, et qu'il attrape de fort bonnes vérités dans les cafés de Constantinople, à la faveur de ses déguisements.

CRIGNON (M.). Ce poète vient de nous avertir qu'il s'appèlerait dorénavant M. *Crignon d'Auzonet*. La renommée s'arrangera là-dessus, et le Mercure du 19 janvier 1788 s'y est déjà conformé au bas d'un distique, signé *Crignon d'Auzonet*.

CUBIÈRES (M. le Chevalier de) nous a fait dire qu'il refaisait *l'Art poétique* de Boileau.

PIEYRE ET MAISONNEUVE (MM.). Il faut observer que ce n'est qu'en faveur de leur style que ces deux poètes brillent dans notre Almanach, et chacun sait que le style est à la longue la vraie pierre de touche du mérite d'un écrivain. Ainsi, quand les représentations de leurs drames cesseront, les succès du cabinet confirmeront ces marques équivoques du

mérite de leurs pièces, et la lecture désarmera l'envie.

RIGOLEY DE JUVIGNY (M.). On se demande souvent pourquoi la réputation de Voltaire baisse tous les jours d'une manière si effrayante; ce problème est l'objet de toutes les conversations de Paris, et nous en étions tourmentés nous-mêmes à un point incroyable, lorsque M. Rigoley a daigné nous tirer de peine, en nous confiant que c'était à lui seul qu'il fallait s'en prendre. Nous étions flattés d'être les seuls confidents du secret; mais il nous revient de toute part que M. de Juvigny s'en était déjà ouvert à d'autres. Puisque la chose est publique, nous observerons à M. Rigoley de Juvigny, qu'il eût mieux fait d'attendre, pour se découvrir, que la belle édition de Voltaire de Baskerville eût été livrée et distribuée. Il faut toujours éviter l'odieux en tout.

Fin de l'Errata.

NOTES

SUR CETTE NOUVELLE ÉDITION.

Il a paru raisonnable et piquant de faire un rapprochement des articles de quelques-unes des personnes qui se trouvent dans le petit Almanach, et des ouvrages qu'elles ont donnés depuis, qui, pour la plupart, sont regardés comme les chefs-d'œuvres de notre scène ou de notre poésie. Rivarol et Champcenets avaient trop d'esprit pour ne pas prévoir que beaucoup des gens de lettres qui occupaient une place dans le *Petit Almanach des Grands Hommes*, seraient réellement comptés quelque jour parmi les *Grands Hommes* du dix-huitième siècle ; mais il fallait faire un ouvrage piquant, et ils pensaient comme ce Saint fameux, persécuteur des Albigeois, qui, ordonnant de mettre le feu à une église dans laquelle on lui fit observer qu'il pouvait se trouver beaucoup de catholiques, ne répondit autre chose que : *Brûlez, brûlez toujours, le Seigneur saura reconnaître les siens.*

Ne voulant pas multiplier ces notes, je n'y ai placé que quelques-uns des noms qui m'ont paru les plus illustres; je me suis abstenu de toute espèce de louange. La véritable manière de louer un homme à talent, c'est de rapporter le titre de ses ouvrages.

---

(1) CAILHAVA (M.), membre de l'Institut, auteur de l'*Art de la Comédie*, de l'*Égoïsme*, comédie en cinq actes, de *la Maïsno à deux portes*, etc. etc.

(2) ANDRIEUX (M.), membre de l'Institut, auteur des *Étourdis*, d'*Anaximandre*, du *Trésor*, et de beaucoup de contes et de poésies fugitives.

(3) ARNAUD DE BACULARD (M.), auteur des *Épreuves du Sentiment*.

(4) ARNAULT (M.), membre de l'Institut, auteur de *Marius*, de *Blanche* et *Moncassin*, etc. etc.

(5) BARRÉ (M.), l'un des auteurs des *Amours d'Été*, des *Vendangeurs*, de la *Matinée* et *Veillée Villageoise*, de M. *Guillaume*, *Scarron*, la *Danse Interrompue*, etc. etc. etc, et l'un des fondateurs du théâtre et des dîners du Vaudeville.

(6) BERQUIN (M.), auteur de l'*Ami des Enfants*.

(7) CAIGNEZ (M.), auteur du *Volage* ou le *Mariage difficile*.

(8) CARBON FLINS DES OLIVIERS (M.), auteur de la *Jeune Hôtesse*.

(9) LACHABEAUSSIÈRE (M.), auteur d'*Azémia*, des *Maris Corrigés*, etc.

(10) CHENIER (M.), membre de l'Institut, auteur de *Charles IX*, d'*Henri VIII*, de *Fénélon*, de *Caïus Gracchus*, etc. etc., de plusieurs satires, contes en vers, et discours académiques, etc. etc.

(11) CHAUSSARD PUBLICOLA (M.), auteur de plusieurs ouvrages connus.

(12) COURNAND (M.), auteur d'une traduction des *Géorgiques*.

(13) COURET DE VILLENEUVE (M.). On lui doit la meilleure édition de l'*Horace* de Jean-Bond.

(14) DELILLE (M. l'Abbé), membre de l'Institut; Rivarol avait feint de se tromper, pour avoir le plaisir de lui attribuer quatre vers qui n'étaient pas de lui, et dont un avait été rapporté inexactement dans l'Almanach des Muses. L'éditeur avait mis :

En la *peignant* il *peignit* ses bienfaits.

Le véritable texte est :

En la peignant il paya ses bienfaits.

(15) DELACLOS (M.), auteur des *Liaisons Dangereuses*.

(16) DESCHAMPS (M.), auteur de la *Revanche Forcée*, de *Piron avec ses Amis*, d'*une Soirée des Deux Prisonniers*, etc. etc.

(17) DESFONTAINES (M.), auteur de la *Dot* et de plusieurs Vaudevilles, etc. etc.

(18) DESFAUCHERETS (M.), auteur du *Mariage Secret*.

(19) DESPREZ (M.), auteur de plusieurs Vaudevilles, chansons et poésies fugitives.

(20) DUCRAY DUMINIL (M.), auteur du roman d'*Alexis ou la Maisonnette dans les Bois*, *Cælina*, *Lolotte* et *Fanfan*, etc. etc.

(21) DUMOUSTIER (M.), auteur des *Lettres à Émilie*; du *Conciliateur*, des *Femmes*, *de la Piété Filiale*, etc. etc.

(22) DUROSOY (M.), auteur de la *Bataille d'Ivry*.

(23) FABRE D'ÉGLANTINE (M.), auteur du *Philinte de Molière*, de l'*Intrigue Épistolaire*, des *Précepteurs*, etc. etc.

(24) FENOUILLOT DE FALBAIRE (M.), auteur de l'*Honnête Criminel*, des *Deux Avares*.

(25) GINGUENÉ (M.), membre de l'Institut.

(26) GRIMOD DE LA REYNIÈRE (M.), auteur de l'*Almanach des Gourmands*.

(27) GROUVELLE (M.), éditeur de la dernière édition des *Lettres de madame de Sévigné* et des *Mémoires de Louis XIV*.

(28) GUILLARD (M.), auteur d'*OEdipe à Colonne*, etc. etc.

(29) LEHOC (M.), auteur de *Pyrrhus* ou *les OEacides*.

(30) HOFFMAN (M.), auteur de l'*Original*, de *Stratonice*, du *Secret*, d'*Euphrosine* et *Coradin*, etc. etc.

(31) LANTIER (M.), auteur du voyage d'*Anténor*, de l'*Impatient*, du *Flatteur*, etc. etc.

(32) LAYA (M.), auteur de l'*Ami des Lois*, et de plusieurs ouvrages de poésie, etc. etc.

(33) LÉGOUVÉ (M.), membre de l'Institut, auteur de la *Mort d'Abel*, d'*Épicharis et Néron*, de la *Mort d'Henri IV*, etc. etc. du poème du *Mérite des Femmes*, et autres poésies, etc. etc.

(34) LEGRAND D'AUSSI (M.), auteur de plusieurs ouvrages sur l'*Ancienneté de la Langue et de la Littérature Française*, et de la vie d'*Apollonius de Thyane*.

(35) LEMERCIER (M.), auteur d'*Agamemnon*, d'*Ophis*, de *Pinto*, de *Plaute*, etc. etc.

(36) LUCE DE LANCIVAL (M.), professeur de Belles-Lettres au Lycée Bonaparte, auteur du poème d'*Achille à Scyros*, etc. etc.

(37) MARSOLLIER (M.), auteur de *Nina*, de *Camille ou le Souterrain*, d'*Adolphe et Clara*, les *Deux Petits Savoyards*, etc. etc.

(38) PIEYRE (M.), auteur de l'*École des Pères*.

(39) PIIS (M.), l'un des auteurs des *Amours d'Été*, de la *Matinée Villageoise*, des *Vendangeurs*, etc. etc. de plusieurs contes en vers, et d'une grande quantité de chansons.

(40) PHILIPON DE LA MADELAINE (M.), auteur du *Manuel Épistolaire*, du *Dictionnaire des Homonymes Français*, du *Dictionnaire des Poètes Français*, de l'*Élève d'Épicure*, de chansons, contes et autres poésies.

(41) RADET (M.), auteur du *Prix* ou *l'Embarras du Choix*; d'*Honorine*, de *Renaud d'Ast*, de la *Soirée Orageuse*.

(42) ROCHEFORT (M.), de l'Académie des Inscriptions, auteur de la *Traduction* en vers *de l'Iliade*.

(43) ROYOU (M.), auteur de l'*Histoire des Empereurs*.

(44) SAINT-ANGE (M.), auteur de la traduction en vers des *Métamorphoses d'Ovide*.

(45) THEVENEAU (M.), auteur d'un poème sur les *Hôpitaux*.

(46) VIGÉE (M.), auteur des *Aveux difficiles*, de la *Fausse Coquette*, de l'*Entrevue* et de quelques poésies.

(47) MERCIER (M.), auteur du *Tableau de Paris*,

de la *Maison de Molière*, de la *Brouette du Vinaigrier*, etc. etc. etc.

(48) RETIF DE LA BRETONNE (M.), auteur des *Contemporaines*.

(49) NOEL (M.), auteur du *Nouveau Dictionnaire de Mythologie*, etc. etc.

(NOTA). Si j'avais voulu donner plus d'étendue à ces citations, j'aurais pu encore rapporter les noms d'une foule d'auteurs auxquels on doit des ouvrages plus ou moins estimés. De ce nombre sont : MM. *de Marville*, *Boisjolin*, le *Cousin Jacques*, *Dupuis des Ilets*, *Gin*, *Rigoley de Juvigny*, *Masson de Morvilliers*, le *Chevalier de Mouhy*, *Naigeon*, *Pons de Verdun*, *Rochon de Chabannes*, etc. etc. etc.

Fin des Notes.

DIALOGUE
DU PUBLIC
ET DE
L'ANONYME.

PAR M. J. DE CHENIER.

AVIS.

L'AUTEUR inconnu d'un pamphlet, intitulé : *Petit Almanach de nos Grands Hommes*, assure qu'il aurait fourni de bons mémoires à l'auteur du *pauvre Diable*. Ceux qui croient connaître la personne de l'Anonyme, sont convaincus de cette vérité. L'aveu fait beaucoup d'honneur à sa franchise : on ne saurait trop l'exhorter à ne pas se laisser pervertir. L'ingénuité est une qualité d'autant plus précieuse, qu'elle est devenue très-rare. Cet aveu si naïf a donné l'idée de l'écrit qu'on va lire. Il a été composé sur les mémoires de l'Anonyme.

DIALOGUE DU PUBLIC

ET DE

L'ANONYME.

Je hais l'attaque, et j'aime la défense :
Mais épouser la commune vengeance,
Mais écraser un reptile odieux,
Un vil serpent, qui fuyant tous les yeux,
Mélange affreux de rage et de faiblesse,
Sous les buissons glissant avec souplesse,
Sifflant sans cesse et sans cesse irrité,
Lance au hasard un venin détesté ;
Mais à plaisir sur la terre infectée,
Fouler aux pieds sa tête ensanglantée :
C'est au courage allier un bon cœur,
C'est du Public être le bienfaiteur.

LE PUBLIC.

Ou vas-tu donc? Pourquoi ce teint livide,
Ces yeux baissés, ce front pâle et timide?
Porterais-tu le deuil de tes écrits?

L'ANONYME.

Ah !

LE PUBLIC.

Tu te plains?

L'ANONYME.

J'en veux à tout Paris.
Devers Bagnol, au fond de ma tanière,
Ayant trop bu du vin de feu mon père,
Mais sans payer, je rêve un beau matin
Que je suis fait pour un brillant destin :
Je vois, j'entends les nymphes de Mémoire
Me reprocher d'ensevelir ma gloire,
De m'oublier, quand le peuple et le roi,
Quand tout Paris ne compte que sur moi.
Gagné bientôt par un si doux reproche,
A mon réveil je prends ma place au coche;
J'arrive enfin, brûlant d'être apperçu,
Et de la gloire épris à son insçu.
Moitié satire et moitié flatterie,
Me voilà donc payant d'effronterie,
Ne passant plus déjà pour étranger;
Là, bon valet, me faisant protéger,
De mes aïeux ici parlant en maître,
(Je suis bon fils, je voudrais les connaître);
Souvent sublime, et souvent très-piquant,
Plus d'un café me trouvait éloquent :
Dans mon cerveau j'esquissais maint beau livre,
Et je devins un grand homme pour vivre.
Mauvais métier ! j'avais trop de rivaux :
C'en est donc fait. Après de longs travaux,
Quand mes pamphlets ont éclairé la France,
Je ne voulais, pour toute récompense,
Qu'un peu d'honneur, surtout un peu d'argent.
A votre avis je suis trop exigeant?

Public ingrat, vous voulez donc ma haine?
J'ai donc perdu mes talents et ma peine?
Et je m'en vais par où je suis venu,
Tout aussi sec, mais un peu plus connu,
Par conséquent méprisé davantage,
Ayant la honte et la faim pour partage.

LE PUBLIC.

Jusqu'à présent tu dis la vérité,
Et je fais cas de ta sincérité.
Mais il fallait, courtisant Melpomène,
D'un beau chef-d'œuvre ensanglanter la scène.
C'est là qu'on trouve et l'argent et l'éclat.
Que si ton style est tant soit peu trop plat,
S'il fait pitié, mais sans être tragique,
Pouvais-tu pas, rieur mélancolique,
Et d'un seul pied chaussant le brodequin,
En vers moraux ennuyer ton prochain?
Sûrs d'attendrir un facile auditoire,
Ces froids sermons ont des succès sans gloire.
Tout en bâillant, chacun aurait vanté
Ton esprit, non; mais bien ta probité.
Un pareil sort doit t'inspirer l'envie.

L'ANONYME.

A d'autres soins j'ai consacré ma vie.
S'il faut d'ailleurs vous parler franchement,
Cent ans plus tôt j'aurais fait aisément
Le Misantrope, Horace, Iphigénie;
Les temps sont durs, même pour un génie.

Votre Racine, et je tranche le mot,
Cent ans plus tard n'aurait été qu'un sot.
On peut encor glaner dans la satire,
Mais pour la scène il n'est plus temps d'écrire.
C'est de tout point un projet insensé :
On a tout dit.

LE PUBLIC.

C'est fortement pensé.
Il fait beau voir, avec cette assurance,
Un impuissant prêcher la continence.
As-tu créé du moins quelque chanson,
Bouquet, charade, énigme du bon ton,
Discours français, qui, dans la Germanie,
Vont obtenir un prix d'Académie (1),
De gens obscurs éloges inconnus,
Qu'on priserait s'ils pouvaient être lus,
Romans par lettre, ou vers sur la nature,
De la province innocente pâture?

L'ANONYME.

J'ai fait de tout.

LE PUBLIC.

Je n'en ai rien appris.

L'ANONYME.

Je figurais parmi les grands esprits,
J'arrondissais déjà plus d'un volume;
Sous les Charniers on admirait ma plume,

A maint comptoir applaudi fort souvent,
Dans maint Recueil enterré tout vivant,
Dix fois par jour, et vous devez m'en croire,
Je succombais sous le poids de ma gloire;
Mais j'enrageais de n'avoir pas un sou :
Le Mont Parnasse est si loin du Pérou!
Un certain soir, devant les Tuileries,
M'abandonnant aux douces rêveries,
Ayant dîné d'ambroisie et de miel,
Pieds sur la terre, esprit au haut du ciel,
Je parcourais l'espace imaginaire,
De mes pareils promenade ordinaire.
Vers ce bas-monde un moment ramené,
Je rencontrai sur mes pas, né pour né,
Un vieux Normand, l'Arétin de la France,
Rendu célèbre à force d'impudence,
Peintre abhorré, qui d'infâmes couleurs,
Voulut noircir jusqu'à ses bienfaiteurs.
Il commençait; mais, par un cas étrange,
Ses durs pinceaux pleins de fiel et de fange,
Entre ses mains contre lui retournés,
L'ont barbouillé de traits empoisonnés,
De son front large ont souillé tout l'espace;
Nouveaux affronts n'y sauraient trouver place;
Et le grand homme, à la honte aguerri,
Est sûr encor de n'être plus flétri.
Il me fixa d'un œil de fanatique,
Il m'accueillit d'un souris frénétique,
Puis il me dit: « Mon enfant, tu te perds.
» J'ai lu ta prose et tes prétendus vers;
» Tes vers benins, et ta prose sans rime

» M'ont ennuyé : — Ce n'est pas un grand crime ;
» A maint lecteur j'ai vendu de l'ennui ;
» Le mal qu'on fait on le reçoit d'autrui.
» — Or, maintenant permets que je t'éclaire.
» Si l'esprit seul est ta fortune entière,
» Tu n'es pas riche, il faut en conveuir ;
» Console-toi, tu peux le devenir,
» D'effet s'entend, d'esprit, c'est peu de chose :
» De bons écrits, soit en vers, soit en prose,
» Tu n'en fais pas ; tant mieux, on n'en veut plus.
» Les vieux chemins sont un peu trop battus ;
» Viens, fais-toi jour en des routes nouvelles,
» Prends cette plume, écris-moi des libelles.
» Tu signeras si tu n'es pas poltron,
» Mais si tu l'es, tu peux cacher ton nom ;
» Cette méthode est même la plus sûre,
» Et c'est toujours éviter une injure.
» Sois bien méchant, bien dur, bien effronté,
» Point de remords, il faut être acheté.
» — Mais, le mépris, — fi ! ta crainte m'assomme.
» — Un jour, ô ciel ! puissé-je, en galant homme,
» Maudit, mais craint pour mes nobles écrits,
» Être accablé d'argent et de mépris !
» — Mais le public ! mais la gloire ! l'estime !
» — Eh ! laisse-là tout ce jargon sublime.
» La gloire est sotte et ne fait point dîner.
» Travaille et mords sans plus examiner
» Mets à profit mon conseil salutaire,
» Déchire, mens, calomnie, exagère,
» Suis mon exemple, et sois bien convaincu
» Que tout l'honneur ne vaut pas un écu. »

Je l'écoutais, et j'étais dans l'ivresse.
« O! mon cher maître! » il s'enfuit, et me laisse
Le fruit heureux d'un discours aussi beau,
Son double esprit, mais non pas son manteau.
Avant ce temps, j'aimais fort la satire;
Tout pauvre diable est enclin à médire :
J'avais par fois joliment dénigré,
Mais ce jour-là j'étais un inspiré.
Pour vingt écus écrivant de génie,
Par élégance usant de calomnie,
J'avais déjà griffonné, ramassé
Tout un volume avant d'avoir pensé.
Enfant perdu de la littérature,
Vrai dom Quichotte et chercheur d'aventure,
Je crus aussi devoir m'associer
Certain Sancho, mon fidèle écuyer.
Berné cent fois, il est encore novice,
Je fus charmé de sa grosse malice ;
Ses traits sont doux, ils ne font point point de mal,
En vérité, c'est mon digne rival,
C'est le plus grand de mes heureux émules,
Sans s'appauvrir donnant des ridicules,
Riant tout seul d'un bon mot qu'il a dit,
Chez les Catins reconnu bel esprit,
Au fond bonhomme, et qui n'est pas trop bête,
Car, du moment qu'il s'est mis dans la tête
D'être compté parmi les vrais plaisants,
Il a fait rire, au moins à ses dépens.
Point envieux, pas même l'un de l'autre,
Pour mon plaisir, pour le sien, pour le vôtre,
Après avoir invoqué feu Pradon (2),
Roi, le plaisant, le sublime Gacon (3),

Nous avons fait un songe d'Athalie (4),
Ah!... Jean Racine en serait mort d'envie.
Ayant depuis mûrement médité
Avec savoir, zèle et sincérité,
Nous avons fait l'Almanach des Grands Hommes (5),
Où nous jugeons, fins juges que nous sommes,
Nombre de gens, bizarrement mêlés,
Sans aucun choix côte à côte assemblés.
Ces deux écrits sont fort beaux; et, peut-être,
Du premier coup j'ai surpassé mon maître!
Mais (pardonnez aux faiblesses du cœur),
Mais, moins que lui dégoûté de l'honneur,
J'imaginais que ma douce éloquence
Allait en cour, à Paris, dans la France,
Faire une émeute; et qu'un siége de plus
Serait créé chez les quarante élus.
Des pensions, j'en attendais plus d'une.
O durs lecteurs! ô mon siècle, ô fortune!
Funeste abîme où je portais mes pas!
Je travaillais, grand Dieu! pour des ingrats.
Rien n'est venu. Beau fruit de ma science!
Or, jugez-moi, jugez en conscience,
Mon cher Public; décidez si je doi
Mourir de faim; parlez, répondez-moi.

LE PUBLIC.

De honte au moins : dans le fond tu m'affliges.
Pauvre garçon! d'où viènent tes vertiges?
Quel noir délire a brouillé ton cerveau?
De temps en temps j'aime à voir un Boileau,

Qui des beaux arts né censeur légitime,
Sait dispenser le mépris et l'estime!
A ce modèle il fallait ressembler :
On le respecte; et l'on doit accabler
Un malheureux, qui bouffi d'arrogance,
Fier d'étaler sa plate extravagance,
Rieur maussade et zélé pour le mal,
Sur son fumier s'érige en tribunal.
Avec les lois, quand le sage Brienne
Sait allier la grandeur souveraine;
Amis du peuple et dignes de leurs noms,
Quand Montmorin, quand les deux Lamoignons
Semblent lutter de zèle et de prudence,
Pour relever les destins de la France,
Et s'animant à la voix de Louis,
D'un noble accord font refleurir nos lis;
Quitteront-ils des études si belles?
As-tu bien pu, noble auteur de libelles,
Un seul instant penser de bonne foi
Que leurs regards descendraient jusqu'à toi;
Et que sur toi les grands, l'Académie,
Le roi lui-même, et la France ébahie,
Feraient pleuvoir avec profusion
Crédit, faveur, éloge, pension?
Va recevoir d'un maraud de libraire
Pour tant d'opprobre un modique honoraire;
Cours éviter les brocards, les sifflets,
Dans l'antichambre, au milieu des valets;
Tu dois leur plaire, et de pareils ouvrages
Peuvent compter sur de pareils suffrages.
Écoute encore un important avis.
Tu reviendras à tes profonds écrits;

Rien ne te sied que ce genre d'escrime;
Pour être lu garde bien l'anonyme;
Aux gens d'honneur épargne le tourment
D'être avec toi confondus un moment.
Toujours caché, non pas jusqu'aux oreilles,
Dans l'ombre, soit, imprime ces merveilles;
Point de détour, point de nom supposé.
A dire vrai, tu t'es mal déguisé.
Grimaud, d'accord, mais non de la Reynière.
D'un tel abus je sais trop que Voltaire
Donna l'exemple, et je l'en blâme fort;
Mais il acquit le droit d'avoir ce tort.
Observe bien qu'il avait fait Zaïre,
Sémiramis, Brutus, Œdipe, Alzire;
Il a dû craindre un nom tel que le sien:
Toi, tu pourrais te cacher sous le tien.
Par fois Voltaire écrivait un peu vite.
De grands auteurs, tes égaux en mérite,
Servaient d'enseigne à ses contes bouffons,
Faibles pour lui, pour eux beaucoup trop bons:
Il honorait les noms qu'il daignait prendre;
Il descendait, tu ne saurais descendre.

L'ANONYME.

Ah! je vois trop d'où naît votre courroux:
De mes talents le public est jaloux.
Me siffler! moi! quelle injustice extrême!
Droit à Bagnol je fuis à l'instant même;
J'y trouverai nombre d'admirateurs,
Et des amis, et même des lecteurs.
Adieu, je pars. D'un style inexorable,

Je vais écrire un libelle admirable,
En plus d'un tome; et là, je veux punir
Vous qui sifflez, comme aussi l'avenir,
Qui par écho me sifflera peut-être,
S'il a pourtant l'honneur de me connaître,
Si Faribol, sur les pas de Cotin,
Peut voyager en pays si lointain.
Point de quartier; mes plaintes sont fondées.
D'autres feront provision d'idées;
Dieu soit loué! Dans ce noble métier,
Je n'ai besoin que d'encre et de papier.

LE PUBLIC.

C'est fort bien dit. Mais, crois-moi, fais encore
Provision de beaucoup d'ellébore.
Tu ris? Bientôt, je t'en veux avertir,
Tu pleureras, si tu ne peux rougir.
Je hais l'attaque, et j'aime la défense;
Mais épouser la commune vengeance,
Mais écraser un reptile odieux,
Un vil serpent, qui, fuyant tous les yeux,
Mélange affreux de rage et de faiblesse,
Sous les buissons glissant avec souplesse,
Sifflant sans cesse, et sans cesse irrité,
Lance au hasard un venin détesté;
Mais à plaisir sur la terre infectée,
Fouler aux pieds sa tête ensanglantée:
C'est au courage allier un bon cœur,
C'est du public être le bienfaiteur (6);
Déjà certains de ma reconnaissance,
Tes vrais amis vont rompre le silence:

Tu peux compter qu'un immortel affront
Sera gravé sur l'airain de ton front :
C'est pour ton bien ; et, dans peu, je te jure,
On guérira ta cervelle très-dure ;
Et tu diras, mon enfant, mais trop tard :
« Quand on veut nuire, il faut beaucoup plus d'art ;
» Il faut choisir ses gens avec prudence ;
» Quel châtiment pour un peu d'impudence !
» Me voilà donc un sot déshonoré :
» J'aurais mieux fait d'être un sot ignoré. »

FIN.

NOTES.

(1) Il y a quelques années, l'Académie de Berlin proposa un prix pour le meilleur Discours qui lui serait présenté sur les causes de l'universalité de la langue française. Le long discours qu'elle a couronné est plein de bévues grossières, surtout en matière de poésie. On y trouve ce que tout le monde sait, ou ce que personne ne doit savoir. Le style en est médiocre, ce qui faisait espérer davantage que l'auteur n'a tenu depuis. Il y a beaucoup de mots et point de choses. La question aurait pu fournir cent vers ou dix pages de prose à quelqu'un qui l'aurait traitée. Elle est discutée en moins d'espace encore dans le *Siècle de Louis XIV* et dans d'autres écrits de M. de Voltaire. On a dit de Tacite qu'il abrégeait tout, parce qu'il voyait tout. Ceux qui ne sont pas au fait d'une matière sont ceux qui en parlent le plus long-temps.

M. le marquis de X.... s'est pourtant donné la peine d'adresser à l'auteur de ce discours une épître pleine de louanges. Elle finit par ces deux vers :

> Qu'à tes premiers succès notre estime réponde,
> Et de Voltaire absent console un jour le monde.

Le premiers vers ne dit pas bien ce qu'il veut dire, et ce qu'il veut dire n'est pas juste. Le second, qui est un peu emphatique, renferme un très-bon conseil. Il y a d'ailleurs des vers très-bien tournés dans ce petit ouvrage. Les amis de M. de X... assurent que son épître est une ironie continuelle.

(2) On trouve dans la préface de la Phèdre de Pradon, ces deux vers heureux contre Racine et Boileau :

> La cabale en pâlit, et vit en frémissant,
> Un second Hippolyte à la barbe naissant.

L'auteur d'une espèce de satire, intitulée : *le Chou et le Navet*, est sans contredit l'écrivain moderne qui a le mieux imité cet excellent style.

(3) Le poète Roi s'est fait connaître un moment par un opéra qui réussit beaucoup, et par de mauvaises satires appelées *Calotes*. Il y a sur ce poète une anecdote curieuse. Ceux qui l'ignorent seront bien aises de la trouver ici. Moncrif avait fait un ouvrage assez ridicule dont le titre était *Histoire des Chats, pour servir à l'Histoire universelle*. Roi fit une satire contre Moncrif. Celui-ci se vengea d'une manière brutale, et qui n'a rien de plaisant. Roi, dans le moment même où il était battu, lui criait sans s'émouvoir, *patte de velours*, *minet*, *patte de velours*. Cet homme avait le génie de la plaisanterie. Les honnêtes gens dont il est ici question finiront par l'égaler.

Quant à Gacon, M. de Voltaire n'a pas dédaigné d'en faire mention dans le Catalogue des écrivains du siècle de Louis XIV. Il observe que les satires de Gacon étaient du moins en mauvais vers. Il ajoute : « Ceux qui » n'en écrivent aujourd'hui qu'en mauvaise prose sont » encore plus méprisés que lui. On n'en parle ici que » pour inspirer le même mépris envers ceux qui pour- » raient l'imiter. »

(4) On se permet dans cette facétie d'insulter des gens de lettres distingués, M. de Condorcet, par exemple, M. de la Harpe, madame de Sillery, recommandable à tant d'égards, et même M. de Buffon, que son génie et son âge auraient dû mettre à l'abri de la satire. Tous les honnêtes gens ont été révoltés de cette extrême indécence. Il n'est pas aisé de décider si elle est plus odieuse que ridicule. Un écrivain du dernier ordre, blâmer le style de M. de Buffon ! Un misérable parodiste, oser persiffler M. de Buffon !

Au reste, l'auteur de ce chef-d'œuvre a jugé à propos de l'attribuer à M. Grimaud de la Reynière, connu par quelques ouvrages d'un genre différent. Cette ruse, qui n'a trompé personne, est comme on voit un acte de faussaire. Si l'auteur pseudonyme avait eu soin de publier sa parodie sous le nom d'un *échappé des Petites-Maisons*, la supposition aurait été plus difficile à soupçonner.

(5) C'est une liste fort longue de noms pour la plupart inconnus dans les lettres, parmi lesquels on en trouve qui sont connus avantageusement. L'auteur, absolument dénué de discernement, n'a eu d'autre dessein que de nuire. Il a choisi la forme d'un dictionnaire comme le cadre de dénigrement le plus facile à remplir. « Un nouveau poison, dit encore M. de Voltaire, fut » inventé depuis quelques années dans la basse littéra- » ture. Ce fut l'art d'outrager les vivants et les morts » par ordre alphabétique. » Si cette satire, au lieu d'avoir trois cents pages, en avait sept ou huit, si l'on y découvrait plus de goût et plus de connaissance de la

littérature, elle aurait le petit mérite d'être assez piquante dans un genre facile et déjà usé.

Je n'ai point été oublié dans cet Almanach. On y assure que j'ai bien voulu diriger les Étrennes de Polymnie. Sans prétendre dénigrer ce Recueil, il est certain que j'en ignorais encore le nom. Je n'en ai pas moins été charmé de la plaisanterie de l'Anonyme. Je n'ose me flatter qu'il soit aussi content du petit écrit que je présente au public. Ce bel esprit doit sentir cependant que j'ai travaillé pour son instruction. Il peut se corriger encore s'il est d'une extrême jeunesse. Je desire bien vivement de lui être utile, et je lui pardonne de tout mon cœur.

(6) Quiconque s'est elevé avec force contre les calomniateurs, les auteurs de pamphlets anonymes, les libellistes de toute espèce, a bien mérité du public. En composant cet ouvrage de morale, on ne s'est pas flatté d'éteindre la race des méchants par métier; on sait fort bien qu'il s'en trouvera toujours en France et partout, tant qu'il y aura un écu à gagner dans cette profession. Mais la peinture fidèle de leur ignominie guérira peut-être une infinité de jeunes provinciaux séduits par l'espèce de sensation que produisent de plates satires en prose, et tentés par l'extrême facilité de ce genre.

Beaucoup de gens très-modérés, quand personne ne les attaque, ne manquent jamais de donner des conseils à ceux qui sont attaqués. *Il faut mépriser tous ces gens-là,* vous dit-on, *vous les honorerez en les accablant de ridicules.* D'abord il ne paraît pas qu'il y ait

d'inconvénients à les honorer de cette manière. En second lieu, s'il fallait pour cela renoncer à les mépriser, la chose pourrait devenir embarrassante, mais par bonheur rien n'est moins nécessaire.

Si dans la suite quelques plaisants de la même trempe s'avisent encore de jeter aux passants de la boue dont ils sont couverts, on tâchera de redoubler de vigueur et d'en faire justice le plus promptement possible.

Fin des Notes.

LA CONFESSION

DU

COMTE GRIFOLIN.

FACÉTIE EN DIALOGUE.

PAR M. DE MARIBAROU.

AVIS DES ÉDITEURS.

Gacon, ou le poëte sans fard, a fait une apologie de la Motte-Houdard qui commence de la sorte :

» M. de la Motte a des titres de grandeur
» si incontestables, que je ne comprends pas
» qu'il y ait encore des gens assez opiniâtres,
» non seulement pour les lui contester, mais
» encore assez coupables pour le rabaisser
» lui-même audessous de ceux qu'il a si glo-
» rieusement terrassés.

» A peine parut-il sur le Parnasse, qu'en
» vrai phénix de la poésie chantante, il sur-
» passa Quinault par la sublimité de ses opéras;
» qu'il effaça Pindare, Horace, Anacréon et
» Malherbe par la majesté de ses Odes; et
» qu'enfin, par son Iliade, il vainquit Homère,
» qui jusque-là avait été invincible. Les

» journaux littéraires, tant de France que des
» pays étrangers, ne sont remplis que des jus-
» tes louanges qu'il mérite, pour avoir honoré
» son siècle par des ouvrages en vers et en
» prose, qui ont fait oublier ceux que toute
» la terre avait admirés et canonisés depuis
» tant de siècles. Qui croirait cependant que
» ce grand homme, infatigable à produire des
» chefs-d'œuvres, nous donnant dans ses fables
» un *Esope*, un *Phèdre* et un *Lafontaine* tout
» à la fois, ait été vilipendé à tel point, qu'on
» a osé imprimer publiquement et avec l'at-
» tache du magistrat, que ces mêmes fables
» n'étaient qu'un Recueil de *coïonneries*; que
» leur auteur, ayant dérobé et mal digéré celles
» de Lafontaine, ressemblait à un chat, qui,
» ayant mangé une livre de beurre, ne pesait
» que trois quarterons ? »

Nous ignorons si les rédacteurs *du petit Almanach de nos grands hommes*, ayant jamais dérobé une livre de beurre, ont pesé aussi peu, après l'avoir mangée, que le chat

dont il est ici fait mention ; mais il est certain que ces messieurs n'ont fait leur sauce qu'avec le beurre de Gaçon, et qu'il était difficile d'employer une marchandise de plus mauvais aloi. *Le petit Almanach* est entièrement calqué sur *l'Apologie de la Motte*. Les rédacteurs usent des mêmes tournures, des mêmes plaisanteries et des mêmes expressions que le poète sans fard. La Motte est un *grand homme infatigable à produire des chefs-d'œuvres*, ainsi que les grands hommes de nos jours. Il y a des jeux de mots éternels dans les deux pamphlets. L'ironie y est partout répandue ; l'ironie fait tout le mérite de l'un et de l'autre ; et l'on trouve dans l'un et l'autre des passages que Gacon et les rédacteurs ont tronqués, mutilés et altérés, pour les rendre ridicules.

Diogène le cynique, entendant chanter un mauvais musicien, dont tout le monde se moquait, le combla d'éloges, et lui dit, pour le consoler, qu'un homme qui n'avait point d'autre parti à prendre que celui d'être musicien, fait

bien mieux de mal chanter que de voler sur les grandes routes. Nous sommes de l'avis de Diogène. Messieurs les rédacteurs, qui vraisemblablement ne peuvent faire que des Almanachs, méritent de grandes louanges, pour nous avoir donné celui de nos grands hommes; mais, s'il est beau de ne pas se faire pendre, il l'est peu de piller Gacon; et puisque le larcin est permis en littérature, pourvu qu'on tue son homme, il est bien plus noble de tuer un poète renommé, que le poète sans fard.

M. de Maribarou, qui est l'homme du monde le plus doux, le plus indulgent et le plus paisible, n'aurait point relevé ce plagiat, si ces messieurs ne l'avaient honoré d'un article assez malévole; ils ont prétendu qu'un impromptu qu'il avait laissé tomber dans l'almanach des Grâces, *lui avait causé une grande réputation*. Cette plaisanterie n'est pas très-neuve, et malheureusement elle est un peu outrée. M. de Maribarou n'a point une grande réputation, et peut-être n'a-t-il pas eu tort de

trouver dans ce sarcasme plus de malice que de justesse. Ces messieurs cependant lui ont inspiré le desir de justifier leurs éloges par quelque production plus considérable qu'un impromptu, et il nous a envoyé le dialogue suivant que nous nous empressons de livrer au public avide de ces sortes d'ouvrages. Quoiqu'il nous paraisse un peu plus digne de réputation que l'impromptu de l'Almanach des Grâces, messieurs les rédacteurs, en le lisant, ne manqueront pas de le trouver détestable, ou plutôt sublime; ce qui, pour eux, est le même que détestable; et quittant le ton persiffleur, ils ajouteront qu'ils est impossible qu'un *Maribarou* fasse jamais rien de bon; ils recommenceront ensuite de plaisanter fort ingénieuse-sur le nom de *Maribarou*, comme ils ont déjà fait sur ceux de *Midavaine*, de *Moniquitaine*, de *Minau de la Mistringue*; et M de Maribarou s'amuse, en attendant qu'ils lui répondent, à rédiger le grand Almanach des petits hommes, qui ne sera point imité de Gacon.

Eh! quoi, dira-t-on peut-être! écrire sérieusement contre les rédacteurs du petit Almanach de nos grands hommes! Pourquoi non? le fameux Heinsius n'a-t-il pas composé un long et magnifique discours sur un de ces petits insectes que la délicatesse française ne permet pas de nommer?

LA CONFESSION

DU

COMTE GRIFOLIN.

DIALOGUE

Entre le Comte GRIFFOLIN et le Marquis ZINZOLIN.

Sifflez-moi librement, je vous le rends, mes frères.
VOLTAIRE.

LE COMTE GRIFOLIN.

LE Petit Almanach les met au désespoir.
Qu'en dites-vous, Marquis ?

LE MARQUIS ZINZOLIN.

Comte, je viens de voir
Quatre de ces messieurs que vous nommez grands hommes ;
Ils s'expliquaient ainsi : « Tous quatre nous y sommes ;

« Mais les traits que sur nous Grifolin a lancés,
« Retombent sur lui-même et nous vengent assez.
« Croit-il donc que son livre annonce du génie ?
» Largement saupoudré du sel de l'ironie,
» Nos écrits, il est vrai, s'y montrent sous un jour
» Qui les a fait siffler à la ville, à la cour.
» L'ironie est piquante, et d'abord elle étonne :
» Bientôt elle devient traînante, monotone,
» Et tristement semblable aux fades *Camaïeux*
» Dont la couleur unique importune les yeux.
« Des contre-vérités l'esprit enfin se lasse. »

LE COMTE GRIFOLIN.

Ma prose ne vaut pas les vers légers d'Horace,
Ni ceux de Despréaux. L'art des rapprochements
Y répand toutefois de nombreux agréments,
Et cet air m'a du moins mérité quelque gloire.
N'en convenaient-ils pas ?

LE MARQUIS ZINZOLIN.

Non. J'ai bonne mémoire.
« Plaisanter sur les noms et jouer sur les mots,
» Se disaient-ils encor, n'est que l'esprit des sots ;
» Et quel autre a fait voir le monsieur qui nous raille ?
» C'est, il faut l'avouer, une heureuse trouvaille,
» Que d'atteler ensemble et *Briquet* et *Braquet*,
» Et *Castor* et *Costard*, et *le Blanc* et *Brunet* !
» *Biennourri*, *Bienvenu*, marchant de compagnie,
» Ne supposent-ils pas un effort de génie,
» Et qu'un jour Grifolin surpassera Fréron ?
» Il fait plus : accouplant le bœuf et le ciron,

» Sur une même ligne avec malice il range
» Le puissant Baculard et l'exigu Saint-Ange,
» Et confond leurs talents ainsi que leurs portraits.
« Sous le nom de Gudin, il siffle Beaumarchais ;
» Beaumarchais dont la verve est en bons mots fertile,
» Et qui, pour ce Thersite, est un nouvel Achille. »
Comte, de tels discours ne manquent pas de sens.
Ne serions-nous tous deux que de mauvais plaisants ?
Je crains que votre esprit, qui sous mon nom circule,
Ne me rende, à la fin, tant soit peu ridicule.

LE COMTE GRIFOLIN.

Comment ?

LE MARQUIS ZINZOLIN.

Grâces à vous ! quelques malins écrits
Viènent de me placer au rang des beaux esprits.

LE COMTE GRIFOLIN.

J'en conviens ; seriez-vous fâché de le paraître ?

LE MARQUIS ZINZOLIN.

Je passais pour un fat, et glorieux de l'être,
Je me faisais un nom par mes airs de hauteur.
On ne voit plus en moi qu'un détestable auteur,
Qu'un Zoïle impudent et qu'un plat satirique.
Vous le savez pourtant ; sobre de sel attique,
Rarement j'en ai mis dans mes légers propos,
Et mes discours jamais n'ont troublé le repos
De ces pauvres rimeurs que poursuit votre Muse.
De vos livrets mordants que le public s'amuse,
J'y consens ; mais cessons d'être en société
Et n'allons plus ensemble à l'immortalité.

LE COMTE GRIFOLIN.

J'y consens de bon cœur. Je suis si las moi-même
D'un métier dont je sens et la bassesse extrême
Et l'extrême danger ! Zoïle est en horreur :
J'excite, comme lui, le mépris, la terreur,
Et je voudrais n'avoir jamais appris à lire.

LE MARQUIS ZINZOLIN.

Comte, vous m'étonnez. Si l'affreuse satire
Vous inspira toujours tant de haine, pourquoi
De votre naturel ne pas suivre la loi ?
Si le ciel vous fit bon, pourquoi cesser de l'être ?

LE COMTE GRIFOLIN.

Tel que je suis, Marquis, vous allez me connaître.
C'est trop cacher mes traits sous un masque trompeur.
Le rire est sur ma bouche et la mort dans mon cœur.
Écoutez le récit de ma triste aventure.
Par mon père jeté dans la cléricature,
J'étudiai Sanchez, *de Matrimonio*,
Et du grand Saint-Thomas la Somme *in-folio*.
De ces graves docteurs j'épuisai la science,
Et m'instruisis à fond, des cas de conscience.
J'aurais pu terrasser Bayle, Servet, Jurieu,
Et, soit dit entre nous, je ne crois pas en Dieu.
Messieurs de Sainte-Garde (1) aiment peu qu'on s'avise
De préférer Lucrèce aux livres de Moïse :
C'était là mon défaut. Las d'un joug odieux,
Je vins persuader au sage Deparcieux (2),

Qu'il devait me traiter comme un fils de son frère,
Et je lui démontrai par un bon corollaire
Que j'étais son neveu. Le sage n'en crut rien ;
Mais je quittai mon nom pour arborer le sien,
Et je me crus profond dans la géométrie.
  Nul n'est, à ce qu'on dit, prophète en sa patrie.
Je ne retournai point aux rives du Gardon (3),
Lieux où j'ai vu le jour. Grâce à mon nouveau nom,
Je chantai les savants, les grands seigneurs, les belles,
Et les cours de chimie et même les ruelles.
Pétrone fut toujours mon auteur favori ;
C'est mon *vade mecum*. De ses leçons nourri,
Je m'assis avec gloire aux banquets délectables
Où se rendent le soir des libertins aimables.
On m'accueillit partout ; mais j'étais indigent,
Et la gloire toujours ne tient pas lieu d'argent.
Je fis, pour en gagner, des extraits au Mercure ;
La gloire m'y suivit. De cette source pure
La renommée et l'or découlent à la fois.
Pankouke me donnait cinquante écus par mois ;
Et fier de ces trésors, je conçus l'espérance
De devenir un jour le Crésus de la France.
Je bénissais Pankouke, et m'enorgueillissais ;
Mais les revers, hélas ! sont voisins des succès :
On ne le sait que trop, et le grand Mithridate
L'a souvent éprouvé sur les bords de l'Euphrate.
Ce vainqueur des Romains, par les Romains vaincu,
S'écriait en mourant qu'il avait trop vécu ;
Et telle est des humains la triste destinée !
  De Cosseph d'Ustaris (4) la plume fortunée
L'emporta sur la mienne, et ce Longin nouveau
Exila mon génie en un coin du caveau (5),

Séjour qui peint si bien la demeure infernale.
Là, bientôt les vapeurs que la vanille exhale,
Troublant de mon cerveau les débiles esprits,
Le sommeil vint fermer mes yeux appesantis,
Et, dans un songe affreux, une ombre épouvantable,
L'ombre du grand Gilbert, debout sur une table,
Et tenant à la main le fouet de Despréaux
L'agite à mon oreille et me parle en ces mots :
» Tu dors, frère (6), tu dors; ô crime que j'abhorre!
» Tu dors, et cependant Voltaire imprime encore,
» Et Paris lit encore et sa prose et ses vers !
» Tu dors, et glorieux d'imiter ses travers
» Mille auteurs à l'envi se traînant sur ses traces,
» Des arts hâtent la chute et font rougir les Grâces!
» Qui donc t'a pu plonger dans ce honteux sommeil?
» O mon cher Grifolin ! songe qu'un prompt réveil
» Au Parnasse français peut seul rendre son lustre,
» Et que sans la satire on n'est jamais illustre.
» Qu'as-tu fait qui t'honore? à de faibles essais
« Ta Muse adolescente a borné ses succès.
» Berlin a couronné l'insipide harangue,
» Que, sans trop la savoir, tu fis sur notre langue,
Et qui, du bon Formey (*), qui ne la sait pas mieux,
A dû charmer l'oreille et fasciner les yeux.
« Le Dante a vu par toi, dans une prose aride,
» Se dessécher le nerf de son style rapide,
« Et son noir Ugotin en dameret changé.
« J'ai traduit comme toi (7), comme toi protégé

(*) Secrétaire de l'académie de Berlin.

» Par quelques rédacteurs de feuilles éphémères ;
» J'ai chargé les journaux de vers hebdomadaires :
» Que m'est-il revenu d'un si triste métier ?
» Dans un collége obscur, un maître de quartier
» Avec plus de renom exerce son empire.
» Emploie incessamment tes talents à médire,
» Même à calomnier ; siffle tous les auteurs ;
» Attaque leurs écrits et dénigre leurs mœurs.
» Fréron n'est plus ; remplace un si brillant modèle ;
» Et fais de Zinzolin ton disciple fidèle.
» Quand on est sans courage on a besoin d'appui ;
» Il se battra pour toi, tu rimeras pour lui,
» Et tu le produiras partout comme un génie.

» Il est vrai que souvent la noire calomnie
» Trouve sa récompense, et mon dos en fait foi.
» Du trop fameux Rufus et du poëte Roi,
» Paris connaît l'histoire. On sait que, sur la brune,
» Ces messieurs quelque fois, se plaignant à la lune
» Des petits accidents qui troublaient leur repos,
» Allaient dans leur taudis pleurer de leurs bons mots.
» Ces petits accidents t'arriveront sans doute :
» Mille et mille dangers t'attendent sur la route.
» L'un te méprisera ; l'autre plus inhumain
» T'guêtera dans l'ombre, une canne à la main,
» Et te fera subir le destin de tes maîtres.

» Brave tous ces périls, et de tes fiers ancêtres
» Dépouille, mon ami, les nobles sentiments ;
» Prouve au public léger, par de vains arguments,
» Qu'un livre qui lui plaît, ne dut jamais lui plaire,
» Arme-toi contre lui d'une sainte colère,

» Dès qu'il proclamera quelque jeune talent;
» Roule sur le génie un œil étincelant,
» Et poursuis-le partout comme un monstre effroyable;
» Suis enfin mon exemple, et sois impitoyable. »

Il dit, et je m'éveille. Aussi-tôt dans les airs,
Je vois, à la lueur des rapides éclairs,
Sous les traits d'un hibou s'éclipser le fantôme,
Et descendre, en grondant, au ténébreux royaume.
Des prodiges affreux signalent ce moment:
La pendule s'arrête, on ignore comment;
Sous les doigts des garçons les tasses se renversent,
Dans des flots de café leurs débris se dispersent;
Et moi, semblable au fils du grand Agamemnon,
Lorsqu'il est poursuivi par l'horrible Alecton,
Je cours, et crois partout voir le spectre livide.

Sur la docte montagne, où le libraire avide
Cite à son tribunal les auteurs indigents,
S'élève un édifice, asile des talents.
Là, Ramus enseigna la science des nombres:
Là, du vieux goût français chassant les pâles ombres,
De Lille professait l'art nouveau des jardins;
Paris applaudissait à ces accents divins.
Je l'aborde, et lui dis: Singe du doux Virgile,
Qui crois impunément pouvoir charmer la ville,
Ton faible m'est connu. Tremble; je sais par où
Je te dois attaquer; et le navet, le chou
Qui n'ont pu dans tes vers obtenir une place,
Grâces à mes efforts, vont monter au Parnasse;
Et grâce à moi, bientôt ces légumes guerriers
Vont combattre les fleurs et flétrir les lauriers.

L'effet suit le discours. De pointes éphémères,
J'arme péniblement les plantes potagères,
Et j'imprime aussi-tot, sous un nom respecté,
Le chef-d'œuvre odieux de ma causticité.
Il circule en tous lieux : par un coup si funeste,
De Lille est atterré ; mais le chardon me reste.
Je m'étais cru plaisant ; on me trouve bouffon.

Bientôt, vil détracteur du sublime Buffon,
Et du Phèdre français réalisant la fable,
Je lance une ruade au lion vénérable,
Qui de pitié sourit, se voyant insulté ;
Et nouveau Diomède, attaquant la beauté,
Je refuse, égaré par ma coupable audace,
Du talent à Genlis, à Staël de la grâce.
J'imite enfin Gilbert. Quoique partout vanté,
Gilbert pour tout esprit n'eut que de l'âpreté ;
Il manqua de souplesse, et d'une forme usée (8)
Toujours il revêtit sa stérile pensée.
Je ne pus toutefois monter à sa hauteur,
Et de le surpasser je n'ai pas eu l'honneur.
Voilà ce qui m'irrite. Il est fâcheux sans doute,
Lorsque de la satire on s'est ouvert la route,
De suivre, en clopinant, des modèles boiteux,
De vouloir les atteindre et de rester loin d'eux :
La honte et le remords sont les fruits de mes veilles.
Ce récit, je le vois, fatigue vos oreilles,
L'ennui vient ombrager votre front ingénu ;
Mais de vous seulement que mon cœur soit connu.
Il faut se déguiser dans le siècle où nous sommes,
Et quelque nain qu'on soit, rabaisser les grands hommes.

LE MARQUIS ZINZOLIN.

Comte, je ne veux plus tuer les gens pour vous,
Ni me faire tuer. D'un style noble et doux,
De Lille a célébré les jardins de la France;
Genlis avec succès endoctrina l'enfance;
Staël a de l'esprit, son cœur est tout de feu;
Buffon, à mes regards, des talents est le Dieu.
J'ai formé le projet aussi sage qu'utile
D'admirer désormais Buffon, Genlis, de Lille,
De souper, si je puis, chez l'aimable Staël,
D'être enfin vertueux pour me rendre immortel.
Je ne veux plus surtout, parodiant Racine,
Coudre à de vils lambeaux une scène divine;
Ce serait avec vous partager le chardon.
Ainsi donc retournez aux rives du Gardon,
De vos nobles aïeux cultivez l'héritage,
Et plantez-y des choux; les choux dans votre ouvrage
Ont avec les navets caqueté longuement:
Il vaut mieux s'en nourrir et vivre honnêtement.

NOTES.

(1) Le comte Grifolin a été quelque temps à Avignon, au séminaire Sainte-Garde. On l'appellait alors *le bel abbé*. Il avait des dispositions très-heureuses aux belles-lettres, et annonçait un génie supérieur.

> Comment en un vil plomb l'or pur s'est-il changé ?
>
> RACINE.

(2) Le même qui a eu le projet de faire venir à Paris les eaux de l'Ivette. C'était un académicien vertueux et éclairé. Le comte Grifolin lui persuada qu'il était son parent, et porta le nom de Deparcieux jusqu'à ce que le véritable neveu de l'académicien l'obligea de le quitter.

(3) Le comte Grifolin est né à Bagnols, petite ville du bas Languedoc, entre Nîmes et le Pont Saint-Esprit, et l'on sait que le Gardon n'en est pas éloigné.

(4) C'est le nom qu'a pris M. Garat dans quelques articles du Mercure.

(5) Le caveau n'était point ce qu'il est devenu. C'était un antre enfumé, assez semblable à l'entrée de l'Averne dont Virgile a fait une si belle description. M. le Mierre l'a plaisamment appelé *le Parnasse à lanternes*, dans une épître à M. Billard. *Voyez ses poésies fugitives*.

(6) Ce vers est visiblement imité du Lutrin : *Tu dors, prélat, tu dors ;* mais c'est Gilbert qui parle, et le valet copie son maître.

(7) Gilbert a traduit en vers le poème de Gessner intitulé, *la Mort d'Abel ;* et le comte Grifolin a traduit le Dante en prose. On ne sait encore laquelle de ces deux traductions est la moins mauvaise. Nous croyons cependant que celle de Gilbert l'emporte de beaucoup pour la fidélité sur celle du comte Grifolin, et il nous sera facile de le prouver en examinant rapidement le premier chapitre du Dante : il commence ainsi son poème.

Nel meno del cammin di nostra vita
Miritrovai, etc.

Le traducteur dit : *j'étais au milieu de ma course.* *Nostra vita* signifie *la course ordinaire des hommes*, et non pas celle du Dante. Ce poète ne se serait jamais servi dans une même phrase de ces deux mots *nostra* et *mi*, si l'un et l'autre se rapportaient à la même personne du Dante.

Miritrovai per una selva oscura. Ce mot *per* fait connaître qu'il ne faut pas traduire : *je me trouvai dans une forêt obscure ;* mais : je m'égarai, en allant çà et là *à l'aventure par la forêt obscure.*

Esta selva selvaggia, et aspra e forte. Ces mots *aspra e forte* ne signifient point *profonde et ténébreuse ;* ce qu'on avait déjà indiqué par le mot *obscure*, mais *âpre et difficile à vaincre.*

Tanto e amara, che poco e pui morte. Il ne fallait pas traduire : *que la mort seule me sera plus amère.*

Diro dell'alte cose chi'o'hos corte. Le texte du Dante est *altre* et non pas *alte.* La traduction de ce vers ne doit donc pas faire mention de hautes connaissances, mais elle doit se borner à l'expression suivante : *je parlerai des autres choses, etc.*

Io non so ben ridir com'i'v'entrai. Cela ne signifie pas : *je ne puis rappeler le moment où je m'engageai dans la forêt périlleuse.* Ce que le Dante a exprimé, c'est : *je ne puis bien redire comment j'étais entré.*

Tanto eva pien di sonno in su quel panto.
Che la verace via abbandonnai.

On a traduit : *tant ma léthargie était profonde.* Il faut traduire : *tant le sommeil qui m'accablait était profond, au moment que j'ai abandonné le véritable chemin !*

Cosi l'animo mio ch'ancor fuggiva,
Si volse a retro a rimirar lo passo.

Le traducteur dit : *ainsi je m'arrêtai, et j'osai sonder d'un œil affaibli ces profondeurs.* Mais l'auteur avait fait entendre qu'*ainsi son âme, qui fuyait encore, se tournait en arrière pour revoir ce passage.*

E non misi partia Dinansi al volto. Ce vers qui exprime si bien que la panthère ne *s'éloignait du visage* du Dante, a été oublié par le traducteur.

Quando l'amor divino
Morse da prima quelle cose belle.

La traduction a : *Lorsque le soleil éclaira d'abord*

le prodige de la création. Il fallait traduire : *quand l'amour divin imprima la première fois le mouvement dans ces charmants objets.*

Di quella fera la gaietta pelle. Ce mot *la gaietta* ne signifie pas les couleurs *variées*, mais les couleurs *gaies* de la panthère. Elles inspiraient l'espérance selon les anciens. Au contraire, la couleur noire était de mauvais augure, suivant Florus. Cet écrivain, liv. IV, ch. 6, dit, à propos de la bataille que Brutus et Cassius ont perdue : *In aciem prodeuntibus Æthiops obvius nimis apertè ferale signum fuit.*

E sua Nazion sara tra Feltro, e Feltro.

On a traduit : *Il naîtra dans les champs de Feltro ;* et on a remarqué dans la note 7, que *Feltro* est une *montagne* près de *Vérone.* Mais réellement le Dante, en parlant de *Cane della scala*, prince de Vérone, dit, que *sa nation sera entre Feltre et Feltro.* En effet, Vérone est d'une certaine manière entre Feltre, ville de la *Marca Trivigiana*, et entre Feltro, château de la *Marca d'Ancona.*

Presque à chaque vers cette traduction fourmille de contre-sens, et fait connaître que son auteur ne possède ni la langue italienne, ni la poésie, ni aucune des sciences qui sont si nécessaires pour traduire le Dante en français. Boileau a dit, en parlant d'un certain abbé Tallemant :

Et le sec traducteur du français d'Amiot.

Il faudrait traduire le français du comte Grifolin ;

pour le rendre supportable. Ce n'est pas qu'il ressemble à celui d'Amiot ; mais beaucoup à celui de l'abbé Tallemant. Il est encore certain que, si M. le comte a traité aussi cruellement M. le prévôt d'Exmes dans son agréable almanach, ce n'est que pour se venger du silence que cet estimable littérateur à gardé dans sa vie du Dante, sur la mauvaise traduction dont il s'agit.

(8) C'est M. le comte de Barruel Beauvert qui, le premier, a eu l'idée de faire converser *le chou et le navet*. Il avait fait sur ce sujet une esquisse agréable et point amère, qu'il communiqua au comte Grifolin, et celui-ci la chargea de personnalités et d'imputations odieuses.

RECUEIL

D'ÉPIGRAMMES, CHANSONS

ET PIÈCES FUGITIVES,

Contre l'Auteur ou les Auteurs du petit Almanach de nos Grands Hommes.

RECUEIL
D'ÉPIGRAMMES, CHANSONS
ET PIÈCES FUGITIVES.

La petite troupe des associés donnera aujourd'hui, par extraordinaire, sur son grand théâtre, rue de l'Échelle, *les Intrigants ou Assaut de Fourberies*, comédie en trois actes, par M. du Maniant, retouchée, perfectionnée, et accompagnée d'un divertissement relatif au sujet, de la composition de MM. de Champcenetz et Rivarol, deux auteurs rimant de compagnie. Les gentillesses ajoutées au rôle d'Antoine, comte de Sonencour, sont d'après nature, et donneront une haute idée de l'esprit du Comte de Rivarol.

Le sujet du divertissement est une création neuve, du même auteur. C'est un procureur de maison religieuse, partant pour la Hol-

lande, muni des passeports et des sages conseils de cet homme, qui est vraiment de qualité, laissant une partie de sa bourse pour aider son directeur à payer une foule de créanciers, traiteurs, tailleurs et autres, qui tous figurent dans la pièce.

On prévient MM. de la livrée et cuisine, que pour cette fois, ils ne pourront se prévaloir de leurs titres de parenté, attendu qu'ils sont en trop grand nombre, et qu'à la dernière représentation ils ont nui au succès de *Les deux font la Paire*.

CHANSON

Contre M. le Comte de Sonencour (1), *fils d'un Aubergiste flétri* (2), *ci-devant Clerc de Procureur, ensuite Abbé de ***, Chevalier de Parcieux, Marchand Américain, et aujourd'hui M. le Comte de Sonencour, Marquis de Lonchamps, etc. etc. Auteur de plusieurs Libelles, et entre autres du* petit Almanach de nos Grands Hommes.

AIR du Vaudeville du Mariage de Figaro : *Cœurs sensibles, cœurs fidèles.*

JADIS je tournai la broche ;
Aujourd'hui je suis seigneur ;
Je suis comte sans reproche,
Et je prouve ma grandeur ;
Car le roi de la bazoche,
Ponr m'accorder cet honneur,
Me fit clerc de procureur. (*bis.*)

(1) Voyez *les Intrigants* ou *les Assauts de fourberies*, pièce jouée aux Variétés.

(2) Et par arrêt de Conr Souveraine, pour avoir fait payer un bouillon et deux œufs, quatre louis, au Gouverneur de sa province.

De l'état judiciaire,
Bientôt je laissai l'éclat,
Et je m'en fus à Cythère
Faire l'amour en rabat.
Dans les bras de ma Glycère,
Je remplissais mon état (1);
Presqu'aussi bien qu'un prélat. (*bis*).

Pour l'honneur de la tonsure,
Je quittai mon saint métier;
Je voulus une autre allure,
Et je me fis chevalier;
Mais une triste aventure
Me fit tomber mon cimier
Jusques au fond d'un bourbier. (*bis*).

Un tel coup de la police
Eût fait trembler un poltron.
Moi qui n'étais pas novice,
Je pris bien un autre ton.
Mon art, malgré la justice,
Me fit comte sans façon,
Et je le suis tout de bon. (*bis*).

Dans mon comté j'ai fait faire
Parc, jardin, château, donjon,
Et fourche patibulaire

---

(1) Allusion à une aventure infâme que, par égard pour le lecteur, nous ne transcrivons pas.

Pour soutenir ma maison,
Et pour pendre tout faussaire
Qui pourrait avoir le front
De voler titres et nom. (*bis*).

Je reçus de la nature
Un fort penchant pour le mal;
Un grand amour de l'injure,
Et j'en fais mon capital;
Si je fais quelque blessure,
Par l'emploi de mes talens,
Ce n'est qu'aux honnêtes gens. (*bis*).

Ainsi je vole à la gloire
Sur les pas de Guilleri;
Ainsi finit mon histoire,
Que j'ai peinte en raccourci.
Jadis je versais à boire,
Et pour changer aujourd'hui
Je mange le bien d'autrui. (*bis*.)

Au grand château de Bicêtre,
Pour me placer à mon rang,
On m'accordera peut-être
Les honneurs dûs à mon sang.
Sur la porte on fera mettre,
Pour m'illustrer au grand jour:
GRAND HÔTEL DE SONENCOUR. (*bis*).

On attribue cette chanson à M. l'abbé de C***; d'autres prétendent qu'elle a été com-

posée, rue de l'Échelle, au grand Bonnet de Moïse. Quoi qu'il en soit, il serait à desirer qu'on pût la faire chanter dans les rues, par les chanteurs ordinaires.

A UN FAISEUR D'ALMANACHS.

Qu'a prétendu l'auteur de ce grand opuscule,
De médisance assemblage érudit?
Veut-il que nous jugions son cœur par son écrit?
Sur maints gentils rimeurs jetant un ridicule
Veut-il nous éblouir des traits de son esprit?
Pour noircir cent feuillets d'une fausse ironie,
On sait que sans talent il suffit de l'envie;
C'est le dernier effort d'un impuissant dépit.
Quel but enfin!... Aujourd'hui l'on calcule;
Et toujours celui qui spécule,
Recherche plus l'argent que le renom.
En le vendant un écu l'exemplaire,
Un méchant livre est une bonne affaire;
Le produit net fait aller la maison;
L'auteur, pour ses plaisirs, a le tour du bâton.

Sur M. R.I.V.E.R.O.T, R.I.V.A.R.O.L-L.E.S, le..... puis M. le Comte de R.I-V.A.R.O.L, fils de R.I.V.E.R.O.T, tenant l'Auberge des trois Pigeons, à Bagnols, de Père en Fils, ce qui fait une assez belle roture.

Ce tavernier, blasphémant la pudeur,
En enrageant, de cuistre s'est fait comte;
Il vend son encre, et sa femme, et sa honte,
De ses sœurs même il vendit la laideur.
Que pour flétrir le talent en sa course,
Ce sycophante empoisonne ses traits,
Fils de l'opprobre, et père des forfaits,
Du déshonneur il a tari la source.

RÉPONSE INGÉNUE

DU SIEUR R.I.V.A.R.O.L.

Tout être a ses besoins dans la foule des êtres.
Chacun vit comme il peut; l'âne vit de chardons;
Digne héritier de l'art de mes ancêtres,
Moi, j'ai vécu, je vis et vivrai de lardons.

SUR MM. R.I.V.A.R.O.L ET C.H.A.M.P.C.E.N.E.T.Z.

Ce CH.A.M.P.C.E.N.E.T.Z, un peu bête, dit-on,
A R.I.V.A.R.O.L reprochait sa naissance :
A C.H.A.M.P.C.E.N.E.T.Z l'autre pour sa défense,
Fort soutenait qu'il n'était qu'un oison.
Comment juger ? Tous deux avaient raison.
On convint que, pour purger l'offense,
L'un serait comte, et l'autre homme d'esprit.
Chez la sottise on rédigea l'écrit ;
Signé Midas, et plus bas l'Impudence.

ÉPITRE

AU COMTE DE RIVAROL.

Auteur du Petit Almanach de nos Grands Hommes.

Quid me remorsurum petis ?
An, si quis atro dente me petiverit,
Inultus ut flebo puer ?
HORACE.

Mon cher comte, de ces deux prix,
Que de Minerve, à Berlin, à Paris,

Vous avez obtenus, vous et votre servante (1),
Soyez donc plus enorgueilli:
Des ombres, dédaignez cette foule impuissante,
Que mène encor Mercure au fleuve de l'oubli.
Vainement de vos seigneuries,
D'un tablier malin chargeant les armoiries,
Et retirant tout le canon,
Les envieux dans l'écusson
Ont mis bien d'autres batteries (2):
Malgré leur efforts et leur cri,
Sur votre chef, si long-temps chancelante,
Vous avez affermi la couronne brillante
Et de comte et de bel esprit:
Et vous pouvez dans les quarante,
Choisir sur quel fauteuil vous voulez être assis,
Parmi les dix, ou bien parmi les trente (3).

Mais comment, moi qui suis des plus petits,
Moi, dont on a tiré seulement l'horoscope,
Et qui, jusqu'à ce jour, à ma gloire ai sursis,
Suis-je donc connu d'un marquis?

---

(1) Dans le temps que le comte *commerçait de gloire* avec le roi de Prusse, il ne laissait pas d'avoir à sa femme-de-chambre des obligations bien plus essentielles que celles que Molière avait à sa servante.

(2) Le comte peut dire de son père, comme le président D......: *il fut homme*: ajoutons, *divin.*

Un cuisinier est un mortel divin. VOLT.

(3) On sait qu'à l'académie française, il y a trente fauteuils affectés aux gens de lettres; et aux gens de qualité, dix chaises que ceux-ci prènent pour des fauteuils.

Chantre de mainte Pénélope,
Et très-peu des neuf sœurs épris,
Dans un coin du café Procope,
Derrière un gros de beaux esprits,
Je défiais le plus fin microscope.
Bienheureux d'avoir *imité*
De Conrart le sage silence,
Je me réjouissais d'avance
D'esquiver la divinité,
Quand le prêtre vers moi s'avance;
Et levant, à genoux, l'encensoir redouté;
— Ah! je sens mon indignité.
Comte, relevez-vous, de grâce;
A vos lauriers, en vérité,
C'est à moi de céder la place.
Vous avez fait la meilleure préface
Qu'on lise en aucun almanach;
Et parmi tous ces dieux, pris *ab hoc et ab hac*,
Votre seule dédicace,
Du Panthéon vous guinde au maître-autel.
J'eus beau dire : tout vif, comme autrefois l'apôtre,
Avec saint Ange, avec le père Harel,
Avec la Mistringue et maint autre,
Il m'enlève au troisième ciel.

Maintenant que mon front, tout rayonnant de gloire,
De l'auréole est couronné,
Et que, grâces à vous, du temple de mémoire,
Pour moi les deux battants sur leurs gonds ont tourné;
Mon cher comte, en courtoisie
Je ne serai point vaincu :
De reconnaissance saisie,

Déjà ma Muse a gravé votre écu ;
Et je vous en préviens, s'il vous prend fantaisie
De me verser encor rasade d'ambroisie,
Je sais de vous certain trait de vertu
Que je m'étonne qu'on ait tu
Au concours de l'Académie ;
Ce trait prête à la poésie.....
Et mon éloge sera lu.

ÉPIGRAMMES

Contre l'Auteur du petit Almanach des Grands Hommes.

Est-on un grand auteur pour traduire un poème ?
Brebeuf, comme l'on sait, eut ce perfide honneur ;
Est-on un grand auteur pour s'illustrer soi-même
En déchirant autrui ? Zoïle eut ce bonheur ;
Mais être comte, alors qu'on n'est pas gentilhomme,
Alors qu'on est le fils d'un fripon d'hôtelier ;
Voilà le vrai cachet, le signe d'un grand homme !
Nul, mieux que R.I.V.A.R.O.L, n'eut cet art singulier.

AUTRE.

Lorsqu'autrefois ce Monsieur R.I.V.A.R.O.L,
Vrai laridon, né dans un tourne-broche (1),
Se nomma comte, en descendant du coche,
Bien est-il vrai qu'il a fait, par ce vol,
Rire Paris et son bourg de Bagnol;
Mais aujourd'hui que Sara lui reproche
D'avoir pillé Condillac et Buffon,
L'on ne vit plus, et de par Apollon,
Au pilori du Parnasse on accroche
Le plagiaire et le comte gascon.

AUTRE.

Ami, S.....; vos vers, votre notice,
Votre almanach, sont d'un goût excellent;
Tous vos journaux pleins d'esprit, de justice:
Cotin, lui-même, avait moins de talent.
Aucuns pourtant, gens d'une humeur caustique,
Osent se plaindre: ils disent qu'un critique,
De ce qu'il sait, doit parler seulement.
De ce qu'il sait? Voyez quelle insolence!
Qu'ils sont rusés, mon ami! mais vraiment
Ils voudraient donc vous réduire au silence?

(1) Tourne-broche, en Gascogne, est ce qu'on appèle un cabaret borgne.

AUTRE.

Ça, mon cher Rivarol, par ma foi tu nous gausses!
Toi, fils d'un si bon cuisinier,
Toi, qui devrais à fond connaître le métier,
Pourquoi ne mets-tu pas plus de sel dans tes sauces?

AUTRE

Si le nectar, boisson de l'immortalité,
Sur la table des Dieux fut jadis en usage,
Le vin, qu'au Pont-du-Gard on père a débité,
Ne ressemblait en rien au céleste breuvage.

ÉPIGRAMME

Contre le Libraire distributeur du Petit Almanach de nos Grands Hommes, *qui a épousé la fille d'un Sellier, qu'on dit être fort bien avec le Comte de M***, et avec beaucoup d'autres.*

Pour être au rang de tant d'originaux,
Chez un sellier, si j'ai choisi ma belle,
C'était pour avoir une selle
A tous chevaux.

ÉPITAPHE

DU CHIEN DE MA SOEUR,

Adressée... qu'on devine à qui (1).

Ci gît Azor, chéri de ma Sylvie;
Il eut mêmes penchants que vous, Monsieur Damon;
A mordre il a passé sa vie;
Il est mort d'un coup de bâton.

Au noble hôtel de la Vermine:
On loge ici très-proprement;
R.I.V.A.R.O.L y fait la cuisine,
Et C.H.A.M.P.C.E.N.E.T.Z l'appartement.

Je suis, Monsieur ou Messieurs, votre fidèle répartisseur, le Chevalier sans peur, demeurant au Château de Milan; lorsqu'on l'attaque il se défend.

On prévient le Lecteur, s'il desire s'instruire sur les anecdotes de ces Messieurs, que l'on trouve chez le même Libraire, les deux Réponses qui ont précédé celle-ci.

---

(1) Voyez le Journal de Paris, du dimanche 10 février 1788.

PORTRAIT

DU DUC D'ORLÉANS,

ET DE Mme DE G*****.

PORTRAIT
DU DUC D'ORLÉANS,
ET DE Mme DE G*****,
PAR M. DE RIVAROL.

TEL a été ce prince que tous ses vices n'ont pu conduire à son crime ; et tel est l'effet de cette lâcheté de l'âme, de cet affaissement total de nos facultés, fruit de la débauche, de la flatterie et de tous les poisons ; qui fut insensible à la gloire, le devient à l'infamie. Les Mirabeau, les Laclos, le crime enfin avec tous ses leviers ne purent soulever cette ame plongée dans son bourbier : la haine, le mépris et toutes les tortures de l'opinion furent impuissantes contre cette insensibilité, qui serait le comble de la philosophie, si ce n'était le der-

nier degré de l'abrutissement et le symptôme de la dissolution.

Nous l'avons vu au 6 octobre dans les rues de Versailles, entouré d'assassins et caressant le fameux *Coupe-tête*: c'était la corruption mendiant le secours de la barbarie; mais il paya le crime et ne fut point servi: le conspirateur n'étant qu'un lâche, ses satellites ne furent que des voleurs, et sa trahison ne trouva que des traîtres.

C'est non seulement de tous les princes, mais encore de tous les hommes, celui qui serait resté le plus profondément enfoncé dans le mépris de l'Europe, si l'opinion publique n'avait découvert derrière lui une femme, conseil de ses crimes et âme de ses conseils, instigatrice de ses projets, apologiste de ses forfaits et corruptrice de ses enfants: femme qui ne l'a quitté qu'à l'échafaud, comme à une partie perdue; car en effet le supplice de ce misérable fut bien plutôt la peine d'un dessein avorté, qu'une satisfaction proportionnée pour les rois, pour les peuples et pour la morale. C'est elle qui s'est

chargée du fardeau de sa renommée et qui se portant pour cause de tant de malheurs et de crimes, ne lui laisse que le titre de vil instrument d'une furie qui vit encore, sans savoir ni pleurer pour lui ni rougir pour elle.

Une curiosité fatale et je ne sais quel intérêt mêlé d'effroi nous attachent malgré nous à ses productions monstrueuses qui paraissent à certaines époques ; on se demande des détails sur ces êtres pervers qui sont en ce monde le scandale de la providence ; je ne serais donc pas surpris qu'on voulût ici le portrait tout entier de celle qui fut l'image complète du vice. Je le ferai en deux mots : jeune, elle usa de sa beauté : vieille, elle trafiqua de son esprit : mais le ciel ayant refusé le charme de l'innocence à sa jeunesse et la magie du talent à ses productions littéraires, elle n'a trouvé que dans la révolution de quoi se dédommager des outrages du temps et de cette avarice de la nature.

VIE POLITIQUE

DE M. DE LA F***.

20

VIE POLITIQUE

DE M. DE LA F***.

La Fortune, dont les jeux sont quelquefois d'éclatantes justices, vient de nous livrer le général la F***. Ne pouvant nous étonner par un grand homme, elle a voulu nous étonner par un grand événement ; elle a voulu que le chef des démocrates se réfugiât parmi les aristocrates ; que l'apôtre de l'insurrection ne se sauvât qu'à peine des poignards du peuple, et que l'homme de la constitution ne se dérobât aux échafauds de la liberté que pour tomber sous le glaive des lois.

Placé entre ceux qu'il a tant servis et ceux qu'il a tant outragés, le général la F*** n'a

point hésité : ce serait l'hommage de l'estime, si ce n'était l'hommage de la peur.

Je dis qu'il n'a point hésité ; car quoique son dessein fût de surprendre l'hospitalité en se couvrant du nom d'émigré et de passer en Hollande, il n'en est pas moins vrai que, poursuivi par les jacobins, cette terre ennemie lui a paru un asile.

Ce n'est pas, comme un nouveau Coriolan qu'il s'est présenté tout à coup sous la tente des Volsques, avec la noblesse et l'intérêt attaché au malheur; la F*** n'a rien de romain. Mais la liberté accordée à l'infâme Théroigne lui a fait concevoir, s'il était arrêté, le lâche espoir d'une semblable faveur.

Quel est donc cet homme qu'une révolution n'a pu agrandir, que le malheur n'empêche point d'être méprisable ? Pour le connaître, il faut le détacher de cette révolution à laquelle il s'est tant attaché ; nous verrons alors que, pareil à ces rochers qui empruntent leur air menaçant de la montagne qui les porte, et qui une fois tombés dans la plaine ne sont

plus qu'un embarras pour le voyageur, la F*** après avoir effrayé l'Europe au nom de l'insurrection française, n'embarrasse plus que les gazettes, du problême de sa réputation.

Parcourons rapidement les traits de ce héros sans masque et sans échasses, et faisons-le descendre à sa vraie dimension. En vain, j'étendrais le tableau, l'homme se raccourcirait toujours; mais qu'on me pardonne quelques détails. Il ne faut souvent qu'un trait pour peindre les grands hommes, il en faut une infinité pour peindre les petits.

Quand la F*** paraissant faire un usage héroïque de son nom, de sa fortune et de sa jeunesse, partit pour l'Amérique, il emporta avec lui cette espèce d'intérêt vulgaire qu'on accorde aux nouveautés. L'incertitude y ajoutait encore; on ne savait jusqu'à quel point un enfant timide et silencieux, guidé par un obscur instinct, pouvait un jour devenir un homme. Quoi qu'il en soit, il eut quelque part aux succès de l'insurrection américaine. Sa tournure irlandaise ne déplut point à Washington, à ce

même Washington qui n'a pu voir sans pitié le gouvernail de la révolution française entre des mains qui, en Amérique, ne répondaient pas même de quelques drapeaux.

De retour en France, la F*** trouva une réputation toute faite, et il en prit l'investiture. Il eut pour lui les femmes, qui cherchent si souvent la gloire dans le bruit, la profondeur dans le silence, la bravoure dans le maintien, et la raison de tout dans la mode.

Il cachait depuis quatre ans sa sourde ambition sous l'hypocrite éclat de quelques galanteries, lorsque les embarras du gouvernement lui donnèrent les plus grandes espérances. On assembla les notables; mais, ô douleur! la F*** fut oublié. Aussitôt le ministre est entouré des manœuvres de l'intrigue et des supplications de la beauté. Plus occupé des personnes que des choses, M. de Calonne ne résista pas, et répara malheureusement la faute qu'il n'avait pas faite. On sait comment M. de la F*** se fit aussitôt une vertu de l'ingrati-

tude, et s'arma contre le crédule ministre de toute la force des circonstances.

L'archevêque de Sens ayant rapidement conduit la France au bord des Etats généraux, la F*** brigua l'honneur de représenter un coin du royaume, et offrit de le sauver tout entier. Une foule de jeunes gens que son exemple avait attirés en Amérique, et qui en avaient apporté comme lui l'inoculation de la démocratie, entrèrent aussi aux Etats généraux, ayant tous des idées neuves, tous certains de régénérer la nation, en guettant comme lui l'occasion de semer la république en France.

Les Etats généraux s'assemblent ; le roi peint en peu de mots la détresse des finances ; M. Necker parle longuement de la vertu, et l'assemblée perd en un jour l'espoir d'être corrompue et la crainte d'être réprimée.

Je ne ferai point ici le tableau de l'insurrection générale qui renversa un des plus beaux trônes du monde, et dénatura le plus aimable des peuples. Je dirai seulement que la F***,

qui trempait déjà dans les fermentations de Paris et dans les plans de l'Assemblée, revêtu à la fois du nom de député et du titre d'insurgent, fixait naturellement les regards des conjurés et de la populace. M. Bailly, cet astronome qui n'a vu que de *beaux jours* dans la révolution, l'aidait puissamment à séduire les gardes-françaises et les troupes du champ-de-Mars. *Le roi*, disaient-ils tous deux aux soldats, *est entouré des ennemis de son peuple; s'il était libre, il vous dirait lui-même que c'est lui être fidèle que de l'abandonner en ce moment.* En un mot, la conjuration éclate, on renvoye les troupes, la F*** est nommé général des gardes nationales aux acclamations parisiennes, et le roi se voit forcé de lui confirmer un titre qui légitimait la rébellion.

Si la F*** eût reçu de la nature un cœur droit ou du moins un esprit un peu vaste, il aurait songé d'abord à ralentir et à diriger la violente marche de l'insurrection; mais au contraire il l'excite, il la justifie, que dis-je? il la sanctifie en prononçant avec emphase

cette maxime qui sera sa sentence : *l'insurrection est le plus saint des devoirs*. Tel est en effet le caractère de la F***. Dans ses principes, le côté faux lui paraît toujours le côté neuf ; dans ses actions, il croit saisir le coin de grandeur quand il a saisi le côté atroce. Ce qui le prouve, c'est l'horrible sang-froid dont il contemple le long martyre de Foulon, et sa dernière parole en voyant l'infortuné Berthier sous la garde de huit soldats à travers de vingt mille assasins : *Ne faites pas*, disait-il, *de violence au peuple*. Il poussait la victime, et criait de ménager les bourreaux.

Mais laissons là ses crimes contre l'humanité, et voyons ses attentats contre son maître et son roi. Armé de la force et fort de l'opinion, il dépendait de lui de soustraire le monarque aux entreprises tantôt insolentes, tantôt régicides, des factieux et de l'Assemblée. Mais il ne se sert de ce double levier de l'opinion et de la force, que pour pousser toujours ce malheureux prince sous les roues de leur char triomphant. Il prend de la main de

quelque philosophe du Palais-Royal, une déclaration des droits de l'homme, se pare de ce crime d'emprunt dans l'Assemblée nationale, et contribue ainsi à donner un code à la révolte.

La F*** ne brille pas moins dans la nuit du 4 août, qu'on peut appeler *la Saint-Barthelemi des propriétés* ; mais un projet plus sinistre germait depuis quelque temps dans les replis de son cœur.

Louis XVI ayant encore quelques symptômes de royauté, étant encore environné de ses fidèles gardes et d'une partie de la noblesse, lui paraissait ou trop indépendant, ou trop à l'abri d'une insurrection. Versailles lui semblait trop loin de Paris. Il conçoit donc le dessein d'arracher le descendant de soixante rois au séjour de ses pères, de massacrer s'il le faut ses fidèles serviteurs, et de le conduire baigné dans leur sang sous le joug de la capitale, certain de disposer à jamais de l'empire s'il enchaînait un roi et protégeait un sénat.

Il communique son étincelle, et Paris s'enflamme. C'est la nuit du 6 octobre, nuit à laquelle il est plus aisé de donner des larmes qu'une épithète.

Averti du carnage des gardes-du-corps, il feint de n'y pas croire; il ignore ce qu'il sait; ou traite de ouï-dire ce qu'il entend, et de vision ce qu'il voit. Il trompe le roi, une partie de l'Assemblée et tout le château, laisse les postes dégarnis; et pour se donner un air d'innocence, il va consacrer au sommeil cette nuit qui fut la dernière pour la maison du roi. La famille royale reste donc entre un défenseur qui dort et un ennemi qui attaque. On n'oubliera jamais, et il n'est que trop impossible d'oublier ce sommeil de la barbare hypocrisie et de la froide atrocité: le crime qui veille n'est pas si exécrable.

La F*** dira peut-être que cet ennemi que j'indique ici, que le duc d'Orléans, puisqu'il faut le nommer, méditait le meurtre même de la famille royale, et qu'auprès d'un tel attentat le sien s'efface et s'évanouit. Il dira, sans

doute, qu'au premier avis des dangers de la reine, il vola au château, n'écouta plus que son devoir, et repoussa la horde des assassins.

Voilà en effet son titre. Je conviens qu'il n'a pas souffert qu'un autre mêlât son poignard à ses baïonnettes, ses satellites à ses troupes, sa conspiration à ses projets; et c'est à cette rivalité que nous devons les jours de la reine et du roi. La F*** écarte le fer qui lui ravirait un captif couronné, et lui donnerait un ennemi pour maître. Il sauve au roi le coup de poignard, parce que ce serait le dernier coup. Il oppose donc avec succès quinze mille soldats à quelques assasins. En un mot, Philippe d'Orléans voulant égorger Louis XVI et régner... le général la F*** voulant enchaîner Louis XVI et régner... je vois là deux criminels et ne vois pas d'innocents. Il ne manquait plus aujourd'hui que de les voir s'excuser, se défendre tous deux au nom de la haine et du mépris qu'ils ont l'un pour l'autre, et s'en glorifier à la fois!

La F*** reste donc payé par la différence

qui existe en effet entre son crime et l'attentat du duc d'Orléans, par la victoire qu'il remporta sur lui. Ce point ne peut donc entrer dans la balance de ses destinées.

Voyons-le maintenant lorsqu'il a mis son rival en fuite. Fier de son triomphe, sûr de son captif, il se présente à l'Assemblée, lui rend compte de la nuit du 6 octobre, justifie les meurtres en invoquant le témoignage des meurtriers, brave les consciences qui frémissent autour de lui, flatte les tribunes qui tressaillent de joie, et reste à la fin de la harangue couvert du sang des gardes-du-corps et du suffrage de leurs bourreaux.

Partout il justifie la force quand il pourrait justifier la justice.

De jour en jour il adule plus bassement le peuple. Il dit et écrit aux porte-faix de Paris : *Exécuter vos ordres, mourir s'il le faut pour obéir à vos volontés, tel est le devoir sacré de celui que vous avez daigné nommer votre commandant général.*

Ce système d'adulation le dirige désormais. Il immole à la cruauté du peuple l'imprudent et disert Favras, et à la vanité des bourgeois, un reste de noblesse qui veillait encore à la porte de sa majesté. Il alarme le cœur du roi, en lui demandant la vie ou les armes de cette poignée de gentilshommes, qui ne se rendent qu'à la voix du monarque. La F*** distribue leurs dépouilles à des voleurs en uniforme, et poursuit ainsi l'honneur et la royauté dans son dernier retranchement.

Enfin la mesure était comblée ; Louis XVI avait fait au despotisme de l'Assemblée, aux fureurs des factieux, aux entreprises du peuple, des sacrifices qui laissaient la révolution sans ressource et la constitution sans espoir. La F*** lui permet un jour d'aller respirer l'air à Saint-Cloud ; mais le roi captif s'apperçoit à l'insultante et farouche résistance du peuple, et même de la garde nationale, que son tyran n'a de force que pour l'opprimer. Il songe alors à épargner de nouveaux crimes à la nation ; il veut enfin abréger un spectacle

si long et si douloureux pour l'Europe entière. Ses regards abattus se tournent d'eux-mêmes vers les débris errants de la monarchie ; il sent que le destin de la France n'est plus en France ; il peut trouver aux extrémités de l'empire des restes de chaleur et de vie ; il part.

La capitale est frappée de la foudre ; plus de partis, plus de factions ; monarchistes, républicains, noblesse, bourgeois, brigands, tout se mêle, tout est confondu ; le péril unit tout, la crainte n'a qu'une couleur, le désespoir qu'une voix. La F*** surtout étonne ses satellites ; car, la peur exceptée, jamais les passions n'avaient changé son visage. Pâle, éperdu, frémissant, il flatte, il court, il semble chercher sa proie égarée, et reste lui-même celle du peuple ombrageux, féroce, immense, qui l'environne : ses officiers sont maltraités, sa tête menacée, et c'est sur cette tête menacée qu'il jure de ramener son royal captif. A sa voix Paris vomit des courriers, et la France se couvre d'émissai-

res..... une cruelle providence veut que la victime soit ramenée.

Je ne ferai ici qu'une réflexion, c'est combien le roi est nécessaire aux Français; objet de haine ou d'amour, de respect ou d'outrage, il en faut un. Voyez Louis XVI dans cette révolution si républicaine, il paraît un obstacle à tout. Disparaît-il? tout est perdu. Ainsi les blasphêmes, les adorations des hommes attestent également un Dieu.

Des joies cruelles annonçaient déjà dans Paris l'arrestation et l'arrivée du roi; la F*** passe d'un abattement trop visible à une fureur concentrée. Sombre et satisfait, il marche au devant de la famille royale, qui s'avançait lentement, rassasiée d'opprobres et d'amertumes, dans une marche de plusieurs jours, sous un soleil brûlant, à travers les campagnes poudreuses et les flots toujours croissants d'une populace indomptée. La F*** s'approche, et donne encore à c epeuple des leçons d'irrévêrence et d'inhumanité; il se plait à écraser un roi de France, séparé de

son trône, sous la prétendue souveraineté des poissardes et des forts de la Halle. Il crée des supplices au malheur et des affronts à la royauté.

En effet, on entre à peine dans la capitale, indécise sur l'accueil qu'elle ferait à son roi, qu'à l'ordre du général, les têtes se couvrent, les cœurs se glacent, les voix restent muètes; tout est de fer autour de Louis XVI. Par cette horreur silencieuse, la F*** faisait entendre au peuple qu'il allait devenir le juge de son roi.

Enfin le Louvre se présente aux yeux de l'infortuné monarque; les grilles et les voûtes le dérobent enfin à un jour odieux, à une terre perfide, aux regards de cette multitude qui fut jadis son peuple. C'est alors que la F***, qui avait affecté jusqu'ici les airs d'un maire du palais, descend tout à coup au rôle de geolier, dont les fonctions étroites et cruelles conviènent mieux à son âme froide et minutieuse. Il étonne Paris de ses précautions et de ses recherches; le palais des Tuileries hé-

rissé de baïonnettes, des toits jusqu'aux fondements, est infesté au dedans, de postes, de sentinelles, et de rondes perpétuelles d'une soldatesque insolente ; la famille royale ne jouit pas même de cet intervalle de liberté que la nuit annonce à toute créature ; le sommeil est interrompu, les lits sont visités, la pudeur est outragée ; pendant près de trois mois l'infatigable la F*** se multiplie autour de ses captifs ; *il ne dort plus.*

Cependant l'Europe s'indigne, et l'Assemblée s'effraye ; elle sent la nécessité de sauver le monarque, et le danger de pousser le peuple. Il est temps de donner une base et un terme à ses travaux ; elle arrête elle-même sa marche triomphale ; on décrète que le chef-d'œuvre de la constitution sera présenté au roi, qu'il le signera sous peine du trône et de la vie.

La F*** est assuré d'avoir dégoûté Louis XVI d'un nouveau départ, et voulant rester le maître du roi et de la constitution, embrasse aussitôt

le parti dominant dans l'Assemblée nationale. Mais ce nouvel esprit de nos législateurs ne se communique pas même à la dixième partie des fauteurs de la révolution ; la grande majorité murmure, elle se plaint qu'on l'ait poussée depuis plus de deux ans à la démocratie par tant de harangues, d'arguments et de crimes, pour tomber enfin dans une espèce de monarchie. L'anniversaire de la fédération arrive, et cette époque ajoute aux moyens des mécontents et aux perplexités de l'Assemblé nationale ; car déjà le peuple est au Champ de Mars, il y est tout entier, il étend déjà la main sur l'autel de la Patrie ; il prête et reçoit des serments. A quels signes faudra-t-il donc reconnaître la souveraineté? Lorsqu'au mois de juillet 1789 son insurrection contre le roi fut légitimée, avait-elle un si grand caractère ? L'Assemblée délibère entre la souveraineté de ce peuple et la Constitution ; elle ose se décider pour son ouvrage contre ses souverains (car il faut ici parler son langage) ; la loi martiale est décrétée, et La F*** est

chargé de ce périlleux ministère. Il hésite, il avance, il recule entre deux abîmes; le premier coup de fusil parti sans son ordre décide la question : on tire sur le peuple; la Constitution est teinte de sang; et l'Assemblée a semé au Champ de Mars les dents du dragon. Ici commence un nouvel ordre de choses.

Le Corps législatif a perdu l'idolâtrie des peuples; effrayé d'avoir enfanté ce qu'il n'a pas conçu, il précipite sa fin, et brise, avant de se dissoudre, le sceptre de général dans les mains de La F***.

Ce que l'Assemblée n'a pas conçu et qu'elle a pourtant enfanté, c'est la secte dominante des Jacobins. Déjà les tribunes fourmillent et règnent partout sur les assemblées, comme les clubs sur les municipalités et les directoires, comme les bonnets sur les chapeaux. Déjà les piques se dressent fièrement entre les armes de ligne et les fusils de la milice bourgeoise. La nation subit la dernière métamorphose, et l'esprit de la révolution l'emporte d'un bout

de la France à l'autre sur la lettre de la Constitution.

Cette machine, dont le jeu n'a jamais réjoui l'œil de ses artisans, parce qu'elle n'a jamais marché un seul jour, la Constitution, ne peut assurer la vie ni les propriétés de personne; et c'est en effet de la fidélité du roi à cette Constitution que datent ses derniers malheurs. Je n'en poursuivrai pas le récit, parce que La F*** y est étranger, et, il faut le dire, parce que la sensibilité et même l'imagination de l'homme ne sont pas de mesure avec des malheurs si grands, si répétés.

« Pourquoi, dans les révolutions d'un em-
» pire, donne-t-on d'abord tant de larmes aux
» premiers malheurs du prince? c'est que,
» dans sa personne, les premiers coups du
» malheur outragent et renversent d'abord la
» puissance et la majesté. Si la fortune s'obs-
» tine, ses dernières rigueurs ne tombent plus
» que sur la triste humanité. Il en est de la
» personne des rois comme des statues des
» dieux : les premiers coups portent sur le

» dieu même, les derniers ne frappent plus » qu'un marbre défiguré. » Mais quel nouveau jour écarte ces sombres images! Le nord de la France s'éclaire : la brillante Victoire marche et s'avance à travers le chaos ; sa voix sonore retentit dans l'empire de l'anarchie. Je vois planer l'aigle des Césars ; je vois un grand monarque, suivi d'un cortège de princes, Louis XVI, se ranimant dans les embrassements de ces personnes sacrées, et rallumant les rayons éteints de sa couronne au diadème de Frédéric-Guillaume.

La chute de La F*** me rappele. Il s'est caché dans ses terres, non pour jouir en paix du spectacle de cette liberté et de cette égalité qui lui ont coûté tant de crimes, mais pour échapper aux Jacobins de Paris, pour briguer les voix des provinces, et se rendre encore redoutable : aussi, dès qu'on songe à la guerre, obtient-il une armée. Il va camper aux frontières du Nord, où, pendant une campagne de trois années entières, ce général n'expose que sa réputation et ses amis.

Enfin les Jacobins, soit satiété, soit ennui des malheurs de la monarchie, se font les instruments de la Providence. Ils demandent à grands cris la tête de tous les députés constitutionnels, et mettent un prix à celle de La F***. La nouvelle Assemblée décrète leur sentence.

Ce général, qui n'avait pas quitté son armée quand elle immolait Foulon, Berthier et les gardes-du-corps, quand elle menaçait les jours de Leurs Majestés, la quitte quand il est menacé lui-même ; il fuit. Il disparaît de la scène de la révolution, comme un héros de théâtre qui tombe et finit avant la pièce, se faisant un bouclier de ce nom d'émigré, dont il a fait un crime capital à tant de malheureux français. Il se présente, suivi de quelques traîtres, aux postes avancés de l'armée autrichienne : il est pris et reconnu.

Tel est La F***, tiré du labyrinthe politique où il avait égaré sa vie ; telle est sa vraie nature, prise dans les replis de son cœur et dans les détours de son esprit. Ce

n'est plus un homme décidé entre la sottise et la scélératesse, mais un homme qui se compose sans cesse de l'une et de l'autre. Toujours faux dans les plans, toujours cruel dans l'exécution, absurde dans l'ensemble, et criminel dans les détails.

Et dubitamus adhuc mercedem extendere factis!

MÉLANGES.

PENSÉES,

TRAITS ET BONS MOTS.

Un poëte a placé la CRITIQUE à la porte du temple du goût, comme sentinelle des beaux-arts.

L'art doit se donner un but qui recule sans cesse.

Les petits esprits triomphent des fautes des grands génies, comme les hiboux se réjouissent d'une éclipse de soleil.

Le critique, économe du temps, cherche les taches dans Racine et les beautés dans Crébillon.

L'esprit des Lois est comme le Nil : large, immense, fécond dans son cours ; faible et obscur à sa naissance.

Rousseau a des cris et des gestes dans son style. Il n'écrit point, il est toujours à la tribune.

Voltaire a employé la mine de plomb pour l'épopée, le crayon pour l'histoire, et le pinceau pour la poésie fugitive.

J'aime mieux Racine que Voltaire, par la raison que j'aime mieux le jour et les ombres que l'éclat et les taches.

Rivarol disait que c'était dans les yeux que se faisait l'alliance de la matière et de l'esprit, ce qu'il exprimait ainsi, en parodiant un vers de *la Henriade* :

« Lieux où finit le corps et commence l'esprit. »

Un jour Rivarol causait avec d'Alembert qui n'aimait pas Buffon. D'Alembert lui disait : « Ne me parlez pas de votre Buffon, de ce comte de Tuffières, qui, au lieu de nommer simplement le *cheval*, dit : *La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite, est celle de ce fier et fougeux animal*, etc. Que ne dit-il le cheval ? » — Oui, reprit Rivarol, c'est comme ce sot de J.-B. Rousseau, qui s'avise de dire :

» Des bords sacrés où naît l'aurore
» Aux bords enflammés du couchant, »

au lieu de dire de l'*est* à l'*ouest*.

La peinture n'emprunte qu'une attitude aux personnages, qu'un incident à l'action, et qu'un moment au temps. Le peintre ne dispose que d'un lieu, le poète a l'espace à sa disposition.

La MUSIQUE doit bercer l'âme dans le vague et ne lui présenter que des malheurs. Malheur à celle dont on dira qu'elle a tout défini!

La Vénus de Florence n'est qu'un marbre, mais ce marbre a la perfection. Une femme a des imperfections, mais elle a la vie et le mouvement : en sorte que la statue serait insupportable à cause de son immobilité, si elle n'avait la perfection des formes; et la femme ne serait qu'une mauvaise statue à cause de ses imperfections, si elle n'avait le charme que lui donnent la vie et le jeu des passions.

En fait d'arts, si c'est la partie laborieuse d'une nation qui crée, c'est la partie oisive qui choisit et qui règne.

Les lectures de société éventent le génie et déflorent un ouvrage.

Rivarol disait du *Tableau de Paris*, de Mercier : Ouvrage pensé dans la rue, et écrit sur la borne. Il ajoutait : l'auteur a peint la cave et le grenier, en sautant le salon.

Le secrétaire de Rivarol ne se rappelait plus le soir ce qu'il avait écrit le matin. Aussi, Rivarol disait de lui : ce serait un excellent secrétaire de conspiration.

Il ne faut pas des sots aux gens d'esprit, comme il faut des dupes aux fripons.

Cubières est une providence pour les almanachs.

Rivarol appelait le Petit Almanach des Grands Hommes, les *Saturnales* de la littérature, et il appelait la révolution les *Saturnales* de la liberté.

Sur Cubières : tous les almanachs portent des marques de sa muse.

Il y a des gens qui sont toujours près d'éternuer ; G*** est toujours près d'avoir de l'esprit et même du bon sens.

Sur l'abbé de Vauxcelles, auteur de plusieurs oraisons funèbres : on ne sent jamais mieux le néant de l'homme que dans la prose de cet orateur.

Sur d'Arnaud : la probité de ses vers et l'honnêteté de sa prose sont connues.

Si Mirabeau a eu quelque succès, c'est qu'il a toujours écrit sur des matières palpitantes de l'intérêt du moment.

Le seul grand homme qu'il y ait aujourd'hui en Europe, depuis la mort de Frédéric II, est la femme extraordinaire qui gouverne la Russie.

Il disait des vers de F. de N..... c'est de la prose où les vers se sont mis.

Il appelait Champcenetz son clair-de-lune.

M*** rappelait à Rivarol une pièce de vers de sa composition, il lui répondit : vous voudriez bien que je l'eusse oubliée.

A l'affaire du six octobre, il disait de La F*** : il fallut réveiller cet autre Morphée.

Rivarol disait de Champcenetz : je le bourre d'esprit. C'est un gros garçon d'une gaîté imperturbable.

Il disait du fils de Buffon : c'est le plus pauvre chapitre de l'Histoire naturelle de son père.

Mirabeau était l'homme du monde qui ressemblait le plus à sa réputation : il était affreux.

Les nobles d'aujourd'hui ne sont plus que les mânes de leurs ancêtres.

Rivarol disait de son frère : il serait l'homme d'esprit d'une autre famille, et c'est le sot de la nôtre.

Il disait de Palissot, tour à tour transfuge de la religion et de la philosophie : il ressemble à ce lièvre qui, s'étant mis à courir entre deux armées prêtes à combattre, excita tout à coup un rire universel.

Il disait de G*** qui défigurait un de ses bons mots, en le répétant : il ne tient pas à lui que ce ne soit plus un bon mot.

Mirabeau, capable de tout pour de l'argent, même d'une bonne action.

Du temps du Directoire, la constitution avait placé le trône près des galères.

Il disait, en parlant de ceux qui se plaignaient d'avoir été houspillés dans le *Petit Almanach des Grands Hommes* : si on les avait laissés dans l'oubli, on aurait trop délustré la littérature française.

Il disait de Thibault qui faisait à Hambourg des lectures très-peu suivies : il paie les huissiers, non pas pour empêcher d'entrer, mais pour empêcher de sortir.

C'est à Paris que la providence est plus grande qu'ailleurs.

Au sujet des accroissements de Paris, il disait : Paris ressemble à une fille de joie qui ne s'agrandit que par la ceinture.

Les Mécènes d'aujourd'hui sont les Midas du temps passé.

Je compare les ouvrages de Mirabeau à des brûlots lâchés au milieu d'une flotte ; ils y mettent le feu, mais ils s'y consument.

Beaumarchais, le jour de la première représentation de Figaro, disait à Rivarol, qui se trouvait à côté de lui au spectacle : j'ai tant couru ce matin à Versailles, auprès de la police, que j'en ai les cuisses rompues. — C'est toujours cela, reprit Rivarol.

L'abbé S*** ayant dit à Rivarol : *permettez que je vous dise ma façon de penser*, celui-ci lui répondit fort à propos : *dites tout uniment votre pensée, et épargnez-moi la façon.*

L'auteur de *Strafford* disait un jour à une femme de goût, dont il ne se méfiait pas assez: *que pensez-vous de mon livre?* Cette femme lui répondit : *je fais comme vous*, Monsieur, *je ne pense pas*. Tout le monde pourrait dire à l'auteur de l'*Influence des Passions* : je fais comme vous, Madame, je n'y entends rien.

Le duc d'Orléans, au commencement de 1789, jeta les yeux sur Rivarol, et lui dépêcha le duc de Biron, pour l'engager à publier une brochure sur ce qu'on appelait les dilapidations de de la cour. Rivarol parcourut

d'un air dédaigneux le canevas qu'on lui présenta. Après un moment de silence, il dit au plénipotentiaire : « Monsieur le duc, envoyez » votre laquais chez Mirabeau; joignez ici » quelques centaines de louis, votre com» mission est faite. »

Un émigré d'un très-grand nom, voyant la considération dont jouissait Rivarol à la cour de Prusse, lui demanda pourquoi il n'avait pas engagé son frère à venir le joindre; Rivarol répondit au Français indiscret : *Monsieur, c'est que j'ai laissé derrière moi un patron, pour tâcher de me faire sortir de l'enfer.*

Questionné par une des grandes dames de Berlin, si les Françaises étaient réellement plus jolies que les Prussiennes, Rivarol répondit à la princesse : « Madame, à Paris, » on ne juge guères de la beauté que par les » yeux; ici, au contraire, c'est le cœur qui » fixe les yeux. »

Les rois de France guérissaient leurs sujets de la roture, à peu près comme des écrouelles, à condition qu'il en resterait des traces.

L'abbé de Balivière lui demandait une épigraphe, pour une brochure qu'il venait de composer : je ne puis, répondit-il, vous offrir qu'une épitaphe.

Quelqu'un lui demandait son avis sur un distique : c'est bien, dit-il ; mais il y a des longueurs.

M. de L*** avait dit dans une société à l'abbé de Balivière : mettez-vous là, à côté de moi, l'abbé ; vous direz force bêtises, et cela réveillera mes idées. Rivarol retournait plaisamment ce mot de M. de L***, en disant à son secrétaire : M. de B***, mettez-vous là, je vous dirai force bêtises, et cela réveillera vos idées.

Il peignait le poète Le Brun, le matin, dans son lit, assis sur son séant, entouré d'Homère, de Pindare, d'Anacréon, de Virgile, d'Horace, de Racine, de Boileau, etc.; et pêchant à la ligne un mot dans l'un, un mot dans l'autre, pour en composer ses mosaïques poétiques.

Il disait du chevalier de P***, d'une malpropreté remarquable : il fait tache dans la boue.

Le poème des *Mois* est en poésie le plus beau naufrage du siècle.

C'est un terrible avantage que de n'avoir rien fait, mais il ne faut pas en abuser.

Certains auteurs ont une fécondité malheureuse, G*** a une malheureuse fécondité.

Il disait très-plaisamment en parlant de la maladresse des Anglaises : elles ont deux bras gauches.

Un jour il rencontra Florian qui marchait devant lui, avec un manuscrit qui sortait de sa poche, il l'aborda, et lui dit : ah ! Monsieur, si l'on ne vous connaissait pas, on vous volerait.

L'abbé de Balivière disait à Rivarol, au sujet de la révolution : oui, c'est l'esprit qui nous a tous perdus. Il lui répondit : Que ne nous offriez-vous l'antidote ?

Il disait des laquais enrichis : ils ont sauté du derrière de la voiture en dedans, en évitant la roue.

Il disait sur Brigand-Baumier, qui avait écrit contre lui : il m'a donné un coup de pied de la main dont il écrit.

Le crédit est la seule aumône qu'on puisse faire à un grand état.

L'abbé Giraud s'était fait dénigreur de son métier, et il avait coutume de dire sur tous les livres qu'il lisait ; c'est *absurde !* Rivarol prétendait qu'il allait laissant tomber sa *signature* partout.

Lorsqu'il apprit que l'archevêque de Toulouse s'était empoisonné, il dit : c'est qu'il aura avalé une de ses maximes.

Il disait du duc d'Orléans : ce prince que tous ses vices n'ont pu conduire à son crime.

Il disait encore de ce prince, dont le visage était très-bourgeonné, que la débauche l'avait dispensé de rougir.

Il ajoutait, en parlant de tous ses amis qui l'avaient abandonné successivement : sa trahison n'a trouvé que des traîtres.

Son frère vint lui annoncer qu'il avait lu sa tragédie devant M*** : — Hélas! je vous avais dit que c'était un de nos amis.

Il appelait le rédacteur du *Journal de Paris* en 1790, le confiseur de l'assemblée constituante.

Il disait encore du même, au sujet des abonnés de son journal : il a regagné en allées ce qu'il a perdu en portes cochères.

Que pensez-vous de mon fils, demandait un jour Buffon à Rivarol? il y a une si grande distance de vous à lui, répondit-il, que l'univers entier passerait entre vous deux.

Dans les mains de M. Cailleau Apollon devient un Abailard.

Le peuple est un souverain qui ne demande qu'à manger : sa majesté est tranquille quand elle digère.

Il n'est point de mot que M. Target ne puisse décrier, quand il voudra. Cet orateur s'est rendu maître de leur réputation, et il les proscrit par l'usage.

Il disait d'un écrit de Florian : il y a la moitié de l'ouvrage en blanc, et c'est ce qu'il y a de mieux.

Il disait de l'épître en vers de M. Castera à M*** : c'est une grande marque de confiance que M. Castera lui a donnée là ; car cette épître contient le secret de son talent.

Il n'est rien de si absent que la présence d'esprit.

Il disait d'un madrigal et d'une épigramme également innocents : il y a un peu trop de madrigal dans son épigramme, et un peu trop d'épigramme dans son madrigal.

Il disait à un de ses amis presque aussi malin que lui : pour peu que cela dure, avec nous il n'y aura plus un mot innocent dans la langue.

Il disait de Beauzée : c'est un bien honnête homme, qui a passé sa vie entre le supin et le gérondif.

A prince dévot confesseur homme d'état.

M. de Maurepas, ayant desiré connaître Rivarol, se le fit présenter. Ce dernier soutint dignement la réputation qui l'avait devancé chez le vieux ministre. M. de Maurepas, dans un moment d'enthousiasme, dit : *C'est honteux qu'un homme de votre mérite soit ainsi oublié ; on ne donne plus rien qu'aux oisifs.* — *Monsieur*, répliqua Rivarol, *de grâce ne vous fâchez pas ; je vais à l'instant me faire inscrire sur la liste : dans peu, je serai un personnage.*

Les journalistes qui écrivent pesamment sur les poésies légères de Voltaire, sont comme les commis de nos douanes qui impriment leurs plombs sur les gazes légères d'Italie.

Voyez, lorsqu'il tonne, le superstitieux et le savant : l'un oppose des reliques, l'autre un conducteur à la foudre.

Quelqu'un lui disait de l'abbé Giraud, qui avait fait une comédie intitulée : *le Bourgeois révolutionnaire* : il trouva sa pièce gaie. — Je le crois bien, c'est l'homme le plus triste de son siècle!

Rivarol se plaisait à raconter que deux évêques très-âgés se promenaient ensemble au parc de Bruxelles, en 1792, tous les deux appuyés sur leurs cannes à pomme d'or et à bec à corbin. L'un d'eux, après un long silence, dit à l'autre : Monseigneur, croyez-vous que nous soyions cet hiver à Paris? L'autre reprit d'un ton fort grave : Monseigneur, je n'y vois pas d'inconvénients.

Il disait, en parlant des orateurs de l'assemblée constituante, fort inconnus avant leurs motions : ce sont des champignons politiques et littéraires, nés tout à coup dans les serres chaudes de la philantropie moderne.

Quand un écrivain se couronne de pavots, c'est en vain que les lycées lui jètent des lauriers.

Quand Rivarol fut présenté à Voltaire, ils eurent une conversation sur les mathématiques, et entre autres sur l'algèbre. Voltaire lui dit avec le poids de l'ironie de son âge : eh bien, qu'est-ce que c'est que cette algèbre où l'on marche toujours un bandeau sur les yeux. Oui, reprit Rivarol avec toute la vivacité d'une jeune imagination ; il en est des opérations de l'algèbre comme du travail de vos dentelières qui, en promenant leurs fils au travers d'un labyrinthe d'épingles, arrivent, sans le savoir, à former un magnique tissu.

Quelqu'un venait de lire à Rivarol un parallèle entre Corneille et Racine, fort long et fort ennuyeux. Rivarol lui dit : votre parallèle est

fort bien, mais il est un peu long, et je le réduirais à ceci : l'un s'appelait Pierre Corneille, et l'autre s'appelait Jean Racine.

Il disait d'un article de l'Encyclopédie sur l'*Évidence* par Turgot, article fort obscur : c'est un nuage chargé d'écrire sur le soleil.

L'abbé Delille, après son raccommodement à Hambourg, avec Rivarol, lui dit de ces choses aimables qui lui sont naturelles, et termina par ce vers :

« Je t'aime, je l'avoue, et je ne te crains pas. »

Un Allemand, présent à cette conversation, s'écria : *pour moi, je retourne le vers* :

« Je te crains, je l'avoue, et je ne t'aime pas. »

Rivarol rit aux éclats de cette remarque naïve.

A l'époque de l'affaire des parlements en 1788, le duc d'Orléans fut exilé à Villers-Cotterets. Ce prince parut acquérir alors une espèce de popularité, et se relever dans l'estime publique, sur quoi Rivarol dit : ce prince contre les lois de la perspective, paraît s'agrandir en s'éloignant.

Un sot se vantait devant lui de savoir quatre langues. — Je vous en félicite, dit Rivarol, vous avez quatre mots contre une idée.

Rivarol disait d'une épigramme très-fine : c'est une épigramme détournée, on ne l'entendra pas.

Dans un souper des Hambourgeois, où Rivarol prodiguait les saillies, il les voyait tous chercher à comprendre un trait spirituel

qui venait de lui échapper. Il se retourna vers un Français qui était à côté de lui, et lui dit : Voyez-vous ces Allemands ! ils se cottisent pour entendre un bon mot.

Rivarol avait été invité à déjeûner chez Madame de Vaudemont. On s'attendait qu'il ferait beaucoup de frais d'esprit, il ne dit pas un mot. Enfin, harcelé par ses voisins, il dit une grosse bétise. On se récria, et il reprit : je ne peux pas dire une bêtise que l'on ne crie au voleur.

Il disait, en parlant de L*** : ses idées ressemblent à des carreaux de vitre entassés dans le panier d'un vitrier : claires une à une, et obscures toutes ensemble.

Je veux bien, disait-il à une dame, vieillir en vous aimant, mais non mourir sans vous le dire.

Une femme, après avoir entendu son morceau sur l'Amitié, lui demanda pourquoi il n'avait pas peint les femmes aussi susceptibles d'amitié que les hommes. *C'est*, dit-il, *qu'étant la perfection de la nature, comme l'amour est la perfection de l'amitié, vous ne pouvez éprouver d'autre sentiment que celui qui vous est analogue.*

Voltaire disait de Rivarol : c'est le Français par excellence.

Sur une femme qui perdait ses amants : elle s'agrandit, sans garder ses conquêtes.

Dans une société de Berlin, où Rivarol avait parlé toute la soirée avec une dame à voix basse, elle lui reprochait l'inconvenance de ce procédé. Voulez-vous donc, répondit-il, que je m'*extravase* pour ces gens là ?

FIN.

TABLE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE CINQUIÈME VOLUME.

Fin de la Table du cinquième et dernier Volume.





